

Prix Chasseur de poésie 2012  
Santiago Montobbio

20 poètes

TROP



**Le chasseur abstrait éditeur**

sarl unipersonnelle au capital de 2000€ - 494926371 RCS FOIX  
12, rue du docteur Jean Sérié  
09270 Mazères

[www.lechasseurabstrait.com](http://www.lechasseurabstrait.com)  
[patrickcintas@lechasseurabstrait.com](mailto:patrickcintas@lechasseurabstrait.com)

ISBN: 978-2-35554-255-8  
EAN: 9782355542558  
ISSN: 1958-752X

Dépôt Légal: février 2012

imprimé en Pologne par :

**ECD**

ul. Horbaczewskiego 21/17  
54130 Wroclaw / Breslau  
NIP: 881138535  
REGON: 891498866  
[www.centre-europeen.eu](http://www.centre-europeen.eu)

**Copyrights:**

© le Cahier 2012 Le chasseur abstrait éditeur  
© 2012 - les œuvres appartiennent à leurs auteurs





La poésie de langue française se porte bien, notamment quand elle vient d'ailleurs. Notre *RAL,M*, « revue d'art et de littérature, musique », en témoigne depuis huit ans déjà.

Ce qui va moins bien, c'est le panier de crabes. Il est toujours en place, avec ses parasites profiteurs et médiocres écrivains. Il n'y a aucune raison pour qu'il n'existe pas. À l'image du CAC 40 dont les conseils d'administration partagent à peu près les mêmes administrateurs, nos communes et autres territoires abritent ces crabes sans trop de critiques. Du coup, les sectes vont bon train, et les donneurs de leçons morales et esthétiques ne manquent pas de se manifester quand l'occasion leur est donnée. Et tout ceci, à droite comme à gauche. Les deux grands principes mérovingiens ont la peau dure : le privilège et la recommandation... Nous en avons hérité, hélas, mais nous n'en profitons pas tous avec la même chance.

Mais les temps sont modernes, n'est-ce pas ? Et par des moyens qui leur appartiennent, on publie. Sur la Toile et même en librairie. La *RAL,M* et *Le chasseur abstrait* relèvent ensemble de cette expérience moderne et vivifiante. La *RAL,M* comme manifestation extérieure de notre activité, dynamique et généreuse, et *Le chasseur abstrait*, comme il peut, dans une jungle hérissée de livres comme autant de chevaux de frise.

Entre les vulgaires commerçants du livre et les cow-boys municipaux, entre cette droite et cette gauche, le passage est si étroit qu'on craint de se laisser contaminer. Pas facile, dans ce pays, de demeurer indépendant et d'exister quand même. La percée du *Chasseur abstrait* dans ce gâteau truqué par l'économie et pollué par les zorros est un fait que personne ne discute. Comme me le conseillait Josaphat-Robert Large : « Kenbe fèm ».

Le premier (dans l'ordre alphabétique) des poètes ayant souhaité jouer le jeu d'une anthologie « à compte d'auteur » est d'ailleurs un Haïtien.

### **Yves Patrick Augustin**

La *RAL,M* a déjà salué ce jeune poète dans son numéro 77 de novembre 2011. La rubrique qu'il y entretient rend parfaitement compte de sa voix et de ses possibilités. Ce n'est pas si rare chez les poètes haïtiens, mais celle-ci est particulièrement propice à la formation du vers et du poème qui finit par en découler. On est vite séduit par cette coulée familière. Et peu à peu se cristallise une sensibilité croissante qui promet sans jamais décevoir. La parole exacerbée y est moins présente que chez d'autres poètes de cette île chaotique et puissante, comme si Yves Patrick Augustin nous ouvrait la porte des maisons même.

### **Nicole Coppey**

Avec cette graphiste de l'écriture, le calligramme est un acte. La coulée verbale n'est pas linéaire comme un récit ni descriptive comme une image simplement donnée à voir. Cette

recherche chorégraphique contient difficilement dans un livre. Il lui faut de l'espace. Et peut-être aussi celui du son que semble proférer ces tourbillons de choses communes à tous ceux qui prennent la parole. Une poésie franchement organique et sans fioritures.

### **Caroline Cranskens**

«Prêter aux mourants notre jeunesse» dit fortement Caroline Cranskens pour nous avertir, pour nous placer dans son chemin, devant elle, comme si elle avait trouvé un témoin et qu'elle ne veut s'en séparer à aucun prix. «Je n'ai aucune idée de ce que je suis en train de faire et pourtant je suis là.» Cette poésie, loin de la confidence, donne plus qu'elle reçoit. C'est étonnamment bien écrit et bien vu.

### **Claudio Curutchet**

Voilà un poète qui n'y va pas par quatre chemins : «Demeurent les restes, ce qui ne marche pas, ce qui n'est pas convaincant.» De là, un autre poète, moins poète, se serait plaint des autres. Claudio Curutchet plaint les autres, mais non pas pour les éloigner de son influence. Il possède l'art d'approcher les autres. «Moi, j'ai cessé d'être celui-là.» Il n'en faut pas plus pour que le poème existe.

### **Paul Fenoult**

Prolixe jusqu'à la narration ou incisif et précis avec trois coups de pinceau dans le vide ou le silence, Paul Fenoult donne le vertige. On ne comprend pas ou on comprend tout. Sans doute parce que «le temps n'est qu'un épiphénomène des lois de la physique.» À ce moment-là, le poète est en arrêt, plus critique que visiteur, sans ombre portée sur ce qui le fascine.

### **David Gallon**

«Sauver l'art...» «la difficulté...» «L'art me sauve car je sauve l'art.» On ne peut pas vivre plus près de l'objet. Ce risque métaphysique, David Gallon le prend à bras-le-corps. Il en a les moyens. Il connaît la langue. Il sait trouver ce qui n'appartient qu'à lui. Une pareille voix détonne. Elle s'écrit aussi, prend forme. On assiste rarement à un tel déploiement de curiosité. Ce sont ces approches qui refondent l'objet.

### **Salvatore Gucciardo**

«Le souffle gravitationnel donne naissance au chant grégorien» écrit Salvatore Gucciardo, situant ainsi le poème entre ce qui est et ce qui peut être, entre le mystère et le merveilleux qu'il se garde bien de confondre. C'est un art que de faire tourner une figure, surtout avec des mots. Du coup, la voix même de ce poète presque mystique devient familière et même naturelle. C'est un écho où nous reconnaissons finalement notre propre voix.

## **Miloud Halbouche**

Il y a de la distinction dans l'humour constant que Miloud Halbouche sème dans ses poèmes. Ce qui n'en occulte toutefois pas la bouffonnerie. On reconnaît là une terre et ses habitants. Poésie du voyage par attirance réciproque, elle nous fonde tous au moins un peu et refonde aussi la pratique du vers par l'usage de l'allitération qui crée toujours la surprise, peut-être mieux que la rime.

## **Yusuf Kadel**

Poésie du vrai sans mentir. Yusuf Kadel nous accompagne, mais comme s'il n'était pas l'initiateur de ce voyage. Le roman n'est pas loin. Encore un pas et ce poète franchit la limite qui sépare la poésie de la prose. Avec les moyens d'un fin observateur de la chose qui bouge encore malgré le temps qu'il fait dehors. C'est d'un humour sacralisant et ce n'est pas peu dire.

## **Noureddine Mhakkak**

« De l'amour nous sommes issus. Selon l'amour nous sommes faits. C'est vers l'amour que nous tendons. À l'amour nous nous adonnons. » Cette parole du grand, très grand ibn Arabi, résume plutôt bien toute l'intention poétique de Noureddine Mhakkak. La confiance se fait par l'intermédiaire du sentiment poétique inspiré par l'existence la plus probable. C'est clair comme de l'eau de roche, de cette eau qui s'ajoute quelquefois à l'amour pour nous donner une idée du bonheur.

## **Santiago Montobbio**

Cette poésie est d'abord une expérience de la poésie, avec ce que cela suppose de connaissance et de pratique. Mais c'est aussi le roman de la vie passée dans la plus grande proximité avec les autres, ces personnages qui traversent et accompagnent et qui finissent par devenir familiers. Quelle coulée ! Cela vient à la bouche du lecteur comme s'il y était.

## **Monsif Ouadai Saleh**

« La confiance du vide... » Le poète s'observe. « Désir qui ne triomphe pas. » Le poème intitulé *L'eau* est très beau, simplement. Il déroute, mais revient. Il attend. Monsif Ouadai Saleh pratique la longue impatience dont nous parlait Paul Valéry. C'est une poésie éminemment orientale. Elle sent l'Atlas et les jardins de l'ombre. Puis le silence s'impose, « métèque des volcans [...] quand la parole est le mot après la voix. »

## **Iléus Papillon**

Qui suis-je ? La question hante l'esprit depuis toujours. Iléus Papillon la pose encore, mais cette fois il s'agit de Haïti. Terre qu'il connaît pour en être l'inventeur. Rarement la poésie va droit au but. C'est le cas de celle-ci. Elle y gagne une forme qui lui appartient et qui agit de

l'intérieur. Et ce chant s'étend à l'infini d'un autre chant qui serait celui d'une patrie retrouvée. Poignant, certes, mais aussi et surtout à la hauteur de la nécessaire exigence de bonheur.

### **Orphée Procida**

Le monstre n'est pas une création, mais une imitation. Les vers d'Orphée Procida semblent parcourir ce chemin ardu. Question après question, on suit sans perdre de vue la réalité ou plutôt le triomphe du vulgaire que la réalité impose à l'esprit qui ne veut pas s'endormir simplement par lassitude. La lutte est interminable par définition, mais le poète nous dit qu'elle vaut le coup d'être entreprise avec les moyens d'une poésie qui n'oublie pas une seconde qu'elle est née de la terre et que cette terre a un nom.

### **Gethro Rancy**

« Tout cela s'accroupit doucement sous les plumes de Rimbaud et Verlaine. » Les images fusent. Elles sont d'un monde où rien ne communique vraiment. Le créole prend la parole à l'endroit même où la langue française s'abandonne au chaos. Le poème implose. On est loin du silence et des contrées limpides où le sens a un sens. Peut-être la colère, une colère que la poésie est à peine capable d'assumer.

### **Johnny Rasco**

Perdu au fin fond de la ruralité la plus électorale qui soit, Johnny Rasco, qui exerce une profession *reconnaissante*, se livre à un portrait véridique. Rappeur de village, il nomme les édiles par leur nom et s'en prend à leurs petits travers.

### **Guy Savel**

Fabuliste amusé et portraitiste vigoureux vont de pair chez ce poète qui pratique aussi les arts plastiques avec le même bonheur. « C'est alors que mon cri m'éveilla... » Guy Savel ne dort que d'un œil. Personne ne le surprendra. Par contre, il a l'art du cheveu dans la soupe, qu'il joue à merveille. Et avec toute la poésie qu'on peut attendre de quelqu'un qui sait de quoi il parle.

### **Claudine Thibout-Pivert**

La chanson, dit-on, inspire les meilleurs poèmes. Claudine Thibout-Pivert a le sens du rythme. Son inspiration cueille ce qui passe à proximité ou bien elle regarde par la fenêtre ou se promène dans Toulouse. Coulant cette poésie dans la versification, elle cherche une conclusion à ses tranquilles observations et la trouve toujours, comme par hasard. Mais c'est plutôt du bonheur.

### **Mario Urbanet**

« Empreintes nues que la marée effacera avec la nuit... » Telle est cette poésie. Car elle

raconte. Et ce qui s'est alors passé peut, non pas s'effacer comme on change de trottoir, mais se laisser emporter par ce qui est voué à d'autres réminiscences. Ainsi, le poète est toujours prêt à paraître. « Pas chien le Pierrot. Des fois il régale. » L'attente n'a pas de fin, comme c'est d'usage, mais elle s'interrompt très bien quand on a ce talent particulier.

### **Françoise Urban-Menninger**

« Ronde de lumière où vivants et morts me parlent en silence... » La poésie remet à jour, sans cesse. Elle y trouve une certaine sérénité, laquelle se retrouve dans la facilité rompue au vers qui file son poème. « J'écris entre les lignes, car ma mort n'est jamais loin et plante ses épines dans ma rime. » Renaître et faire renaître. C'est une poésie qui fait de la poésie, une poésie-personnage qui ressemble à son auteur, infatigable et déjà ailleurs, là même où « l'âme de ma mère m'offre sa lumière. »

*Patrick Cintas*



# LA POÉSIE





Yves Patrick

A  
U  
G  
U  
S  
T  
I  
N



Si tu savais combien je cherche ton ombre...  
Tu me protèges encore comme au temps du malheur...  
Les chats de l'ennui miaulent, miaulent...  
Femme, je t'ai attendue toute une nuit sans savoir...  
Myriam, mon amour, quel sens donner à ta souffrance...  
Cette angoisse torrentielle qui me dévore...  
Si je parle la langue de ma terre...



Si tu savais combien je cherche ton ombre  
Dans la mouvance du temps, si tu savais !  
Je suis un funambule qui bat de l'aile pour continuer sa marche  
Sur le fil de l'espoir avec ton souffle en équilibre.  
Le ciel craque à ton absence,  
Je cherche entre les fossettes des nuages tes yeux d'étoiles :  
Tu es cette fleur de lune qui me hante à chaque tombée de nuit,  
Entre l'extase et le désir.  
Tu es la violence de mes instants de naufrage, ma houle, ma tempête ;  
Tu es aussi l'eau étale  
Qui parachève mes mots, cisèle ma poésie et lime mon silence.

Je porte en moi tant d'ailleurs et de pays, tant d'aubes et de couchant  
Tant de toi ! Je suis cet être à se défaire de toutes ses contrées de mirage,  
De ses territoires d'illusion et de ses champs d'errance,  
Celui qui endure l'exil dans tous ses angles et tous ses paysages vides de toi.  
Je ne veux plus habiter la chaleur d'un autre corps  
Ni regarder la somnolence du jour sans toi...  
Je ne veux plus être le rien dans l'absence.

Si tu savais combien je cherche ton ombre  
Dans le froid mortel de l'hiver  
Avec des cristaux de neige pleins mes cils ! Si tu savais...  
Mais mes mots n'ont pas fini de se consumer  
Au feu de cette terre nue plus lointaine que ma douleur,  
Plus belle qu'une femme perlée de lune aux yeux givrés d'ennui.  
Mon amour,  
Parle-moi du deuil de l'éloignement, des chagrins de mémoire,  
De la peur et de l'angoisse,  
De tes bras ouverts sur mon vaste ennui de clochard,  
Du chuchotement complice de nos pas,  
Des déchirures de l'aube et du silence que cravache le vent...  
Si tu savais combien je cherche une parcelle de toi !

Tu me protèges encore comme au temps du malheur,  
Au temps où les anges de la pleine lune mouraient  
Une balle au cœur sur la place déserte à la tombée du soir.  
Te souviens-tu du temps féroce de la dictature,  
Du regard haineux des tortionnaires,  
Du bruit affreux des bottes  
Et de la ballade lugubre des escadrons de la mort ?  
Te souviens-tu de l'angoisse qui hantait l'aube,  
De la mort dans les visages et des clameurs d'exil à l'horizon ?  
Dans notre langage,  
Les métaphores déjouaient la méfiance des oiseaux du malheur  
Et nos yeux disaient plus long qu'une longue plainte.  
Nos mimes arrachaient des cris à la nuit  
Et le mutisme en talisman nous déviait de la trajectoire de la souffrance.

J'ai grandi à ton ombre,  
Tu as fait de moi le miraculé d'un âge de déraison.  
Me voici aujourd'hui sous l'ombrelle de tes paupières.

Toi qui me couvris de ta lumière au plus fort de la tourmente,  
Qui défias la barbarie des monstres pour que je vive,  
Qui m'arrachas des griffes de l'horreur,  
Qui effaças de ma chair les empreintes de la douleur...  
Toi, blessée de toutes mes blessures de martyr ;  
Mouillée de toutes mes larmes,  
Toi qui me protèges encore comme au temps du malheur,  
Laisse-moi te dire combien je t'aime.

Je t'aime femme sacrée qui enfantas la terre promise de mes chimères,  
Je t'aime, mère chérie,  
Toi, indicible amour des temps brumeux de l'angoisse.

Les chats de l'ennui miaulent, miaulent...  
Dans ma chambre, j'arpente les trottoirs vides  
De la solitude en cherchant le printemps dans la silhouette  
D'un passant aux yeux d'angoisse et aux lèvres de silence.  
Je ne sais plus quel temps il fait dans ma pensée,  
Coin obscur d'un cabaret crasseux où partent en spirale  
Mes chimères dans la fumée d'une cigarette...

Le soir descend comme une main lasse sur les hanches d'une jeune fille.  
Le profil effilé du clocher de l'église s'étire dans le vide,  
Des oiseaux grisés par les dernières lueurs se jettent dans les branches...  
Poète perdu, je continue ma marche vers ma désillusion,  
Une étoile filante entre mes larmes et mes brisures de miroir.  
Je ne sais plus comment étreindre le temps,  
Serrer les heures contre moi, coucher une présence sur ma poitrine,  
Je ne sais plus comment.  
La lune, comme chaque soir, veille sur la ville aux fenêtres closes.

Perdu, j'attends l'avènement d'une femme  
Dans ce paysage cassé de spleen à n'en plus finir,  
D'une femme rêvant sur la margelle d'un puits  
Pour étancher ma soif de vivre.  
Mais la nuit est un œil borgne qui s'ouvre sur les chagrins,  
Une éternelle déchirure.  
Demain, le jour me trouvera allongé sur le plancher...  
Une pluie fine dessinera des cristaux d'ennui sur la vitre  
Et le rideau des nuages m'enveloppera de la brumaille de l'absence.

Je suis un fragment d'homme dans l'âtre de l'oubli,  
Un être consumé dans la souffrance.

Femme, je t'ai attendue toute une nuit sans savoir  
Que tu étais cette lune qui voyage à travers ciel,  
Sur ma peau.  
J'ai attendu ton corps, tu m'as donné ta lumière pudique  
Et ton mutisme et ta douceur...

Je t'attendrai, le temps de la renaissance des saisons du rêve  
Pour retrouver ton ombre dans ma pensée, dans mes mirages...  
Car tu es plus que lune,  
Tu es cri de mes cris,  
Éternité de mon poème.

Myriam, mon amour, quel sens donné à ta souffrance  
Quand tes petits yeux ne s'extasient plus du rire des étoiles ?  
Quelle saveur ajouter à tes larmes sur les joues de l'automne,  
Cette saison de feuilles en folie et de délices mélancoliques ?  
Dans le silence astral de l'heure qui me confie ses secrets  
Par les lèvres de la pendule,  
Je regarde la douleur insensée dans ton petit corps flétri  
De quatre ans.  
Comment te dire mon mal et mon chagrin ?  
Le temps défile devant moi  
Avec les teintes invisibles de la nuit  
Jusqu'aux ombres vierges de l'aube.  
Le temps, comme un oiseau muet passe et passe devant moi...  
Je ne puis m'endormir.  
Au fond de tes yeux, une petite fille se meurt  
Dans la lumière impassible d'un couchant ;  
Dans ta voix, une plainte étouffe la rumeur incessante d'un ruisseau.  
Dans tes gestes : l'indolence des fleurs à l'agonie, ô mon ange.

Ma tendresse,  
À quand la danse du vent dans tes cheveux,  
À quand les légendes du ciel dans ton langage,  
À quand les notes du bonheur dans tes comptines ?

Donne-moi, je t'en prie une part de ta souffrance,  
Celle qui te fait hurler plus fort qu'un ouragan.  
Que je devienne ton corps souffrant jusqu'à la mort.

Cette angoisse torrentielle qui me dévore,  
Comment te la confier ?  
Le rire maudit des chiens errants déchire la nuit stérile ;  
Les arbres sanglotent sous les spasmes du vent,  
La ville, telle une brèche de mémoire, rêve d'un sommeil  
Plus lourd que son chagrin.  
Hormis ce fragment d'aube qui me revient en souvenir,  
Nulle clarté.  
Mon monde est un univers de seuil,  
Une création inachevée de premier jour.  
Pourtant, la peur n'est pas mon métier  
Même quand le temps me gifle,  
Même quand l'absence chasse mes rêveries des nuages,  
Même quand je fume le calumet de la solitude.

Cette saison de givre où les fleurs languissent avec les rêves,  
Où les larmes accumulées ente les fossettes deviennent pluie ;  
Cette saison de terre brûlée,  
De carafes renversées,  
De lames qui geignent jusqu'au petit matin,  
Comment te la dire ?  
Je suis le mendiant de tes songes, l'exilé de ton récit.  
Je ne trouve plus le bronze de tes yeux  
Derrière les nuages,  
Ni ta voix dans mon silence,  
Ni ton ombre dans la fumée.

Tu es une femme en éclipse, une terre promise,  
Une chimère au clair de ma lune d'ennui.  
Nul promontoire pour mon poème cloîtré entre tes lèvres closes,  
Nul jardin pour l'éclosion de nos promesses.  
Je suis un homme brisé de toi,  
Qui traîne ses pas remplis de misère et de blessure  
Sur les trottoirs d'amours déchues,  
Un fou qui espionne la lumière par les fentes de l'aube.  
Viendras-tu au matin m'apporter des roses  
Et une parcelle de cette terre à senteur de café  
Qui n'existera que dans mon écriture ?



Si je parle la langue de ma terre  
C'est parce que j'ai embrassé l'aube du printemps  
Dans tes yeux, mon amour.  
Tu es ma voix de haute solitude,  
Mon dernier cri d'exil,  
Le chant mouillé de mes toits de tôle sous la pluie de septembre,  
La douceur fleurie de mes lunes jouant à cache-cache  
Dans le dédale de mes rues éventrées.  
Toutes les poésies sont belles quand elles t'évoquent,  
Ange de mes rêves de chair et de passion,  
Tous les silences sont d'or quand ils suggèrent ta présence.  
Combien de mots devrai-je inventer en bouquets de satin  
Pour supporter ces étoiles en dôme de lumière  
Qui scintillent dans tes regards ?  
Combien de vies devrai-je vivre pour apprendre à t'aimer  
Au-delà de la vie ? Combien ?

J'ai transformé ma maison à genoux  
Sur les décombres de la ville en fragments de roses ouvertes,  
Mes paupières en terrasse pour ta rêverie,  
Mes rues désertes en boulevard de ciel nubile  
Pour l'avènement de ton ombre  
Et je t'invoque dans cette brèche de silence où ton souffle  
Déchire les cloisons de la nuit pour dire l'espoir et la tendresse.  
Mais seule la silhouette des premières neiges et le fantôme  
Des arbres dépouillés me parviennent  
Avec l'image des toits tapissés de poudrerie dans tes regards.  
Ô mon amour en éclipse dans le nord de mes errances,  
Reviendras-tu avec le lierre greffé à ton corps  
Et le jasmin dans tes baisers ?

Je parle ta langue avec le museau du vent pour que ma poésie  
Devienne vie de ta vie et femme errant sur la page de mon écriture.  
Je suis une part de toi avec l'eau dormante de tes rivières  
Au coin de mes yeux et les champs d'ombres  
De ta mémoire dans ma mémoire.  
J'ai commencé à vivre le jour où,  
Dans les éclats blêmes du matin,  
Tu accouchas d'une petite fleur sur le rivage où je viens,  
Chaque jour,  
Abreuver ma solitude de tes larmes en rosée.



A black and white portrait of Nicole Coppey, a woman with long, dark, wavy hair, smiling broadly. She is wearing a dark, textured scarf and a dark jacket. The background is a bright, slightly blurred outdoor setting, possibly a beach or a field. The text is overlaid on the top right of the image.

# Nicole COPPEY

Regret élevé  
L'espoir  
Moment vibrant  
Sonne et résonne  
Ô rivière de lumière  
Une larme en flamme  
Ce n'est pas une colère  
Baiser étoilé  
Folie enfouie  
Sel et sucre



Regret eiléve

Saisir le plaisir

Lyrique poétique

Baiser exaqué

Honneur et bonheur

Visage et partage

Douceur fleur

Cheveux et yeux bleus

Passion et raison

Sommeil et soleil

Beauté consumée

Esprit exultant

Rythme magnifique

Poésie et mystique

Armes au fond de l'âme.....



Moment vibrant...

Fruit vermeil plein de soleil  
Aux couleurs tempêtes de fleurs...

La prairie aux zones magies  
Avec un ciel éternel

L'horizon aux floraisons...

L'eau rose intime et limpide...

Cet instant est envoûtant...

Mon cœur vit sans douleur...

L'oiseau au flots

Source et résoune

Tours et defoune

Tres tot vers l'aunne

Sans feuille ni semit...

Cueille et recueille

flot  
en  
Beau bateau sur l'eau

L'écho des oiseaux

Des cot-beaux

Das  
xmas  
xmas  
xmas

Receau des roceaux

Receau des olateaux

sur l'eau

Beau bateau au flot



Ô rivière de lumière

Tu ne effleures sans une fleur

Ma tristesse n'est déesse  
une goutte

de l'île paradis

de gémis sans larmes

une goutte

L'innocence

Créature sans froidur  
est un être  
Ta figure

l'allégresse fait des fleurs  
de gémis  
est un être

Prière d'écouter

de l'air est misère

de l'air est misère

l'écouter  
est amer

Une larme & l'Âme

Une larme ou  
une plume

Caresse l'allégresse  
Tu presses mon intérêt  
Caresse l'allégresse  
Tu presses mon intérêt

Caresse l'allégresse  
Tu presses mon intérêt

Amour inspiré

Amour inspiré

Amour inspiré

Ce n'est pas une coque

Mais plutôt une prière

Ici tout est mystère

Sans poussière terre mer

La lumière semble another

"Une prière"

la terre espère l'air  
la lumière glisse sous ma paupière  
l'atmosphère est  
je bégaye le mystère en prière  
et la mer

Coeurs aux senteurs  
smoggy des



Chaleur, ardeur et bonheur



Des cœurs des  
cœurs



L'odeur de femme demeure ...

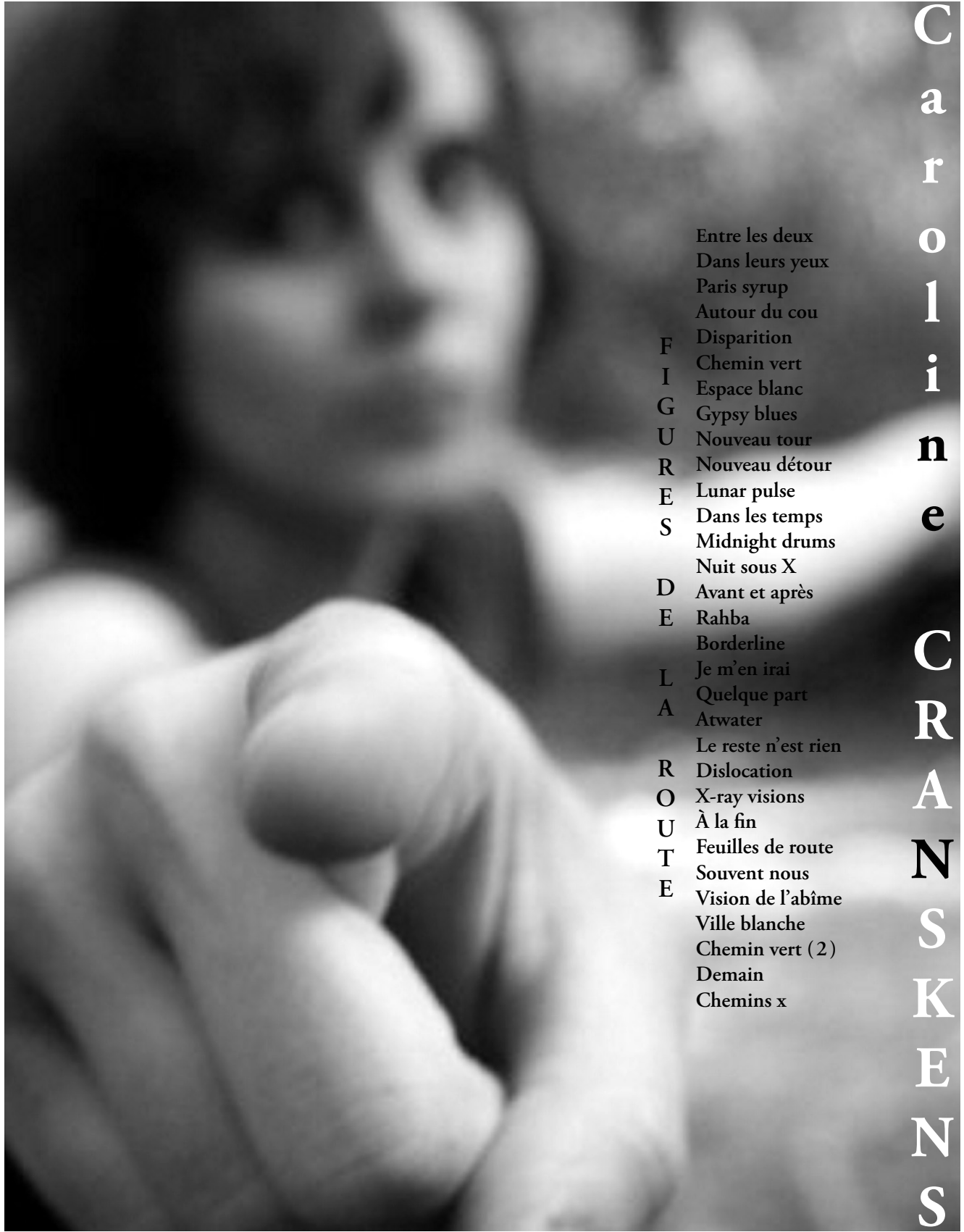
...à  
 être  
 d'une femme  
 de papier,  
 d'un papillon,  
 d'un poisson  
 sans parole,  
 d'un rossignol  
 sans voix,  
 d'un nuage,  
 le grand voyage

pas d'âme  
 mais s'il  
 s'en  
 était  
 allé



Sel et sucre  
Sucre et sel  
O ... etc etc  
Balan  
9 1 1 9 9

Sauterelle



C  
a  
r  
o  
l  
i  
n  
e  
  
C  
R  
A  
N  
S  
K  
E  
N  
S

- Entre les deux
- Dans leurs yeux
- Paris syrup
- Autour du cou
- F Disparition
- I Chemin vert
- G Espace blanc
- U Gypsy blues
- R Nouveau tour
- R Nouveau détour
- E Lunar pulse
- S Dans les temps
- S Midnight drums
- Nuit sous X
- D Avant et après
- E Rahba
- Borderline
- L Je m'en irai
- A Quelque part
- Atwater
- Le reste n'est rien
- R Dislocation
- O X-ray visions
- À la fin
- U Feuilles de route
- T Souvent nous
- E Vision de l'abîme
- Ville blanche
- Chemin vert (2)
- Demain
- Chemins x

## FIGURES DE LA ROUTE



À l'horizon rien  
Que la pierre à double tour  
Et les milliers de routes qui se rejoignent enfin  
Le temps ne suffit plus  
Où qu'il soit

## Entre les deux

Parce que je n'espère plus  
Venant de, allant vers  
Me pendre un pied en l'air dans le ciel à tire-fond  
Qui grésille  
Tendre vers une seule fin  
Me tordre l'autre pied  
Et l'âme sur un roc  
Parce que le temps arrive des cycles rompus  
Des brèches  
De ce qui n'a pas été  
Je me tourne pour voir  
Ceux qui n'ont pas choisi  
Entre les deux

## Dans leurs yeux

Ils ont vu le ciel cramé et j'ai connu leurs yeux  
Je les ai tous connus dans le silence  
Ils pensaient à l'espace incréé  
À la transparence du monde  
À la vérité et plus  
Et d'une bouche à l'autre  
C'était la seule voie possible  
Et puis les flammes qui montent  
Venues sur la pointe lécher le ciel brut  
Et s'éteindre comme elles ont commencé  
De brûler dans leurs yeux

## Paris Syrup

Bien sûr on squatte l'espace comme des losers  
Comme on s'injecte un coin troué de la carte  
Les états-pilules vertes s'avalent  
Ou s'injectent pareils le soir  
Malgré les rues vides  
Les visages malades  
Et la parfaite découpe des frontières  
L'Europe est silencieuse  
Derrière ses façades molles  
Il y a bien le reflet des lampes  
Et ceux qui dansent quelque part  
Ont déjà disparu

## Autour du cou

Le son de cloche  
Le désir misérable  
À propos de la vérité  
J'ai coulé aussi profond qu'il est possible de le faire  
Cessant de respirer  
Et toujours plus haut il y avait cet ailleurs insoluble  
Comme le ciel se déguisait  
Je somrais au travers  
Et tous étaient le masque qui finirait par tomber en miettes  
Puisqu'on a séjourné au revers  
Avec la moitié du visage  
Barrée sans rien  
Que l'absence

## Disparition

On découvre le pays brûlé peu à peu  
La cité fantôme  
Dont on s'évade  
Avec le long manteau  
Le nom de l'état  
Le thème prend le large  
La drogue adieu  
Quelques ficelles  
Le baiser d'une guitare  
Depuis la gorge  
À l'autre bout la mort toute sèche  
Dans la ville inspirée n'est plus  
Qu'une erreur  
Une pensée de la nuit  
Sous la lumière confondue  
Comme le vert sur la pierre

## Chemin vert

Tu regardes en l'air  
Ça ne s'épelle qu'une fois, il disait  
« You're so cute  
Badadi dadi dadidoum »  
Au milieu des cris d'émeute  
Les gens ont des ailes qui leur poussent ailleurs

Le ciel tambourine  
Je suis au numéro 1 de la rue Magritte  
Avec Yvonne qui débloque au 6ème dessous  
Et Firmin qui transpire comme un bœuf  
On frappe  
Au milieu des cris d'enfants

En ville moi seule et je croise  
Comment dormir  
Si loin de mon vieux paradis  
À ne dire rien  
Et luire éternellement  
C'est la route  
Qu'on m'avait promise

Si seulement j'étais n'importe où  
Mais ce qui coule dans mes veines  
C'est ici  
À ne sauver que deux trois mecs qui passent  
On se claque dans les bras  
De toutes les autres villes

Merci pour le stylo feutre  
Je le respire tous les soirs  
Merci pour les 30 euros surtout

Cet air que tu regardes  
Je cherche le remède radical  
À me défaire du sine qua non  
« The moon is blinding  
Badadi dadoum dam »  
En plein milieu acide  
Il manque une porte  
À ce jour parfait

## Espace blanc

L'homme qui voit le futur m'a redit l'importance du comptoir  
Je pouvais prendre le temps  
Lui tenir compagnie  
Même s'il ne buvait plus  
Il avait les mains ouvertes  
Il regardait autour et franchement  
Il n'y avait rien d'autre à faire  
Dans ce monde où c'est une personne à la fois  
Je voyais la neige s'obstiner et toutes les âmes  
Redevenir elles-mêmes

## Gypsy blues

De tous les mondes que j'absorbe  
Mon pays est le plus grand mensonge  
Une pilule qui s'avalerait sec  
Sans surprise ni krak dans le cœur  
Juste un tas de pierres qui tapent grises  
Dont l'âme à cran s'est taillée  
Aucun coulé pour siphonner l'espace  
D'une traite barge  
Remiser l'humeur au grenier  
Passé minuit  
Et même avant  
Nos pères aussi marchandent leur attente  
De toutes façons c'est intégré  
Le principe de l'absence ne dérange personne  
Sur les ondes l'œil vif  
Je répète :  
Le principe de la disparition

## Nouveau tour

L'absolu se transmet dans les shopping centers  
Comme un virus  
Là encore je me perds  
Sans syndrome ni passerelle  
Parmi les hommes éteints créés de toutes pièces  
Vision numéro un : de curieuses silhouettes  
J'ai vu la bête, les yeux noirs  
Numéro deux : elle n'est plus  
Trois : La foule dans un miroir  
Aux bras multipliés  
S'organise  
Comme un fou je m'agite  
Proche de toucher les limites oubliées  
Qui percent dans le vide

## Nouveau détour

Quelques pas à l'écart  
La terre sèche  
Une étendue d'épines  
Ce pourrait être le début de l'histoire  
Les épines cueillies  
L'étendue vaste  
La nuit terrible lumières éteintes où monte à nouveau l'idée  
Du corps mis à nu  
Par-dessus l'aube claire  
Je dors comme un charme (avec les épines)  
Reliant les ténèbres aux formes de la ville sans fin  
Si on me demande, je dis :  
Ce pourrait être le début de la folie  
L'image gelée d'un monde d'os et de sens  
Premier des mondes dissous dans le temps  
Traversé de racines et d'étoiles  
Brûlant de mourir enfin et de renaître  
Au seuil du détour silencieux

## Lunar pulse

Où qu'il réapparaisse  
Il relie les cercles à d'autres cercles qui n'attendent rien  
Jette les rails d'un seul trait  
Se ronge les poings  
S'extrayant de la loi à mesure qu'il s'enfonce  
Au-dessous des routes finies  
Les trains se prennent de jour  
Et comme il vide les lieux  
Le miroir aux taches vertes se rend à lui-même  
Bien plus loin  
Au point nommé du temps

Mais alors le voyage est égal  
Suspendu sans mobile  
Sous les rails vert-acide  
D'une cage triple  
D'un arbre poussiéreux  
D'une machine peut-être  
D'un monde entre les mondes  
Constellé d'impacts  
Regarde: ce sont des bleuets  
Où qu'il réapparaisse  
Ce sont des étoiles



## Dans les temps

Je n'ai aucune idée de ce que je suis en train de faire  
Et pourtant je suis là  
Je me vois dans la glace  
À des milliers de kilomètres  
Sur le point de briser quelque chose  
Bien entendu  
Je suis ailleurs  
Que je sois ici ou là  
Ou bien le reflet

Sur les rails  
Quelques centimètres au-dessus de l'eau  
Au milieu de nulle part  
Le corps  
En milliers de corps  
Une étoile qui n'est même pas une étoile  
Les arbres aussi  
Et les rails  
Au-dessous de l'eau  
Qui seraient nés de...  
Le plus simple étant de dire  
Des arbres en ce temps-là  
Et des rails maintenant  
Que j'emprunte  
À quelques centimètres  
Et l'eau quelque part

Je pars et je reste  
Avec ce tout petit point dans l'espace  
Qui brille dans les yeux  
De l'homme en face  
Qui pour une toute autre raison  
Ne voyage pas  
Qui pourrait être le même  
Mais tout entier contenu  
Ne transpire pas de son âme  
Qui me paraît être  
La plus belle du monde

Qui parle ? Pourquoi ?  
Des arbres plusieurs des vrais  
Des baraques de planches avec étoiles  
Des sifflets à l'ancienne  
Des corps étrangers  
Tu te retrouverais  
Tu te retrouves à la fin  
Malgré les débris de verre  
Ce qui était brisé  
Est là  
Quoiqu'il arrive  
Le vert encore

Mon âme molle  
Tu ne m'as pas cru quand je t'ai dit que mon esprit était une désolation  
Quelque chose de politique  
Tout juste bon à renvoyer la balle  
De l'autre côté  
Proche de l'image  
De l'étoile élémentaire  
De la machine à vapeur  
De plus en plus dur au toucher  
De tout ce qui bouge  
Pan  
Dans quel monde ?

Je fais donc claquer  
J'ai sûrement assez de pièces pour ça  
Ou les hot-dogs feront l'affaire  
J'ai le ventre assez large et assez étroit  
Et s'il n'y a pas de rebondissements  
Je les écrirai  
XO, HD, mexicain  
Un peu plus loin  
Au nord qu'est-ce que j'en sais ?  
Le reste des lettres m'est apparu

## Midnight drums

Lors de ces nuits trop courtes de soleils renversés  
Et d'étoiles qui s'inclinent  
La tête en bas  
Je roule  
La ville lentement dérive  
Si vaste  
Sillonnée de rayons qu'on s'empresse d'aller voir  
Mourir  
Tant qu'il reste un fond de lumière  
À vider  
À boire encore  
Un soir, j'ai failli être  
Le fou  
Le cœur net  
Laissant là  
Les acheteurs du monde  
À leur droit de cité  
Me piquant de nulle part  
Dérangeant l'univers  
De mille visions  
Laquelle ?

## Nuit sous X

Je suis le travelling pen  
Ce n'est pas à cause de mes mains  
Ni du vieil arbre à la cime qui crache des éclairs  
Déjà vu quelque part  
Souvent au passage d'un navire  
Ce serait en 1910  
Ou le début de quelque chose  
Logé dans mon lobe antérieur  
Depuis le premier jour  
Tout entier dans la nuit soûle  
Ravi de peu  
D'un drop

Je regrette que nous ayons à peine le temps  
De repartir sur la route  
À la recherche d'autres mots minuscules  
Se reflétant dans les feuilles  
Jusqu'à ce qu'il n'en reste plus que les os  
Une idée bizarre me frappe

## Avant et après

Sans commettre le crime d'appartenir au monde  
J'entendrai le silence  
Le cœur à moitié vide  
Et de l'autre côté  
Le réel sans limite

Encore un peu de temps  
Car la dope est étanche  
Traverse l'atlantique  
Dans de grosses caisses en bois  
Qui ne sont pas marquées  
Libre, glissant un doigt  
Faisant de petits cercles  
À mes pieds

Je créerai s'il le faut  
À nouveau  
À mesure (il le faut)  
Revenant de moi-même  
Comme d'ailleurs  
Je chercherai  
Le temps obscur  
Réfléchi de lumière en fuite

## Rahba

1999 : je ne suis pas né  
Mais le faible pouls du monde  
Le mauvais reflet de la lune  
Ici-bas  
C'est terrible  
Comme les rails ont doublé de volume  
Le jour où je suis né broken  
Au milieu de Clark Street  
Clignant des yeux  
Pour voir l'homme et sa sainte mémoire  
Le même dans le miroir qui mangeait ses enfants  
À pas comptés  
À Londres, Berlin, Paris surtout  
J'entends son rire encombré d'âmes humides  
Qui se frotte les mains  
Sur la pulse  
(Tic-tac-toe d'été  
– Asile masquant le fleuve  
Vol stationnaire –  
Villes mortes etc)

Alors il suffirait de tendre le bras comme jamais  
Et de jeter la pierre

## **Borderline**

Mon écriture serrée  
De points déviés à tirets électriques  
L'idée d'un visage qui revient  
Les tirages King-Size des détails entre virgules  
Le surnom donné à mon vieux tacot qui fume  
L'hippocampe  
West side murmur  
Qui déserte absolument  
Touchant le ciel d'une langue  
Encore inconnue  
Là où les cartes muettes  
Tailent de nouvelles routes  
À deux pas seulement de la douce pluie d'été  
Dont je voyais les gouttes  
Te mouiller les pieds  
Se répandre dans tes yeux  
Et ouvrir des portes

## Je m'en irai

Après je m'en irai  
Depuis toujours je pars  
Il y a la roue qui tourne lentement  
Et plus vite

C'était dit haut et gras  
Dans tous les speakers  
On ne trouve rien sur la route  
Les villes embrasées se jettent sous le train  
Renaissent trop tard dans le pare-brise  
Il y a cette existence-ci qui est sur les rails  
Pour les siècles des siècles  
D'accord  
Me voilà sur la ligne  
Avec Frank W  
Tope-là mon bel ami  
Justement c'est ce que j'allais écrire un jour  
Dans la pierre de plus beau  
Mais le poing s'est ouvert  
Refermant la parenthèse

On trouve sur la route les murmures esseulés  
De toutes les villes du monde  
Dans les yeux qui se perdent  
Le souffle doux et brûlant  
Du dernier crépuscule  
Comme une fête



## Quelque part

Tu m'as dit  
Quelque part  
Pas question de rayer le disque  
Ni de peser quelques grammes de moins  
Maintenant tu sais (bien mieux)  
Que j'étais camé jusqu'à l'os  
Et que rien ne réchauffe (aussi bien)  
Que la came  
Quelque part encore  
Tu essayais de mettre tes mots  
Dans des bouteilles de blanc  
Lancées vers ce coin du monde  
Où je dors plus tranquille que jamais  
Puisque je me réveille dans mes rêves  
Sans entendre le jour tomber

## Atwater

Si tu écoutes bien  
Rien ne résonne  
Les usines sont les mêmes  
Oh les ours polaires  
Ont pris le relai  
Ton nom est tombé dans l'oreille d'un sourd  
Je vends des pages entières de vieux journaux français

C'est étrange comme tu t'endors  
De l'autre côté  
Sans m'indiquer d'un doigt  
Le terrain vague  
L'étau dans l'âme  
Les herbes folles  
La solution liquide  
À portée

Je me suis retourné  
Dans mon rêve  
Et tu n'es plus là  
Oh j'entends pour de bon  
Le cri de l'ours polaire  
Dans la ville qui craque  
Sous une aiguille nette  
Rouillée de visions

## Le reste n'est rien

La dernière fois tu disais  
Je suis une montagne  
La fois d'après tu m'embrasserais sur le front  
Et je te verrais pour la première fois  
La lune aurait disparu  
Entraînant la nuit future  
Sous mes pas  
Mais avant qu'on y vienne  
Au souvenir du craque  
Les mots feront sens  
Tu es comme la pensée du monde  
Tu n'existes pas

## Dislocation

Dislocation  
Depuis le Ah jusqu'aux vapeurs d'eau  
La main enfoncée jusque...  
Ah, ça y est  
Tic tac, le son de l'os s'infiltrer  
Dans les montagnes russes

Les clés mais non  
Je n'ai pas l'accord  
Juste les flashes du passeur  
Qui réduit les possibles à un

Celui qui aime  
Est au-delà  
Si son cœur se morcelait  
Alors il ferait du ciel  
Une faille pleine  
D'ondes avec des thèmes  
Comme des marées

Au-dessous des vagues  
Le cœur continue  
De tourner

## X-ray visions

Puisque tu continues de t'enfoncer dans la ville  
Tu creuses  
Tu essaies le paysage  
Tu croises les zigs tous plus barges  
Derrière la brume  
Le travelling light, l'old syrup poet, le pacman

Tu ne recherches pas  
Mais  
Ce qui ferait planer les vautours  
Si tu n'étais que ça  
Parfois tu as l'impression de n'être que ça  
À un regard près  
Il y a des x sur le plan vaudou  
Abandonnés là  
Qu'on finira par voir au rayon vert  
C'est quelque part sur la route  
Puisque tu continues  
Tu tombes dessus en lettres capitales  
Au croisement de la brume  
Sans drame  
Il faut faire exploser le lieu sûr

## À la fin

Comme la voie est ouverte  
Dans les plus folles visions  
Je lâche prise  
J'entre dans chaque express sans mal  
C'est la seule raison

Devant : toi tu t'effondres dans la veste trouée du barman  
Plus fini que le monde entier  
Tu décomptes sur tes doigts le temps qu'il te reste  
À quelques mètres de là  
À angle droit : la nuit joue avec la lumière  
Tu ne sais pas comment  
Le rêve se détache du bloc

Plus loin tu es le point sur la carte  
Où personne n'irait jamais  
Il y aurait le temps et la suite du temps  
Toi qui serais deux trois et un seul disciple  
Chaque masque et chaque meurtrier

Et les rues défileraient  
Emportant le point sur la carte  
Et avec lui la seule raison qui tombe juste

Une onzième fois  
L'histoire touche à sa fin

## Feuilles de route

A/

Sous un ciel de morts  
Brisé en deux  
Décidément  
Au bar populaire  
C'est croupir avec toi dans la faille  
Et répéter la fin du monde dans tous les verres  
D'un côté il y a la rivière qui coule comme du brandy  
De l'autre le néon bleu du vidéo-club

Une personne passe  
Je ne pensais pas pouvoir ne rien ressentir  
Aussi profondément

B/

Un jour j'aurai la même idée  
Je la lâche bientôt  
J'en ai aperçu une autre tout entière  
Toujours sous les néons bleus  
Alors que la musique se vide dans tous les supermarchés du monde  
Le drapeau canadien  
Ne m'emmène plus quelque part  
C'est un bon début  
Je m'endors en tenant prise  
Cette vision toute prête:  
Tu portes sur les nerfs ta machine

C/

Encore une fois on fête la fin de ce monde  
Dans lequel je retourne  
Les fantômes fauchent les âmes  
Les liens se tissent comme des postures  
Les bouchers plantent des palmiers n'importe où  
Coupant la langue des déracinés  
Injectant la substance elle-même  
Entre quatre murs  
C'est le ciel en entier qui garde les barrières  
Juste avant le déluge qui emportera le point zéro de l'humanité  
Jusque nulle part  
Épargnant la passerelle de tes visions  
Étendue imprenable de sable et de froid  
Qui t'impose de te perdre  
Sans limites  
Dans la sécheresse de l'air  
Ils ne seront plus étrangers volontaires bien longtemps

## Souvent nous

La main extra lumineuse  
Vient se poser sur les cuisses  
De la fille qui danse encore  
Sur le panneau éclairé  
De là-haut la lune hideuse  
Sans effort  
Jusqu'à toucher terre se hisse  
À ma portée

Sur l'affiche  
Ce n'est qu'un visage sans corps  
Et j'ai oublié l'adresse  
N'ai aucun souvenir du code  
De la consigne  
Rouge L  
Gris C

Le vent mouillé  
Encore lui  
Me guette  
La corbeille est pleine  
De tes lettres pleine de tes lettres  
Extra lumineuses

## Vision de l'abîme

Tout ce vert se déporte  
La matière me perfore les yeux  
Depuis ce lieu je retourne  
Les vagues projetées derrière  
Si je sombre je peux crever l'espace  
D'une première minute  
Par toute la terre  
Le vert insensé  
De plus en plus vert  
Roulant tout contre la mer  
Ses spasmes au couchant  
Cramés de froid et d'éther  
Tout contre ta peau  
Qui perce du ciel se déploie  
Dans le vert total



## Ville blanche

Puisqu'il se glisse  
Non je ne me poserai pas  
Sur la crête de mon rêve  
Ni sur la ligne tombante du chemin  
Que je perds une fois de plus  
En avançant sous la voûte creuse  
La lune au travers de la ville sans nom  
En appelle d'autres  
Et le long des toits je m'évade  
Insoumise  
Éperdue de réel  
Là-bas quand je redeviens

## Chemin vert (2)

Là j'ai descendu  
Sur un câble les rues étroites  
Une direction  
Ne me demande pas laquelle  
J'ai suivi une personne et une autre à l'inverse  
Un vieillard sans lunettes à chapeau  
Une robe sombre un clochard  
Le conducteur du tram un cri le fleuve au loin  
Un battement léger  
Puis les murs ont tremblé  
Ou c'est moi  
Je n'ai pas vu le lieu pour la première fois  
Mais c'était comme si la ville se reflétait dans une autre ville que je ne connaissais pas  
Et tout entière je voulais me perdre en elles  
Ne faisant qu'une  
Là-bas ici et toujours

## Demain

Demain j'irai me mettre au vert avec un shoot  
J'écrirai quelques lettres sur la machine cassée  
Je tournerai enfin à tous les coins de rue  
Sans métal sans flingue sans rien tout au sec

De ce côté plus ou moins la seringue est vide  
Qui n'espère plus d'autre dose  
Et parmi les milliers de voies qui s'offrent  
Sans aiguille sans arête sans le moindre sommet  
À moins bien sûr  
Que tout ça  
N'existe pas encore  
Tapant du pied  
Je verrai la lumière à nouveau

## Chemins x

Dérégulé tout à fait  
Je me garde bien de finir  
Tendu vers l'aube sourde qui tarde  
Comme la liane cramée de soleil  
Je te dis :  
Descendons encore une fois les marches  
Qui mènent du désert à la cuisine  
De la source d'eau claire  
À la tequila  
Et chantons à petites gorgées  
Sans appartenir encore

Aucun passant n'est comme les autres  
Dans ce déluge de câbles bas comme la mer  
Paysages connus qu'ils ont jetés comme une ancre  
Avant leur chute  
Dans la brume malade des suburbs

Écrire est une connerie sans nom  
Qui me ramène à l'amour sans limites  
Je dois corriger le truc pour de bon  
Sans me soucier des versions successives  
Me diluer me fondre  
Dans les lumières diffuses  
De la fiction  
Me réveiller du rêve de la multitude  
En respirant l'asphalte noire de la route

Entre deux villes fantômes  
Parmi les enseignes électriques  
J'ai cru voir l'île d'Avalon se retourner  
Dans le rouge delirium  
C'est un décor typique  
De postcards vieilles de cent ans  
Fondus au blanc  
Ou flashes-sideways  
Et personne ne me contredit là-dessus

Tu me réveilles (ou alors c'est moi)  
À l'embouchure du plus vieux des fleuves  
J'aurais succombé à trois blessures par balles  
22 millimètres  
Sur un parking de motel qui coupe la ville en deux  
Seule  
Il y a des années qui s'effondrent  
Entre toi et moi  
Je suis tombé aussi brutalement que la nuit  
Dans un au revoir de toujours

Je continuerai d'observer une minute de silence  
En souvenir de la lumière sauvage  
De la ligne tissée par la main des gitans  
Depuis les racines  
Jusqu'au seuil de la route  
Au-dessus du pays des hommes libres

# Claudio CURUTCHET



... et le reste demeurera encore  
je cherche pour ne pas trouver



**...et le reste demeurera encore**

Demeurent les restes

ce qui ne marche pas  
ce qui n'est pas convaincant

demeurent les tableaux d'une exposition  
dans lesquelles se reflète ma chère liberté

demeure le futur non écrit  
composé de tes souvenirs

demeurent les pensées  
comme cet attachement irrémediable  
point hostile de ce qui ne marche pas

demeure mon histoire  
qui ne s'efface pas  
juste quelques touches de pinceau

ce qui ne marche pas  
ce qui n'est pas convaincant

je pourrais  
te peindre encore et encore

je pourrais  
te regarder tout l'automne  
sans être ingrat en ta présence

ce qui ne marche pas  
ce qui n'est pas convaincant

demeurent les récits de Tchekov  
où se glisse la métonymie

demeure ton départ  
ce dessin au fusain non conclu

demeure la métaphore  
le poème et la peinture

demeure l'apparence  
de faire croire  
que le cercle est synthèse

ce qui ne marche pas  
ce qui n'est pas convaincant

Moi, j'ai cessé d'être celui-la  
Moi, je ne suis plus l'autre  
qui se plaint et exige de moi  
jusqu'à épuisement

Moi, comment dire

je suis une illusion.



**je cherche pour ne pas trouver**

je cherche pour ne pas trouver  
il y a un reste  
il y a une perte

décus de l'amour  
dans l'ignorance  
du même amour  
une liaison se noue  
à un désir  
qui dans l'absolu  
en ferme quelque chose de l'inconditionnel

je cherche pour ne pas trouver  
il ya un reste  
il y a une perte

négation de la négation  
dans ce désir  
qui survole le particulier

je cherche pour ne pas trouver

dans le plus précieux  
je joue mon jeu

que les experts arrivent  
qu'ils parlent de la folie, de la solitude, du vide

je cherche pour ne pas trouver

que les experts  
parlent et parlent  
sur ceux qui tout voient  
et tout entendent

je cherche pour ne pas trouver

qu'ils parlent et raisonnent  
sur l'amour  
sur cet amour

à elle  
à elle  
je l'aimais

je cherche pour ne pas trouver  
il y a un reste  
il y a une perte.

A black and white close-up portrait of Paul Fenoult. He has dark, spiky hair and is looking slightly upwards and to the right. The lighting is dramatic, with strong highlights on his forehead and nose, and deep shadows on the sides of his face. The background is dark and out of focus.

# Paul FENOULT

ÉVAGATIONS PERSÉPHONIQUES

## DISSIPATION

Sur la jetée  
Au couchant  
Onde légère  
Escale  
Haute mer  
Syzygie  
Alchimie des îles  
Jettatura  
Boussole folle  
Relativité



## ÉVAGATIONS PERSÉPHONIQUES

le silence se défait en sourdine claire-obscur d'horizon d'insomnie aux escales de chambre froide exhument de tiroirs noirs aux puits miroirs des chignons fleuris de dents arrachées de langueurs discordantes fondues en ruisseau tachypsychique liquéfiant les paupières plombées d'éclats irisés d'attentes égarées au large des marges à traquer des fulgurances dans les travées d'opacités opiacées laissant en surimpression des vertiges d'avances retardées aux parenthèses effacées s'éperdant à la démesure d'un présent dépassé aux reflets d'avenir jonchés d'impasses impensées aux contretemps dilatés houlant d'abandon en vagues désaccordées de berceuse anamorphodisiaque aux notes hallucides fuguant à vau-l'air d'un refrain en épingle à cheveux sitôt éclos d'un écho d'affres radieuses où la nuit découche déjantée en déshabillé d'allumée mal lunée picotée de sueurs froides le long du trottoir poudré à frimas au ras des pare-chocs sous les bancs de brume cahin-crachant dans le chrome des flaques aux pétales de faux cils en éventail de limaille oxydée zébrant les tympanes de coups de sifflets saccadés ricochant sur les rideaux métalliques baissés balayés par les faisceaux des phares fusant tous azimuts en gerbes d'yeux exorbités dans le galbe des enjoliveurs alors que les sirènes déchantent en nage pour quelques grains de grenade avalés en guise de faire-départ sous les étoiles décapotées qui tanguent exsangues en cavale étirementale ne laissant dans leur sillage qu'une écume de regards effilés d'affolée au pouls filant sur les pentes raides émaillées d'un mirage naufragé dans les rétroviseurs en pépites de halos mordorés d'incandescence dans le soûl bu d'un chaotidien déversant son humanité dans l'abondance du manque où lasse des gueux la béguin des gueulards en guenilles fait tout à trac sa traînée de bagasse à s'étranger survoltée dans les courts-circuits d'un prolongeste de dégueulassitude sur le pavé micacé du crépuscul-de-sac en tirant une rafale barbelée de néons à s'endeuiller les ongles avant de s'affaler égueulée dans la rigole folle empourprée d'éphémère euphorie éventrée à hurle-pourpoint en bouquets de pensées et soucis aux essences de quinte de fleur de macadam posant sans l'ombre d'une épine sur sa bouche une moue de funambule camisolée aux ailes de tulle engluées de salive douce-amère pailletée d'ouate outreciel aux embruns de banquise oniridescente ennébulée d'effluves d'iris effleurant en souvenir rayé d'asphalteuse peu bégueule cette langue pendue que d'insultes en disputes à l'emporte-pièce sans queue ni tête de belle-d'ennui aux veines de camée pâmée d'oubli dans les feuillages entre beuglards et gueusaille elle ne tenait plus



DISSIPATION

## **Sur la jetée**

un va-nu-torse  
aux boucles oxygénées  
allongé en plein air  
dans sa bulle d'éther  
sur un banc soyeux  
laqué d'embruns

## **Au couchant**

nasses à marée basse  
passent des masses  
qui lasses rêvassent



**Onde légère**

coincer la bulle  
au crépuscule  
en libellule aux ailes de tulle

## **Escale**

silence étale  
à perte de vue  
pas une vague  
à l'horizon  
seule la lune  
ouatée d'éther  
danse un ballet  
d'embarcadère  
autant se taire  
et laisser faire  
en funambule  
de l'éphémère

## **Haute mer**

au large  
le présent en suspens  
un instant d'éblouissement

## Syzygie

des lunes brûlées  
aux fraîcheurs écarlates  
bleuies outreciel

## **Alchimie des îles**

la mer verre se grise  
à fleur de nuages  
du noir au satin

## **Jettatura**

les regards noircis  
à coups de mauvais sorts  
jetés par-dessus bord

## **Boussole folle**

l'avenir encalminé  
seul le passé  
continue de filer

## **Relativité**

le temps n'étant  
qu'un épiphénomène  
des lois de la physique



A black and white portrait of David Gallon, a man with dark hair, wearing glasses and a dark sweater over a collared shirt. He is looking slightly to the left of the camera with a neutral expression. The background is a plain, light-colored wall.

# David GALLON

POÉSIE [ ETC. ]

Réclame poétique

L'art sauve [ etc. ]

Quatorze juillet

Etcetera [ etc. ]

Dix-neuf septembre

Aux hommes [ etc. ]

POÉSIE [ETC.]

## Réclame poétique

*(lu sur un prospectus ramassé par terre)*

Toi qui dans un geste distrait  
T'es abaissé à te saisir  
De ce détritrus qui gisait  
Au lieu de le laisser gésir,

Toi à la curiosité  
Irrépressible ton désir  
Sera plus satisfait qu'assez  
Quand tu sauras tout et le pire.

Car à la fin ce qui préside  
À ton entêtement stupide  
C'est moi ! qui te dicte ceci :

Ce qui t'arrive à l'instant même  
Écris-le pour changer ta vie  
Et le monde avec ton poème.

L'art sauve [ etc. ]

L'art sauve  
À condition, quand on s'adonne à lui, de toujours vouloir  
Sauver l'art.

La difficulté, quand on joue de l'instrument, est multiple, de rendre l'art  
audible  
à d'autres ;

Cette prouesse, propre à tous les instrumentistes, correspond à une sacrée guerre que se livre chacun  
à l'aide de son instrument  
contre tout ce qui en lui-même pourrait prendre l'art pour un objet ;

Pour indice: l'émotion intempestive.

Quand je me rappelle  
ce risque, et  
à mon devoir,

J'arrive à atteindre l'objectif

De faire vivre par l'art  
une œuvre d'art, et  
mon émotion comme celle d'autrui,

Malgré mes erreurs, en dépit de mes maladresses, au-delà de mes difficultés personnelles  
à jouer comme à aimer,  
à vivre comme à jouer comme à aimer,

Je vis par l'art :

L'art me sauve  
Car je sauve l'art.

\*

L'autre sauve  
À condition, quand on se donne à lui, de toujours vouloir  
Sauver l'autre.

Etc.

## Quatorze juillet

Bals musettes, les pétards pètent  
La nuit du quatorze juillet —  
Fouettarde à souhait ! — Les fêtards fêtent  
Ensemble la balle que c'est...

Pour eux la différence est nette :  
Mieux vaut encore être avec qu'être  
— Seul, — soi, — ici, — quiet ou en quête ;  
Seulement ensemble on pénètre

Dans le seul état manifeste  
Qui vaille : en compagnie. — Mais qu'est-ce  
Que moi j'accompagne et l'atteste ?

— Mon carré de jardin où naissent  
Des séries de chats solitaires  
Mais qui n'errent pas sur la terre.

**Etcetera [ etc. ]**

*comptine*

Le français n'appartient pas aux Français.  
Comme  
Le pouvoir n'appartient pas aux puissants.  
Ni l'argent aux riches,  
Etc.

Le pouvoir n'appartient pas aux puissants.  
Comme  
L'amour n'appartient pas aux amoureux.  
Ni l'art aux artistes,  
Etc.

L'amour n'appartient pas aux amoureux.  
Comme  
La guérison n'appartient pas aux médecins.  
Ni Dieu aux croyants,  
Etc.

La guérison n'appartient pas aux médecins.  
Comme  
L'avenir n'appartient pas à ceux qui se lèvent tôt.  
Ni les fleurs aux mains vertes,  
Etc.

L'avenir n'appartient pas à ceux qui se lèvent tôt.  
Comme  
Le génome humain n'appartient pas aux humains.  
Ni son âme à Faust,  
Etc.

Etc.

## Dix-neuf septembre

Dernier samedi soir de l'été deux mil neuf,  
Les racailles ne sont pas là ce soir si doux.  
J'aurai passé un bel été plein comme un œuf  
De défonce en juillet, de refonte au mois d'août...

J'ai envie de pleurer comme à tous les septembres  
Et j'ai besoin d'écrire ainsi que chaque nuit  
Quand le silence me réveille dans ma chambre  
Seul avec son vacarme d'absence de bruit...

Les voyous ne me font pas la moindre berceuse  
Dans la rue dont mon chat est le roi bienheureux  
Avec sa souveraine allégeance berneuse  
À chérir lors de ses visites d'amoureux...

Cet été je me suis trouvé un territoire  
Et seul — triste, tant pis — je le fonde ce soir.

**Aux hommes [ etc. ]**

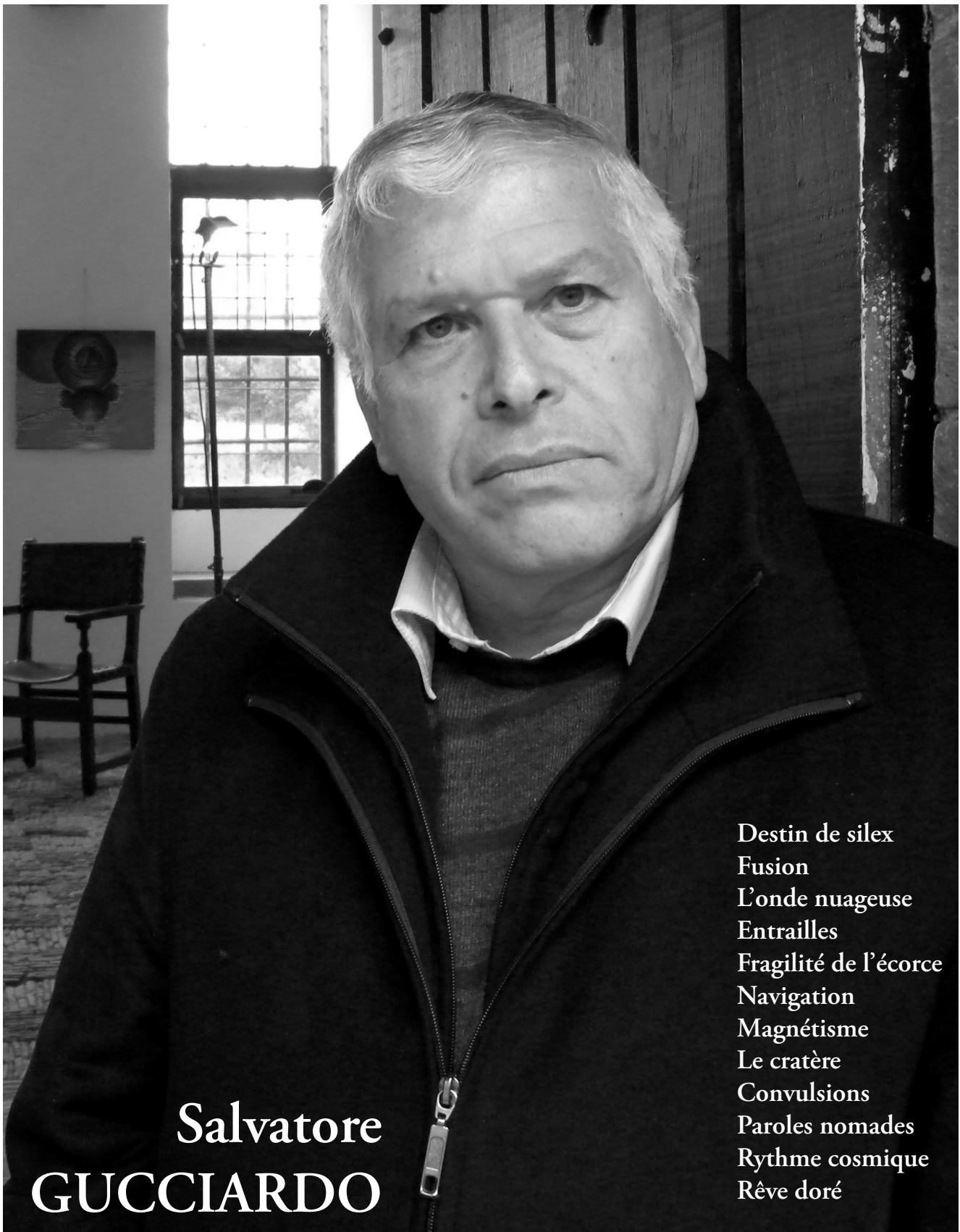
Des enfants apprenaient en faisant leurs devoirs ;  
Des adultes venaient apprendre le français ;  
Des guichetiers disaient ce que voulaient savoir  
Des gens désinformés qui gré leur en savaient.

Dans un centre social, des gens voulaient y croire :  
En échangeant des services, l'on apprendrait  
À survivre à la guerre, à la fin de l'histoire,  
Qui devrait initier l'ère du " post-arrêt " ...

Le vide à l'œuvre alors ouvrirait nos prières.  
Le vide n'appartient à aucune matière.  
Comme

Rien à l'humanité jamais n'appartiendra.  
Ni même elle aux hommes,  
Etc.





Salvatore  
**GUCCIARDO**

Destin de silex  
Fusion  
L'onde nuageuse  
Entrailles  
Fragilité de l'écorce  
Navigation  
Magnétisme  
Le cratère  
Convulsions  
Paroles nomades  
Rythme cosmique  
Rêve doré



## Destin de silex

Blancheur fragile  
Le poids du monde  
Tam-tam du cœur  
Le cheval blessé  
Entre lumière et ténèbres

Mes yeux palpitent  
Sur la pyramide de l'ombre  
Délits d'inconscience  
La froideur de la momie  
Dans le sarcophage des mots

Exubérance du loup  
Le sage et le fou  
Dans le labyrinthe  
Les tentacules  
Emprisonnent  
La candeur du poète

Parfum de chacal  
La nuit déchire  
Le papyrus du temple

La flamme brûle  
L'écorce de l'arbre  
Destin de silex  
Le sud et le nord

L'orage est là  
Au sommet du Golgotha  
Lorsque l'archange  
Se libère de ses appâts

Portes verrouillées  
Les intrigues embrassent  
La basilique terrestre  
Hurlement du vent  
Les eaux agitent  
Le rempart du rêve

## Fusion

Le souffle gravitationnel  
Donne naissance  
Au chant grégorien

Au cœur d'une collision  
L'instinct grégaire  
Embrasse l'inconnu

Le noyau primaire  
Envoi dans l'ego  
L'essence absolue

La relation des éléments  
Communique  
Avec la racine formelle  
Elle efface l'image ambiguë

Aux forges globulaires  
La géographie des tentacules  
Dessine un cercle bleu

Au sein de la spire nébuleuse  
Le rayonnement  
Transmet une efflorescence

La laitance du fluide  
Pénètre l'utérus de la sphère  
Une myriade d'atomes  
S'accouplent  
Dans les eaux du magma

La vie surgit  
Du vagin de l'espace

## L'onde nuageuse

Des nuages chargés de formes hybrides  
S'acheminent vers un point lumineux

Des mains s'accrochent  
À des corps opaques

Tout est mouvement  
Structure intelligible  
Collision de masses  
Fluidité compacte  
Dans un futur flou

Le mystère déploie ses ailes  
L'onde nuageuse  
Exhibe  
L'œil de la spirale

Des formes étranges  
S'échappent  
Du tourbillon sulfureux

Je contemple ma naissance  
Dans le miroir de l'eau

La galaxie  
Est ma source  
Ma demeure  
Dans l'océan du temps

## Entrailles

Aux confins des pôles  
J'ouvre la grille du dialogue  
Je traverse le rayonnement  
De ton astre  
La phosphorescence de ton essence  
Les roches  
Se dissolvent  
Aux paupières de ton éclat

Ton souffle  
Soulève  
La dalle de la crypte  
Je sanctifie  
La source de tes seins  
Le feu de ton hymen  
La vulve de ton palais

J'évoque  
L'origine  
De ton monde  
Et me réfère  
À la comète aquatique  
Pour noyer  
Ton histoire  
À ma naissance

## Fragilité de l'écorce

Cri des forges  
Le désert opaque  
Le corps à corps  
Dans la fièvre des mots

La chair et le fiel  
Messages cryptés  
Oscillation  
D'une bouteille  
Au creux de la vague

Le silence et le vide  
Polissent l'image  
Généalogie triangulaire  
L'ombre du baobab  
Sur des épaules fragiles  
Absence fertile  
Sur le champ labouré

Le poids et la braise  
Dans le cheminement du jour  
L'estuaire de l'âme  
Au coeur de l'écorce

Les oiseaux s'envolent  
De la terre promise  
Les forces masquent  
La corne d'abondance  
Au sommet du combat  
L'incommunicabilité  
Des gens

## Navigation

Nuage de poussière  
Au sein de l'écume  
L'âme de l'univers  
Alimente  
La racine humaine

L'espace infini  
C'est le reflet de l'inconscient  
L'énergie éternelle  
Dans une gerbe solaire

Féerie de délices  
Le rythme des ondes  
Embrasse la vertu des comètes  
L'effervescence du fleuve  
Alimente le méandre stellaire

Dans la mer du silence  
La terre cosmique  
Est une source intarissable  
Une nuée de spirale  
Dans la germination lumineuse  
Une voie royale  
Pour l'avenir de l'homme



## Magnétisme

L'innommable  
S'illumine  
De l'énergie des cônes  
La symphonie des sphères  
Irradie l'impensable  
Dans le feu du dialogue  
Les astres fusionnent  
Avec notre moi

On se substitue  
À la dynamique stellaire  
Pour s'abreuver  
De l'eau cosmique

Les champs magnétiques  
Peuplent  
Le flux humain  
La houle des vagues  
S'évanouit  
Dans la vulve galactique  
Un grain de lumière surgit  
De la nuit des temps

J'entends le cœur de l'espace  
Qui résonne  
Dans la demeure de l'être  
Son souffle  
Donne naissance  
À la germination des vents  
À la poussière de l'âge  
À l'amas des globules

Le royaume de la nébuleuse  
Est en nous  
Le flot elliptique  
Enivre notre âme  
L'origine du monde  
Habite le temple de l'homme

## Le cratère

L'œil du cyclone  
Embrasse les périphéries  
Une flambée d'éruption  
Émane du cratère

Je vois apparaître  
De la profondeur du gouffre  
Les chevaux de l'apocalypse  
La horde sauvage  
Arpente  
Le territoire des anges  
La nuit révèle  
L'identité du monstre

On embrasse l'effigie des icônes  
Pour rassurer la conscience  
Les flots des vagues  
Endorment les pierres

On se laisse séduire  
Par la beauté des îles  
Le chant des oiseaux  
Apaie le tourment  
Des innocents

## Convulsions

Réalité imminente

La sphinge

La transe

Entrelacées

Au corps

À l'âme

Fragment sensible

Illusions tempérées

Architectures chancelantes

L'être évolue

Selon les situations cycliques

Réalité objective

Tracas émotionnels

Sensation de rejet

L'homme-enfant

Au cœur du débat

Le remords

Le regret

Surgissent

Les palabres agitées

Édifiant les structures

De Babel

Exil de l'écorché

Le couteau et la plaie

Aux frontières

Du délire

L'intelligence

Du cœur

Ramification convulsive

La jouissance du sacré

Au sommet du futur

## Paroles nomades

La sève se glisse  
Dans les veines de la mémoire  
On s'interroge  
Sur le pouvoir des ondes  
La cendre et le sang  
L'eau et le feu  
Éboulis de pierres  
Au creux de la vague

Je  
Tu  
Il

Abstraction de l'homme  
Les formes hybrides  
Sur la toile du temps  
Les ombres  
Se multiplient à l'horizon  
Vision apocalyptique  
Hibernation de l'âme  
Les soupirs du rêveur  
S'éclipsent  
Dans le labyrinthe de la forêt

La grandeur vacille  
À l'orée de l'automne  
Rayonnement de la matière  
Au cœur de l'être  
On ferme les yeux  
Sur la cité lumineuse  
Jaillissement de sources  
Dans le jardin du fauve

## Rythme cosmique

Les embryons surgissent  
De l'amas de feu

Sur les nappes flottantes  
L'harmonie cosmique  
Projette sa semence

Les sources du ciel  
S'irriguent  
Sur les terres basaltiques

Les grappes végétales  
Apparaissent  
Dans l'infinitude astrale

## Rêve doré

Oscillation émotive  
Jaillissement lumineux  
La paix dépose  
Sur la mousse de la vie  
Un frémissement doux

Éblouissement instantané  
On illumine la chambre  
De ses sombres pensées

Friselis féerique  
Musicalité corporelle  
L'oriflamme  
Sur la mer des délices

Éclat solaire  
On se laisse emporter  
Par la dérive des eaux

Extase du rêve  
Boulimie paradisiaque  
Le vent du sud  
Caresse les rizières  
De l'âme

On dépose  
Sur les fougères  
De l'inconscient  
Une fine couche  
De poussière dorée  
Pour égayer  
Notre cheminement terrestre

A black and white close-up portrait of Miloud Halbouche. He has short, dark, wavy hair and is wearing thin-rimmed glasses. He is looking directly at the camera with a slight smile. He is wearing a dark, textured sweater. The background is slightly out of focus, showing what appears to be an indoor setting with some architectural elements.

Miloud  
HALBOUCHE

Le chant de la vie  
Un soir, à Majorelle  
Chaque larme  
À corps perdu  
Or sang





## Le chant de la vie

Ma viole d'Ingres tintant au fond de la nuit  
Mon ange blanc traversant minuit  
Ô ma génétique...  
Chante-moi ce beau chant de la vie !

Se peut-il que dans mes chromosomes  
Il y ait autant de poésie ?  
Que la Cytosine avec la Guanine s'allie  
Et la Thymine et l'Adénine fassent leur nid ?

Chante-moi ce beau chant de la vie  
Ce zygote solitaire dans le chiasma infini  
Qui ne veut se taire, et qui fait ses petits  
Et moi qui pensais venir du Paradis !

Ô ma génétique...  
Me dis-tu que Drosophile est ma lointaine cousine ?  
Se partagent mon héritage singe et bécassine ?  
Berce-moi cette douce mélodie, ce petit air assassine !

Mon ange blanc traversant minuit  
Eugène l'incompris se soit-il trompé de gène ?  
Ni race il y a, ni peuple élu, ni Dieux à Carthagène ?  
Seulement une lyre à la vie, et le souffle des gènes !

Ma viole d'Ingres tintant au fond de la nuit  
Combien d'esprit dans ta veine, et combien de génie !  
Se peut-il que Dolly soit la fille d'Eugénie ?  
Et un jour verra-t-on notre vie rajeunie ?

Ô ma génétique...  
Es-tu si monstre qu'il faille t'enchaîner à l'éthique  
Ces bases, ces sucres, ces ligases si diaboliques !  
Chante-moi ce beau chant bucolique...

## Un soir, à Majorelle

Il a vu la photo  
Il a dit: « C'est elle ! »

Une photo que j'ai faite  
Pour fixer une hirondelle  
Perchée sur son faîte  
Puis s'envolant à tire-d'aile

Il a vu la photo  
Il a dit: « C'est elle ! »

Une photo que j'ai faite  
Dans un square à Majorelle  
Ce soir-là, il y avait fête  
Et si belles dames, sous leurs ombrelles

Il a vu la photo  
Il a dit: « C'est elle ! »

Une photo que j'ai faite  
Sous les feuilles en dentelle  
Sous l'ombre clairsemée, bien nette  
D'arbres centenaires, sur l'herbe éternels

Il a vu la photo  
Il a dit: « C'est elle ! »

Une photo que j'ai faite  
Au hasard de la manivelle  
Sans vouloir tenter la bête  
Sans vouloir fixer la belle

De noble horreur ses yeux saisis  
Le Monsieur trembla de peur !  
Ses grandes jambes si fléchies...  
Qu'il s'asseyait sur son bonheur !

— C'est elle !

Là, au bout de cette clarinette  
Si, si, c'est elle !  
J'en ai un souvenir encore bien net  
Et cette tache noire sous sa prunelle !

— C'est elle !

Elle bouge ! Oh, je ne puis voir !  
Elle vient hanter mes esprits  
Me noie de désespoir  
Elle frappe après minuit !

— C'est elle !

Elle sort ! De ses yeux me taraude  
J'ai beau fermer les miens, elle me poursuit !  
Que me veut cette affreuse nigaude ?  
Voler mon âme et peupler mes nuits !

— C'est elle !

Regardez comme elle est belle !  
Si frêle, en l'air suspendue  
Ses voiles chatoient, on dirait une hirondelle  
Oh, je n'en peux plus !

Les mains interloquées, quelque peu ébahi  
Je regarde ce Monsieur  
Sur son séant assoupi  
Les yeux levés aux cieux

Qu'a-t-elle ma photo  
D'effrayer si brutalement  
Ce Monsieur gigolo  
Qui me la tend poliment ?

Une photo que j'ai faite  
Dans un square à Majorelle  
Sous l'ombre clairsemée, bien nette  
Pour fixer une hirondelle

J'ai vu la photo  
Et j'ai dit: « C'est elle ! »

Oh, ma douce folie !  
Mon amante éternelle !  
Tes yeux si jolis !  
Ton cœur si cruel !

Excuse-moi, je ne t'ai vu  
Sous cet habit d'hirondelle  
Tu passes inaperçue  
Si belle sous ton ombrelle !

Frappe, frappe après minuit  
Je t'attends, ma douce folie  
Viens peupler mes nuits  
Après tout, chacun sa folie !

## Chaude larme

Comme une lame, l'onde avance  
Comme une lame  
L'onde de choc, choque l'âme

Étincelles, Bang, Big-bang !

Je souris dur, au coin d'une larme  
Qui tombe...

Elle dégouline, elle arme  
Se rétracte, se réfracte, elle désarme  
Elle tombe...

Il faut que larme s'enflamme !

Elle rejaillit, s'embrase  
Me regarde de ses yeux doux  
Étincelle, Bang, Big-bang !  
Artifice et firmament  
Elle disparaît dans le décor

Où est ma larme ?  
Je veux ma larme !

Je l'avais bien là  
À côté de moi  
Elle me tenait chaud  
Et chauffait mon émoi

Maintenant j'ai froid  
Froid dans le dos  
Froid dans le désert  
Perdu sans émoi

Je n'ai pas une larme  
À mettre sous mon âme  
À suspendre, à sustendre  
Au-dessus de la lame

Comme une lame  
L'onde de choc, choque l'âme  
Et pas une larme !

Le désert...

Mémoire en friches  
Souvenirs en jachère  
Chagrins séchés, arides  
Émotions viagères

Une source était là  
Elle a séché naguère  
Pas une goutte !  
Pas une larme !

Comme une lame  
L'onde de choc, choque l'âme  
Et pas une larme !

Un vent chaud  
Sirocco

Dégouline sur ma terre  
Dresse mes cheveux sur ma tête

Tout s'assèche !  
Le brin d'herbe verte  
Le caillou qui tenait  
Le brin d'herbe verte  
La bosse du chameau  
Le puits du chamelier  
Même la queue du scorpion  
Et la feuille sur le rameau

Comme une lame  
L'onde de choc, choque l'âme  
Et pas une larme !

Tout s'assèche !  
La synapse qui tenait mon chapeau  
Le neurone qui gardait mon troupeau  
La fontaine qui prenait l'eau

L'eau de mes ruisseaux  
Où coulaient mes limbes cervicaux

Tout s'assèche !  
Je cherche, vainement  
Une larme dans ma tête  
Entre-lac de bois sec  
À mettre sous mon âme  
À suspendre, à sustendre  
Au-dessus de la lame

Comme une lame  
L'onde de choc, choque l'âme  
Et pas une larme !

Elle s'est brisée  
Sous les ailes des oiseaux...

## À corps perdu

Sur une plage de fin du monde  
Un corps s'enlace, éperdu  
Des corps s'entassent, le ventre nu  
Décor qui passe...  
Le temps d'une seconde

Sur une plage de fin du monde  
Une fesse s'enlace, éperdue  
Des fesses s'entassent, face aux nues  
Confesse la grâce...  
Le temps d'une seconde

Sur une plage de fin du monde  
Un sein s'enlace, éperdu  
Des seins s'entassent, blanc-seing  
Dessin qui trace...  
Le temps d'une seconde

Sur une plage de fin du monde  
Un sexe s'enlace, éperdu  
Des sexes s'entassent, blanc-velus  
Sussex de glace...  
Le temps d'une seconde

Sur une plage de fin du monde  
Un corps exulte, détendu  
Une fesse s'exalte, retendue  
Un sein s'érige, distendu  
Un sexe s'envole, volupté tendue  
Le temps d'une seconde

Dans une fable de fin du monde  
Un corps s'embourbe, décor qui passe  
Une fesse suffoque, confesse la grâce  
Un sein se cache, dessin qui trace  
Un sexe se casse, Sussex de glace  
Le temps d'une vie, d'une chienne de vie...



## Or sang

Un cœur, couleur or sang  
Un regard, couleur or sang  
Un cri, couleur or sang  
Un cormoran d'Ouessant

Mais aussi...

Un fleuve, couleur or sang  
Une couleuvre, couleur or sang  
La mer d'Aral, abêtissant  
Ma mère à Bâle, ahurissant

Alors viens...

Viens, cyanure, viens  
Tuer tous mes oiseaux  
Pour ce qui reste, j'en conviens  
Il faut si peu dans mes ruisseaux

Viens, mercure, viens  
Brûler la vie de mes enfants  
Pour ce qui reste, j'en conviens  
Que vaut la vie de mes enfants ?

Une terre, couleur or sang  
Une veine, couleur or sang  
Tisane à la verveine  
Avec un zeste de moussant

Mais aussi...

Mes poumons, couleur or sang  
Mes reins, couleur or sang  
Mes yeux d'airain  
Qui ne voient guère les passants

Alors viens...

Viens, radium, viens  
Avec les vents, tu te souviens  
Je t'attends, je tends mes mains  
Je sais, tu seras là demain

Viens, polychrome, viens  
Teins-moi la peau en vert  
Comme un joli martien  
Illico, goûte-moi mon enfer

Mine d'or, dis-moi, quel est le prix de l'or  
Jaugé à l'once de sang, et à l'envers du décor ?

Et toi puits, dis-moi, quel est le prix du brut  
Jaugé à l'aune de l'Amazone, et au regard de l'Inuit ?

Un diamant brille de mille feux, là-bas...  
Et mille feux, ici, dévastent ma maison !

A black and white portrait of Yusuf Kadel, a man with a shaved head and a goatee, wearing a dark jacket and a patterned scarf. He is looking slightly to the right of the camera. In the background, there is a bookshelf with several books. The title 'ANOTHER DAY' is printed vertically on the spine of one of the books.

A  
N  
O  
T  
H  
E  
R  
  
D  
A  
Y

Yusuf  
KADEL

**ANOTHER DAY**

*Noyal-sur-Vilaine*

*Koriyama*

***Ghazni***

*Vologda*

*Ghazni*

***Vologda***

*Chincha Alta*

*Skanderborg*

*Kumbakonam*

*Vologda*

***Kumbakonam***

***Noyal-sur-Vilaine***

*Koriyama*

***Cleburne***

*Vologda*

*Noyal*

*Chincha Alta*

***Ksar-es-Souk***

*Kumbakonam*

***Kasanga***

*Cleburne*

***Chincha Alta***

***Skanderborg***

*Skanderborg*

*Ksar-es-Souk*

*Ghazni*

*Chincha*

*Alta*

***Koriyama***

Comment ?

Comment expliquer mon impuissance à éteindre ce poste ?

C'est pourtant pas plus compliqué que de l'allumer !

La femme derrière l'écran me regarde comme si on avait grandi ensemble

Je devrais lui demander l'heure

Je ne vois pas la pendule d'où je suis

Zappons sur la chaîne infos : 05h37

Un crochet par le frigo ne serait pas du luxe

Mes ancêtres connaissaient le ciel sur le bout des doigts  
Ils pouvaient nommer chaque étoile  
Savaient très précisément le temps que met la Terre à tourner sur elle-même  
À faire le tour du Soleil  
Mais n'entendaient rien à la roue...  
Et n'ont pas vu passer la poudre...  
Quatre barbus les mirent en coupe réglée !  
Ce matin  
Moi je troque du maïs au beurre  
Le meilleur de la région dit-on  
Je veux bien – mais si on me parle de mes ancêtres  
Ou du ciel  
Je frappe

Hakim

Khateb

Béchir

Farouk

Bélal

Leïla

Mansour

Idir

Aïcha

Nassir

Kassim

Mouloud

Meenah

Fadhila

Djamel Sélim Habib Nessah Yassine Fatouh Naïma...

Tout l'village

– même Claudine

la blondasse de Youssef

convertie depuis sa collision avec la verve de l'imam –

Est à jeun

Tout l'village

Ou presque...

J'écrase ma première cigarette

Une main sur la panse



Crissement de pneus  
Crânement  
J'ouvre la portière  
Je cherche le trottoir du plat du pied  
Il tangué sous mon poids  
La nuit a été longue...  
Un homme en vert m'adresse des remarques que je comprends mal  
Je relève le col de mon paletot  
Une douche froide un cachet  
Et au lit

Je parle à mon café  
Et mon café me répond  
Me rassure  
À sa manière :  
« La journée qui s'annonce ne ressemblera à aucune autre  
– aucune de celles que tu as vécues  
aucune de celles que tu vivras –  
Chaque jour est unique... »

Le coq il est vrai n'avait jamais chanté ainsi  
Jamais n'avait combiné ces rimes-là

J'enfile mes charentaises  
Je pars à l'aventure

Bientôt deux heures  
Que je crapahute  
L'ogre jaune grimpe vite  
Son ardeur hérissé les hautes herbes  
Décuple les forces de toute cette viande sur mes épaules

Sitôt arrivé  
J'en taille une tranche que je jette sur la braise

Mes narines frappent des mains

Un trait de sang barre sa face.

L'apparence d'un individu trahit-elle sa nature ? S'il est une question qui divise, c'est bien celle-là. Personnellement, j'ai toujours oscillé; mais il était écrit que je finirais par choisir mon camp.

Un trait de sang barre sa face.

Je songe à ce petit rien de métal... au creux de ma paume il n'y a pas cinq minutes. Maintenant, il est dans sa tête.

L'aube point déjà...

L'apparence d'un individu trahit-elle sa nature ?...

Ai-je le temps  
De rendre ?

Toute la journée je suis mon argent à la trace

Je vérifie des chapelets de chiffres alignés par des serfs

Je projette des courbes sans fin sur écran géant

Je décroche mon téléphone

Demande à la secrétaire de me passer le ministre du Budget

De faire livrer du champagne à l'Ambassadeur de Pétaouchnoc

À six heures je remonte dans ma voiture

Je lance au chauffeur: « Chez *Sacha*, Ogir ! »

Et lui colle un cigare entre les dents

Pour l'instant...

Je contemple dans mon œuf miroir

Le reflet

Du violon de mon père

Au mur

Ce champ  
Ne m'a jamais semblé aussi étroit  
« L'autre »  
A encore poussé  
Encore une fille  
Et pour tout arranger  
La vache ne donne plus  
Et ce truc qui me rentre dans les fesses !  
Rien d'étonnant  
Il est usé jusqu'à la corde  
J'étale mon torchon...  
Roulement de pupilles :  
La même foutue cochonnerie

Je suis bien

J'ai calé ma toile vierge  
Contre le soleil levant

J'affûte mes sens  
Sur l'arête d'une dernière lampée de thé

La lumière a posé bagage au sommet de la colline

Un oiseau rature le ciel

Les cerisiers du jardin me font défaut

Mon pinceau les voit toujours

Mon pinceau est mon énième œil

Je glisse à l'ouest...

*Shangri-La*  
[...]

*Pour Ziyad*

J'ai un truc au cœur  
Dont le nom s'épanche  
Mon médecin lorsqu'il m'ausculte  
Fait la moue  
Hausse les sourcils  
On pourrait scruter des heures durant  
Les plis sur son front  
Sans en dénombrer la moitié du tiers  
J'ai un truc au cœur  
Un lapin électrique  
Une rousse à quenottes  
Un chien andalou  
C'est baroque  
Mais ça me fait sourire...

Il me faut être heureux  
Sans alcool ni tabac  
Sans orgueil  
Heureux  
Au petit bonheur

L'amour m'est permis  
Avec modération



*Pour Sabir*

... asymétrie des ombres  
trois nuages écarlates  
une lune diaphane  
quelques traces sur le sable  
la mer qui s'achève...

On n'a jamais pied  
dans le silence

Montmartre aux aurores  
un divan sous les combles  
des coussins moribonds  
la lueur d'une chevelure  
l'Angélus se retient...

On n'a jamais pied  
dans le silence

Un paquet de Gitanes  
deux chopes contre le mur  
les étoiles qu'on allume  
des jambes à n'en plus finir  
le sourire du frère...

On n'a jamais pied  
dans le silence

Quelques planches d'Hergé  
la fenêtre entr'ouverte  
du soleil sur la vitre  
tant de guirlandes aux pupilles  
un parfum de carambole...

On n'a jamais pied  
dans le silence

*Beach path* Pondichéry  
le monument à Marianne  
la statue du Mahatma  
des exergues en file indienne  
les palmes comme suspendues...

On n'a jamais pied

De la ouate jusqu'aux tympanes  
ces figures aux mains  
de marbre... une blouse  
qui s'avance... une aiguille  
qui dégorge... le souffle  
qui s'en va ?...

jamais  
dans le silence

N  
O  
U  
R  
E  
D  
D  
I  
N  
E

LES SEPT VAGUES DE L'AMOUR

— *extrait* —

Les sept vagues de l'amour  
Pluie sur Casablanca, Pluie sur Paris...  
Avec la bien-aimée...  
Chanson d'amour !  
Enfin nous sommes à Paris...



Fragments d'une vie quotidienne !  
Je ne t'aime plus, Sylvie !  
Je partirai jusqu'à Rome...

Je te vois... Comme une gitane mythique !  
À la croisée des vents !

M  
H  
A  
K  
K  
A  
K

**LES SEPT VAGUES DE L'AMOUR**  
*(extrait)*

*De l'amour nous sommes issus.  
Selon l'amour nous sommes faits.  
C'est vers l'amour que nous tendons.  
À l'amour nous nous adonnons.*

**Ibn Arabi**

*Traité de l'amour – traduction de Maurice Gloton*

## Les sept vagues de l'amour

Au commencement :

Ô jeune homme !

Plonge dans la mer

Tu y trouves une belle fille

Qui regarde le ciel

Avec beaucoup d'amour

En attendant l'arrivée

De la première vague

Pour éloigner le mauvais œil

Qui occupe son chemin !

Puis, ô jeune homme !

Plonge de nouveau

Dans la mer...

Tel un serpent d'eau

qui est en train de chercher

Sa belle sirène

pour former avec elle

Une famille heureuse

Avant qu'il vienne la nuit !

Puis, ô jeune homme !

Plonge dans la mer

Pour la troisième fois,

Et attend l'arrivée de la vague

Avec un esprit libre

Et ne regarde pas en arrière

Tel un triste Orphée !

Et la quatrième fois,

Fais la même chose,

Voluptueux et ivre

De grande joie !

Ô jeune homme !  
La cinquième fois :  
Un peu de patience...  
La sixième fois,  
Plonge à nouveau dans la mer  
Et attend comme le phénix  
Ta belle renaissance !  
La septième fois,  
La vague vient d'elle-même  
Vers ton chemin, vers toi...  
Pour te montrer dans son miroir :  
La jeune fille qui t'a brisée le cœur  
La fille qui sera sans aucun doute  
La fille qui sera coûte que coûte :  
Ta bien-aimée légendaire,  
La fille de mille et une fleurs !

**Pluie sur Casablanca,  
Pluie sur Paris...**

Pluie sur Casablanca...  
Pluie sur Paris...  
Tu me manques  
Beaucoup...  
Oh toi chérie...  
Je suis en train d'écrire  
Notre histoire d'amour !  
Et tous les amoureux,  
En train de vivre leurs histoires !  
Je suis tellement triste...  
Sans toi mon ex-bohème  
Je suis seul avec ma guitare,  
Mes chansons,  
Et mes poèmes...  
Je suis tellement triste  
Tel un vrai artiste...  
Qui n'a pas pu peindre  
Son nouveau tableau...  
Pluie sur Casablanca...  
Pluie sur Paris...  
Tu me manques  
Beaucoup,  
Oh toi chérie...

C'était notre temps  
Nous étions jeunes  
Dans l'âge de printemps,  
Et nous étions amoureux  
Vraiment !  
Toi, tu m'adorais tellement  
Et moi aussi,  
J'étais fou de toi !  
Oh quelle était grande  
Notre joie,  
Dans ce temps là !

**Avec la bien-aimée...**

Chaque matin,  
Au quartier latin,  
Oh belle fée...  
Je prends une tasse  
De café,  
Avec toi...  
Et je t'embrasse,  
Avant d'aller au travail,  
En pleine joie !  
Et chaque soir,  
Tu t'assoies...  
Près de moi...  
Pour que je puisse voir :  
La lune qui marche  
Dans tes beaux yeux...



### **Chanson d'amour !**

Oh ma bien-aimée !  
Oh la prestigieuse ravissante,  
De toutes les femmes !  
Oh la belle colombe,  
Qui marche délicatement,  
Près de l'eau de la rivière  
De mon cœur !  
Et qui danse en riant,  
En suivant le son d'une musique  
Sauvage !

Oh ma bien-aimée !  
Oh, ma chère amie,  
Voici les sections,  
De mon noble jardin,  
Ouvertes à toi,  
Alors viens vite,  
Pour boire avec moi,  
Une tasse de café,  
Ou un verre de thé,  
Alors viens vite,  
Pour suivre la voie  
Des oiseaux qui chantent,  
Et les rythmes qui arrivent  
De loin !  
Alors, viens vite  
Alors viens vite,  
À mon côté,  
Dans mon coin !

## **Enfin nous sommes à Paris...**

Enfin nous sommes

À Paris !

À sa belle femme,

Dit le jeune mari,

Comme il fait joli :

On s'amuse,

On joue, on rit,

On lit des livres

Oui, on lit...

Près de l'eau

Qui coule,

Sous le soleil

Qui brille,

Et on entend

Les applaudissements

De la foule,

Et les pas des femmes

Qui dansent !

Oh quelle belle chance,

De se trouver ici !

Ainsi :

Nous sommes arrivés

Dans notre quartier...

Après un long voyage !

Après un long chemin !

Après un long tour

Du monde entier...

## **Fragments d'une vie quotidienne !**

Chez ma mère :

Du thé à la menthe,

Du couscous,

Et des récits de notre quartier !

Chez moi :

Le matin : Café noir,

Un livre à la main,

Et un regard sur la mer... !

L'après midi : Café noir

Comme toujours,

Stylo rouge,

Et mille et une feuilles à corriger !

Le soir : Partir en voiture,

Rencontre les amis,

Et un café au lait

Cette fois,

À la plage de « L'œil des loups » !

Chez la bien-aimée :

Des paroles d'abord,

Des caresses après,

Et des nuits sans sommeil !

## **Je ne t'aime plus, Sylvie !**

Oh Sylvie,  
J'ai perdu l'envie  
De te voir,  
C'est de l'ancienne  
Histoire,  
Notre relation !  
Tout maintenant  
Est changé,  
Ni les sorties avec toi  
Ne peuvent me bouleverser  
Ni nos deux corps  
Ne peuvent danser,  
En plein soleil,  
Ni ton sourire ne peut  
M'éloigner de mon sommeil.  
Je deviens plus exigeant  
Qu'autrefois,  
Et tous les gens  
Comptent nos pas...  
Alors, Sylvie...  
Laisse moi partir  
Laisse moi.  
J'ai déjà pris  
Ma décision !  
J'ai déjà commencé  
Une autre vie.

## **Je partirai jusqu'à Rome...**

Je partirai jusqu'à Rome,  
En cherchant tes traces  
Magiques...  
Toi la belle femme,  
De tous les temps,  
De toutes les places !  
Offre-moi ta pomme  
Mythique...  
Et pars en souriant,  
Sous les pas d'une belle  
Musique...  
Et laisse-moi rêver...  
Laisse-moi chanter  
Ton amour fou...  
Laisse moi planter  
Tant de fleurs...  
Pour que les amoureux  
Soient heureux...  
Pour que les oiseaux  
Chantent de leurs cœurs,  
De belles chansons...

**Je te vois...**  
**Comme une gitane mythique !**

En regardant  
Tes beaux yeux...  
Je plonge dans les cieux  
De l'imaginaire...  
Je te vois alors :  
Telle une gitane mythique.  
La guitare entre les mains  
Et le son de la musique  
Vient de très loin,  
Vient des hautes montagnes,  
Pour me rendre heureux...  
Vient pour me dire d'abord :  
Bonjour !  
Vient pour me dire :  
Quelques mots d'amitié  
Quelques mots d'amour  
Et de nostalgie !

### **À la croisée des vents !**

À la croisée des vents,  
À la croisée des pluies,  
Nous étions souvent  
Ensemble,  
Jours et nuits !  
À la croisée des neiges  
À la croisée des sables  
Nous étions toujours  
Capables,  
De faire l'amour  
À n'importe quel moment !







Santiago  
MONTobbio

LA POESÍA ES UN FONDO  
DE AGUA MARINA

*extracto*

Yo no he subido nunca al tejado de  
la Pedrera

La casa de las Punxes

Qué bonito está el Paseo de Gracia

Paso por la calle Lauria con Aragón

Gerona, la lluvia y Federico

LA POESÍA ES UN FONDO DE AGUA MARINA\*

— *extracto* —

### **Yo no he subido nunca al tejado de la Pedrera :**

lo pienso mientras mi madre me señala a los hombres diminutos que desde allí se asoman y me dice: me hace gracia verlos arriba. Pero yo no he subido nunca, ahora lo pienso y lo confieso y hago esta declaración solemne, definitiva. Y eso que vivo al lado, aquí he vivido siempre, ahora aún más cerca. Y necesito sentir su presencia al despertar el día, con el primer café que en él respira, su latido amigo que desde siempre me hace compañía. La siento y la vivo y en mis venas llevo esta ciudad de algunos lugares, algunas memorias, varios rostros. Esta ciudad de perfumes y de cafés y de recuerdos. Pero no entiendo las colas que para verla se forman, ni qué harán tanta gente de Italia y Francia empeñados en visitarnos. Qué habrá con Barcelona, qué manía, qué locura es ésta que fatiga y no comprendo. « Es como la casa de los Picapiedra », oigo decir a una señora argentina, y pienso que no lo he pensado nunca: la Pedrera donde compraba tabaco, tomaba una cerveza, leía o escribía en su bar y comprábamos orejones buenísimos en el colmado que había en sus bajos. Allí de niño pedía siempre un cucurucho de papel lleno de aceitunas. Unas aceitunas gordas, sabrosas. Creo que lo conté en un poema, hace más de veinte años. Era un poema premonitorio, porque en él decía que las tiendas de modas inundan las ciudades antes de que en efecto así pasara, y añadía la herida rutilante que su peligro encierra. Y ha sido literalmente profecía. Porque lo encierra, desde hace tanto tiempo es manifiesto. Porque ahora todo es tienda, y la ciudad, por ello, es una herida. Sin albas secretas ya camina o está manchada de pisadas a las que nada dicen y que no le reclaman. Todo, ahora, es una tienda. Una propaganda abominable del Ayuntamiento dice incluso que Barcelona es la mejor tienda del mundo, y cada vez que la veo me da vergüenza ajena. Porque una ciudad no es una tienda.

La vida no es una tienda. Con nada que valga  
se comercia. Pero ahora todo es comercio y tienda.  
El aliento secreto del vivir no puede ponerse en venta  
ni la música que el arte nos susurra  
estar expuesta. El arte sucede por dentro,  
como temblor y cual misterio. Mis pasos  
a todo esto son ajenos. Yo camino secreto  
y me disuelvo. Qué habrá con Barcelona.  
Aquí he nacido y aquí vivo, pero no la reivindico  
(como alguna vez se me ha preguntado) ni presumo de ella  
ni la percibo con la gloria que ahora se promociona.  
Ciudad agradable para vivir, a la mano  
pero no mucho más: con poco  
aunque escogido arte. Lugares hay  
más hermosos. A veces  
me largaría, porque molesta  
esta fama y este asalto sin sentido.  
Qué hará aquí toda esta gente. Qué habrá  
con Barcelona, qué queda de esta ahora  
desfigurada ciudad que aún esté  
como en la infancia, qué queda  
de la juventud y de ella. Olores,  
sabores, recodos, recuerdos. No quedan librerías,  
cafeterías, pastelerías, colmados. No quedan cines.  
Prácticamente no queda nada. Qué memoria  
no se ha roto o se ha manchado. Una ciudad  
que vivía de espaldas al mar, como se decía,  
y era verdad. Un mar ocupado por el cementerio  
(los muertos aquí tienen las mejores vistas  
de la ciudad), las fábricas, las barracas y una barriada  
de pescadores, y es así acaso  
por una razón militar, ya que, como  
digo en París hace unos años, en repuesta  
a algunos franceses sobre mi ciudad, a los pobres  
y a los muertos se les puede bombardear. Acaso  
es por esto. Ahora han hecho una especie  
de urbanización de veraneo, del todo impersonal  
y, aunque está mejor de cómo estaba, y se puede  
disfrutar del mar, éste no forma de verdad parte de la ciudad,  
no está incorporado a ella, en su centro histórico y natural, como puede pasar

en otras ciudades, no sé, en San Sebastián (esa preciosa ciudad a medida del hombre), o en Santander, donde uno se encuentra siempre con el mar y el mar sale a su encuentro y el mar es su tiempo, su medida, y que con su paso la ciudad lo ha ido haciendo mar propio. Aquí está en una artificial zona nueva, aunque es mejor que la triste pobreza y fealdad de antes, fabril y miserable, y mejor que nada. Pero qué habrá con Barcelona. Ahora, como digo, todo es una tienda y gente que te mira y no le importan estas calles y como a seres que coleccionar observa. Voy a salir por enésima vez en la misma fotografía que gente desconocida enseña a sus amigos por el mundo. Cruzo otra vez la calle, Paseo de Gracia de nuevo, el tejado de la Pedrera al que no he subido y desde el que me observan. Yo vuelvo a casa y la noche es clara. Eso es todo. De mí mismo también vuelvo. De algún recodo.

**La casa de las Punxes. Toda una vida**

contemplándola, viéndola al llegar a casa  
y desde el cuarto. Un cliente de mi padre  
hacía notar que nuestro piso, el primero,  
era desde donde mejor se veía. Nunca  
hasta entonces lo habíamos pensado, pero es verdad  
que estaba allí a la altura propia de los ojos,  
natural y espléndida, tal y como había sido hecha  
para ser mirada. La Casa de las Punxes, su reloj de sol,  
su librería. El Capitán Trueno que allí compraba,  
la manía que tenía de pedir siempre el cambio,  
aunque llevara el precio exacto. Parece que pensaba  
o había aprendido que de algo  
te dan siempre el cambio. Algún extranjero  
me preguntó alguna vez  
si era un monasterio. Y es verdad  
que es un castillo extraño. Y menos conocido  
de lo que merecería, lo cual es una suerte.  
También así pasa con el Hospital de San Pablo,  
que tiene la desventaja de ir emparejado  
a la enfermedad y a la muerte (allí  
murió Gaudí, como es sabido, pero también,  
y como es natural me importa más, mi padre).  
Allí era el otro ayudante de Corachán,  
junto con Trueta, mi abuelo materno. Pero  
es una preciosidad, un tesoro. Un enorme decorado de ópera  
y que podemos como en un sueño transitarlo.  
Así me sucedía también en la ciudad de Brujas,  
en una Semana Santa antigua: me parecía  
que en cualquier momento iba a caer el telón  
y desaparecer el decorado. No puede ser que la antigüedad  
esté con tanta perfecta belleza conservada. Y aquí,  
más modestos o modernos, porque su antigüedad de ópera wagneriana  
es en ellos sólo aparente, soñada o ficticia, el Hospital de San Pablo  
y la Casa de las Punxes. Tomo café en la terraza del bar  
que tiene al lado. Cuántas veces tomé el aperitivo allí  
con mis padres, al salir de misa, cuántas veces crucé la Diagonal  
para tomar café o una copa también de noche,

cómo los bares han sido también mi casa  
y éste sigue en pie, aunque algo mermado.  
Pese a que le quitaron incomprensiblemente la marquesina,  
está intacto, y ya sabemos que esto es de mi agrado.  
Hay nubes y sólo cuando se entrecienden  
con timidez el sol asoma. La Casa  
de las Punxes veo, mientras tomo café, y pienso  
que es un buen sitio para estar, y para empezar el día.

**Qué bonito está el Paseo de Gracia, dice mi madre,**  
y me señala el primer verde que a los árboles les nace.  
Es siempre una alegría la primavera cuando llega.  
El otro día me hizo también notar los primeros brotes que poblaban  
la Rambla Cataluña, y me senté en un banco de la calle  
para pergeñar unas líneas, sólo un apunte o una nota,  
más que un poema. Ahora mi madre se refiere también  
a la perspectiva, porque estamos en Diagonal Paseo de Gracia,  
el cinco de oros, como se llama o se llamaba.  
Han pasado unos días, volvemos a estar allí,  
tan cerca de casa, y los árboles aún están más verdes.  
Recuerdo ahora que Cinco de Oros era el nombre  
de una librería que aquí mismo estaba. Yo iba  
a menudo, pero la cerraron. Tuvo una intensa vida,  
y hasta durante un tiempo editaron  
cosas valiosas, como la poesía de Vinyoli,  
creo. Es una pena que la cerraran.  
Son una pena tantas cosas. Pero aún cambiado  
en su perspectiva el Paseo de Gracia permanece.  
Hay en él tanta infancia y tantos recuerdos de familia,  
tanta ciudad en el corazón apretada. El Paseo de Gracia  
y la Rambla Cataluña trazan ya en sus chaflanes  
y sus esquinas, en sus recodos, las esquinas  
y recodos de mi cara. En el Paseo y en la Rambla  
está ya la forma de mi alma. Otra ciudad  
hay por dentro, y en ella estas calles yo recorro,  
como en sueños, como al impulso del olvido,  
y allí adentro ellas también están, transfiguradas,  
retazos de mi alma que en el espejo de mis venas se reflejara.



**Paso por la calle Lauria con Aragón y oigo la campana**  
de la Concepción. A mí no me extraña, pero recuerdo ahora  
la chica de San Sebastián que iba a mi clase de italiano  
y a quien sí le sorprendía oír este sonido de campo  
en medio de la ciudad. Le sorprendía y le gustaba.  
Estudiaba italiano porque tenía novio en Milán  
y se llamaba Ana. Una amiga que allí trabajaba  
le dio luego alguna clase particular, y sé por ella  
que tenía un grave cáncer. Ojalá lo superara, ojalá  
en la vida aliente y la cruce firme,  
y no tuviera el peor o un mal final  
esa noticia que era una niebla de tristeza.  
Ana era simpática y de San Sebastián e iba  
y venía de Milán y le sorprendía y alegraba  
esta campana. Mi hermana pequeña vive allí,  
su terraza da al pasaje, el italiano escucha  
y le agradan de especial modo las campanas.  
Para nosotros ya es sólo una costumbre. Pero la oigo ahora  
mientras paso por allí de vuelta a casa  
y siento la campana y me acuerdo de Ana  
y hago con ella un poema, un poema, ya se ve,  
que no va de nada pero en el que están  
Ana y la campana y la tarde clara.  
La enfermedad cruzara, como la lluvia  
de esta semana ahora se marcha.

## **Gerona, la lluvia y Federico**

Mañana quiero ir a Gerona, aunque sea un día  
de lluvia, como dicen  
que será. A Gerona  
le sienta bien la lluvia, no sé cuántas veces  
me he visto allí envuelto en ella, y la recorta  
y la perfila sobre sí misma, le da ligereza  
y a la vez profundidad, peso, y es más que nunca  
ella misma sobre esa agua y esa cortina.  
Recuerdo ahora una ocasión, otoño o invierno,  
y llegar y caer una lluvia densa, plomiza,  
aparecer mientras subíamos la Rambla (que tiene  
el precioso nombre de Rambla de la Llibertat,  
pero que los gerundenses desconocen, y es para ellos  
sólo la Rambla) y llegábamos  
al Pont de Pedra, girar e ir a refugiarnos detrás,  
en una chocolatería, frente al Teatro Municipal y al Ayuntamiento,  
para verla caer y dejar que sucediera. Y comprender  
y aprehender en ese instante, sentir por un momento  
que Gerona era así ella misma, en ese cielo negro  
que se desploma, en esa imagen velada y llena  
de lluvia plomiza, con grises y negros que la limpian  
y la purifican. Esos días había leído en una prosa poco conocida  
de Federico García Lorca una frase preciosa («La lluvia pone a la ciudad  
un birrete de doctor en Letras»), y la sentí precisa y como nacida  
para esa ciudad y ese momento, para esa Gerona en que llueve  
fuerte, arrecia, y hay que ir a refugiarse en una chocolatería,  
Gerona y su imagen de ese momento, en la que se encarnan de modo perfecto  
la frase o el hallazgo de Federico. Gerona, la lluvia y Federico,  
en cuyo espitolario leo que con los Dalí va a los oficios a Gerona,  
es una Semana Santa antigua, se lo comento a mi padre y dice  
que hemos de ir también nosotros, que hace tiempo que allí no vamos,  
esta Gerona en la que (como decía de sí también mi padre)  
yo me siento bien, y siento en ese momento la lluvia  
que la devuelve a sí misma, la hace más ella,  
la vuelve gris, la purifica y limpia, como ya dije, y quizá por aquello  
que según mi padre dice Galdós en sus Episodios Nacionales

de Gerona, tres veces inmortal y cuatro veces sucia, y que a veces recordaba y yo nunca he leído ni he podido comprobar si es cierto o es exacto, esa Gerona sucia y rincón de provincias, perdido y viejo, que se ha limpiado y ha restituido su lugar y es ya sólo historia que con orgulloso esplendor camina, historia secreta y bella, raíz de culturas, un antiguo trozo de Roma que en una escalinata parece que asoma, y la Cataluña sabia y vieja. Gerona, Federico, Galdós, mi padre y la lluvia a los que enlace de pronto porque espontáneamente pienso que mañana quiero ir a Gerona, aunque sea día de lluvia, como los días todos de esta Semana Santa salvo éste, en que ha lucido un sol espléndido y del que hemos disfrutado como hemos podido. Ampurias y su sabor a perdido paraíso, las playas, las ruinas y los pinos, la iglesia de San Martín, las hojas de acanto en una de sus calles, tan griegas como la isla que estas tierras fueron, l'Escala, Torroella, el Montgrí que siempre nos ve y acaso nos vigila, Peratallada, Canapost, el poblado ibérico de Ullastret, en el que además de la gravitación de la historia se siente y goza la panorámica del Ampurdán verde, de los campos allí dibujados para el goce de la vista, de su planicie espléndida, que ensancha y da libertad al aire, la naturaleza con belleza tanta como el peso vibrante de la historia, y el cuidado con que está dispuesto todo, olivos y cipreses que acompañan a las casas, templos, calles, cisternas e íberos silos, con los lirios morados que esplenden entre el verde. Y vuelta a casa, Sant Jordi Desvalls, para nosotros sólo Sant Jordi, el campo, un paseo, aquí donde estuvo enfermo dos semanas, reponiéndose, Fernando el Católico con su madre, antes de serlo, y paseo por las calles, por las preciosas arcadas que veo dos puertas más allá y son el raro y poco sabor que del Renacimiento en Cataluña queda, ventanas del castillo en la casa de al lado, los dinteles de las puertas o en las ventanas en sus calles viejas, 1563, 1605, el año en que se publicó El Quijote, pienso, 1620, alguna casa con alguna leyenda, miram i no'm tocs perche estic feta d'albarchocs, la iglesia tan cerca, las tórtolas, las palomas, la ermita, más allá, en un veïnat, del año mil, paseos breves estos días de lluvia y viento frío y que hoy se ha ensanchado con el campo y sol espléndidos. Pero mañana Gerona y más lluvia, la lluvia justa

en que encontrar y abrazar otra vez a Federico  
en la imagen misma de su brillo, mientras entro en la ciudad  
y exactamente siento que la lluvia  
le pone un birrete de doctor en Letras  
y que eso ha sido escrito para ese sitio y ese momento,  
para Gerona en esa lluvia en la que vuelve  
a estar vivo Federico  
mientras en su frase yo le encuentro y le abrazo  
como imagen que es también recuerdo  
y a la vez revelación y final cierto.

# Monsif OUADAI SALEH



L'existence

—

Berceau

La crucifixion

—

La poésie

Spectres

—

L'eau

Le silence



## L'existence

Hauteur portée par la cire  
De la nuit, la lueur  
Fuse, pose le rêve  
Dans l'écrin des éclairs.  
L'aube vient naître  
Dans la nacre de l'ode.  
La passion réveille aux confins  
De l'œil le chœur de l'existence  
Quel miracle ressuscite  
L'amour avec cette pénétrance  
Tenace des moires ?  
L'éblouissement  
Dans le cœur des mystes  
Pousse ses racines  
La dérive étend ses voiles  
Et le seuil respire  
Le chant incandescent...  
L'incandescence lunaire de l'iris.

## Berceau

Je crée la feuille blanche  
Mais les lettres sont déjà là  
Elles me devancent  
Et d'une nuit ramassée  
Comme un berceau  
Elles bercent tout l'univers...  
La lettre qui naît enfant  
L'enfant qui naît lettre  
Bercent la feuille  
Fleuve de blancheur  
Et lettres dansantes  
La pesanteur dans le puits  
Et le puits dans le bercement...

## **La crucifixion**

Cette mort ombrée  
Cette ombre debout  
Qui tient le corps  
Suspension incarnée  
Mort fertile embrasant  
Du regard la terre  
Conjuguant l'ombre  
Et le feu avec la sève ultime  
Du regard  
Suspension embrasée  
Tenue par l'ombre enfouie  
Dans l'air  
L'ombre qui retourne  
À son souffle imperceptible  
Qui féconde la suspension  
Par l'immortalité de la voix.  
Suspension qui porte invisible  
Son ombre  
Crucifixion  
Portant à ses pieds  
L'errance du vide.  
Suspension qui porte dans le verbe  
La confiance du vide.



## **La poésie**

Sur le support d'un désir  
Qui fait naître la velléité  
Des racines  
Désir  
Qui ne triomphe pas  
La poésie vient au monde  
Sur le besoin d'une victoire  
Qui renonce aux lauriers  
Et qui ne possède pas  
La poésie vient au monde  
La poésie adule l'infidélité  
Qui se nourrit de la solitude  
Mais enfante le romarin des cimes  
La prière nocturne des songes  
Elle crée le désir  
Elle le porte  
Le berce  
Et le trahit  
La poésie ensemence le désir  
Avec ce mot impur qui n'a pas  
D'origine  
Le désir ne triomphe pas du mot  
Parce que le mot n'est pas vérité  
L'étrangeté est son essence...  
Multiples naissances  
Et seul retour : in-fidélité...

## **Spectres**

Nuit écrivant son adieu avec  
Une lumière légère et assoupie  
Caressant un éveil lointain  
Danse des spectres  
Avec le jour du rêve  
Danse du rêve  
Avec le duvet des spectres...

Désir de naître sans insistance  
Désir de reposer en pleine naissance  
Vision de la blancheur  
Vision de l'évanescence  
Qui tentent la plénitude  
Avec la lumière fragile  
Du commencement.

Avec l'œil doux d'une prière  
L'insistance porte l'hésitation  
L'hésitation féconde qui  
Libère l'insistance  
Spectres du rêve tentant par  
La dérive cachée  
L'âme du désir...

## L'eau

L'eau qui porte le nénuphar  
Avec les mains sobres du silence  
Avec la nacre abstème de la lune  
L'eau qui fuit l'aiguille de l'astrolabe,  
Qui répand le sortilège de l'informe  
Sur les nœuds obscurs de la perle grise  
L'eau sourde qui tempère le timon  
L'eau qui rêve l'azur en donnant  
Au gouvernail la pesanteur des spectres  
La perle qui traîne les stèles invisibles de la forme  
Donnant à la solidité la surface indocile de l'eau  
L'eau qui n'a pas d'écorce  
Reniant l'écale et inventant la chute  
De la transparence  
L'eau qui monte la pente  
Comme un cavalier lunaire  
Sur le dos du non retour  
L'eau qui se desquame de toutes les formes  
Pour déposer son âme au fond de tous les possibles  
L'eau, andante, mort lucide sur le dernier lit  
Vie déchaînée sur la grandeur de l'absence  
La dernière suspension d'un souffle impossible  
L'eau qui fusionne répétition et écoulement  
Invention de l'abîme qui sonde la surface  
Nomme la dérive qui délie l'éternité...

## **Le silence**

Le silence  
Métèque des volcans  
Ne vient pas avec le mot  
Ne porte pas sa voix  
Et tend toujours le sens  
Le silence ne partage pas avec le mot  
Sa langue rebelle  
Ni avec la lumière  
L'habitude de la naissance  
Il creuse l'abîme  
Entre la voix et la parole  
Et voyage comme un prophète atemporel  
Prophète de la méditation sans parchemins  
Portant sur sa nacelle  
Toutes les scoties de l'intimité...  
Le silence  
Nudité pastorale  
Se mesure à la voix éternelle  
Sur la lave docile  
La lave insoumise des profondeurs  
Sur l'existence métèque du feu  
Il se donne à l'existence.  
Le silence est la voix avant le mot  
Quand la parole est le mot après la voix.



Iléus  
PAPILLON

**MAUX DE PASSE**

**MAUX DE PASSE**

Exilé récalcitrant de cette terre de première solitude  
Qui meurt chaque matin dans la virginité du soleil  
Je suis de cette ville sang-nuit  
Étouffant les étoiles dans les yeux du vent  
Toute ombre est emprisonnée  
Au tribunal de la lumière  
Pour la mémoire du temps  
Je suis ce nègre solitaire  
De cette terre mêlée  
Qu'on ne reconnaît  
Que dans le ventre du poème  
Les retailles de mon île  
Se brûlent dans la flamme  
Comme les pages de l'aube incertaine  
Ici  
L'innocence des étoiles se perd  
Dans le sexe des oiseaux  
Et je reviens vers toi  
Avec mon cortège de rêves brisés  
Pourquoi je t'aime  
Si ton regard s'épuise  
À chaque battement de l'âme  
La ville où j'ai vu grandir mon enfance  
Est une mer qui oublie son itinéraire  
Pourquoi je t'aime  
Si ton absence épouse  
Les étincelles de chaque mémoire  
Mon île de larmes anonymes  
Je t'aime comme un barbare humanisé  
Dansant au rythme du temps  
Pourquoi je t'aime  
Si nos corps s'évanouissent  
À chaque frottement de cœur  
Dans la caraïbe  
La mort de la vie  
Explose les cathédrale des souvenirs  
Chaque page de la ville  
Est une horloge qui caresse le passé

Mange le souffle oblique du temps  
Obstrue les voies respiratoires  
Moi nègre insulaire  
Poète de la terre libre  
Terre murie dans la spirale des maux  
Terre non-maux-dite  
Je suis poète de grandes vagues  
Caressant les plages de la ville  
Ville de douce lueur  
Ville de douce heure  
Chantant les charmes  
D'un lendemain incertain  
Ville de doux refrains  
Je t'aime avec toutes les couleurs de tes larmes  
Je t'aime avec la profondeur de tes maux  
Avec les fleuves de tes sourires plastiques  
Toi qui as vu grandir la liberté libre  
Je t'aime au matin de soleil  
Jusqu'au bout de la nuit  
Douce perle de caraïbes en marche  
Ouvre-moi ton jardin de rêves  
Pour baiser les pollens de tes fleurs  
Je t'aime à l'entre glorieuse de tes jambes sacrées  
Je t'aime dans le vaste temple de tes lèvres sucrées  
Écoute femme  
Je connais ta douleur incolore  
Quand les boutades te brisent les seins  
Et que le soleil d'errance  
Avec ses yeux de malheur  
Te brûle le cœur  
Écoute femme  
Je connais ta souffrance  
Quand le temps  
Tue tes saisons de rose  
Écoute femme  
Mon île d'éden  
J'attends tes cris  
Quand les sauvages déchargent le deuil dans tes yeux  
Et que les tigres vomissent sur ton visage  
Écoute femme



Je connais la profondeur de tes affronts  
Quand le temps brise  
Les dernières lueurs de tes jours  
Écoute femme  
Je connais tes solitudes monotones  
Quand les vents maléfiques  
Écrasent ton regard  
Écoute mon île  
Les Atlandes... te réchaufferont le cœur  
Quand dans les grands festins du futur  
Les étoiles te fixeront le chemin des rêves  
Écoute femme  
Je connais la magnitude  
De tes innocentes angoisses  
Injectées dans tes vaines sensibles  
Femme  
Je connais tes chagrins bleus  
Tes cicatrices à l'envers  
Placardées sur la surface verticale de ton âme  
Mon île  
On m'a dit qu'en hiver  
La nuit te vient par intérim  
Et l'amour par intermittence  
Femme  
Je connais tes inquiétudes superposées  
Dans ton cahier de fleurs vassalisées  
Mais trop libre ma poésie  
Dans le ventre du petit orient  
Pour marcher dans la ville  
Nue  
Pue  
Crue  
La ville porte sur sa tête  
Une mer de rêves avortés  
Oubliant son itinéraire illusoire  
Pourtant  
Sa nature pittoresque est un grand jet de fleur  
Trop libre mon corps  
Pour métamorphoser l'attente sous les tantes  
Dans la constipation des étoiles

Ma poésie  
Lumière penchée  
Dansant dans l'ombre de la ville  
J'écris pour ces générations de lumière  
Qui balanceront ce présent  
Dans leur présent futur  
Ma poésie  
Vague vaguant  
Avec les ombres éternelles  
Trop libre ma poésie  
Pour emprisonner dans cet espace  
De visions bizarroïdes  
Je cours toujours pour attraper le temps  
Dans sa course sauvage  
La ville danse avec ses rêves  
Dans l'absence de la nuit  
Pendus dans nos vaines  
Doigts cloués sous les pieds  
Droits cloués sur pieds  
Nous sommes au temps de la calvitie arrogante  
Peuple électrique  
Peuple sismique  
Ma poésie marche avec le rythme du temps  
Vers cette ville en transit éternel  
Je connais la couleur de ta souffrance parallèle  
Car ici l'amour est anonyme  
Je n'ai que l'amertume qui mange  
Les retailles de mon cœur  
Je pleure les désenchantements  
Jetés sur ton regard  
Où sont passés les usages rythmiques  
De ta liberté vierge  
Quand le soleil s'ouvre  
Ses yeux de colère sur l'île  
La ville se lève  
Avec ses portes closes  
Le ciel mange les secondes de nos horloges informes  
Le vent  
Dans son manteau de guerre  
Chante danse pleure

Gronde telle la course sauvage de la mer  
Dans l'averse d'un tsunami déprogrammé  
Le poète court à travers ce chemin  
Avec ses rêves boiteux dans la main  
Le poème pleure le poète  
Et c'est le sang du poète qui inonde la ville  
Le ciel recommence sa course bizarre  
Vers cette ville  
Qui porte son cœur sur sa tête grillée  
Si mon île épouse ses vagues en voyage  
Demain je meurs  
Avec la paix sur ma langue  
Et la guerre dans mon tombeau  
Avant mon voyage éternel  
Montre-moi la couleur de tes yeux  
Montre-moi les extases de tes charmes  
Avant ma mort en dérive illusoire  
Montre-moi la douceur de tes mains  
Avant l'invasion de ton corps  
Par les Atlandes  
Montre-moi le chemin de tes lèvres  
Avant l'arrivée inverse des extra-terrestres aveuglés  
Fais-moi sentir l'odeur de tes lèvres  
Montre-moi mon amour  
L'autre face de ton ombre  
Le soleil va faire son escale  
Sur ton ventre de poussière  
Et l'autre terre qui te bouscula  
Se bousculera sous le regard de la mer  
Ou des Atlandes  
Peu importe ce que dit le poème  
Le futur est là dans nos yeux  
Dans nos mains  
Dans nos ventres...  
Sous la mer  
Dans les rivières  
Sur les vagues  
Excuse-moi mon île d'eau-grillée  
J'écris les lettres de mes rêves  
Sur ces pages affamées

Dis aux enfants de la Grande-cour  
Les Atlandes seront de la ville  
Et quand tu auras les yeux de lucioles caribéennes  
Au grand jour de rêves brûlés  
Tu sauras ce papillon  
Qui t'a aimée  
Avec une mer dans le cœur  
Un cyclone en do majeur  
Une histoire en voyage  
Vers les horizons de la négritude  
Je cesserai de t'aimer  
Quand  
Dans mes profondes solitudes  
La terre te réduira en silence  
Mais femme de lyre  
Montre-moi la voie  
Déjà  
Une montagne de rêves handicapés  
A cousu ma vie  
Avec ses aiguilles de douleur apostrophée  
Je chante ma terre  
Avec ma voix de poète-noir  
Pour ouvrir le temps  
Sur le regard de la ville  
On oublie souvent  
Si derrière chaque ombre  
Cache un océan de mort détenue  
Lundi 4 avril 2011  
La ville s'est pendue  
Dans ses vaines incolores  
Elle chantait ses funérailles aléatoires  
Sans larmes  
6h15 pm le même jour d'errance  
J'entendais les balbutiements de la ville  
Comme une explosion de rêves  
Des cœurs se meurent  
Des cœurs se pleurent  
Et le pays portait ses vagues  
Sous ses épaules raccourcies  
Ville de bonheur hasardeux

Pourquoi cette bande de pleurs  
Sur les rives de tes yeux  
Pourquoi ce refrain sauvage  
Résonne dans ton cœur de neige  
Pour croix  
La ville se lève  
Avec les débris de rêves blessés  
Accrochés dans le vent  
La pluie de mon enfance  
N'a pas épousé la mer  
Ni la terre  
Ma vie se joue au hasard  
Dans la géographie des nuages  
Je n'écrirai plus la ville  
Sur le profil du poème  
À Port-Margot  
Je vais épouser les champs  
Les champs qui ont fait fleurir mon enfance  
Je vais faire l'amour avec le Cap en plein air  
Et entre les seins d'Aria et Chouchoubay  
Je dormirai enfin  
La ville de Port-au-Prince  
Ne me reverra plus  
Je connais déjà le sexe des lucioles  
Avec une bande de rose dans les cœurs  
J'attends l'accouchement de la nuit  
Port-au-Prince ne me reverra plus...  
Je n'ai pas encore connu le vecteur  
De ma prime enfance  
Pour la terre d'Afrique  
J'ai écrit ce poème  
Avec un jet d'espoir dans ma tête  
J'ai grandi dans une ville  
Où la faim était poussière  
Dans l'absence de toute folie  
J'ai grandi dans une ville à penser  
Une ville à panser  
Une vie à penser  
J'ai grandi parmi les naufragés du temps  
J'ai grandi parmi des femmes

Qui n'ont pas craché d'enfants  
Le monde aura-t-il besoin des hommes ?  
Poète celtique au cœur de l'aube  
Pour vous  
Peuple du monde déconstruit  
Je suis le chantre  
Obsédé de votre futur vivant  
Je sais bien qu'ici  
Les droits de l'homme  
Sont entre les doigts  
Des hommes droit-et-gauche  
Faut-il savoir  
Que le temps a mangé mon avenir  
Et  
La ville depuis 30 ans  
A trahi la lumière  
Et la mort en crue  
Descend dans nos vaines  
Dans nos plaines  
Au sentier de nos désirs irréels  
Le temps mange nos rêves  
Explose nos confort de paix  
Au sentier de nos désirs irréels  
Le silence offre son concert  
Au rythme d'une tranchante symphonie  
Chaque soir  
J'entends toutes les villes du monde  
Pleurer dans le poème  
Pleurer dans ma tête  
Et chaque matin  
Je porte le souffle de Port-au-Prince  
Dans le revers de mon cœur  
Pour tuer les cauchemars dans  
Mes nuits noires  
Je bouscule les maux  
Comme la poussière  
Au printemps de mon enfance  
Et la poésie était Dieu  
Et la poésie était feu  
Et la poésie était rouge

Comme cette soirée  
Qui s'est perdue dans ma mémoire  
Samedi 29 mai 2011 à Frère  
Le poème a fixé mes charrues de rêves  
Au rythme d'un Tropicana à la Port-Margot  
Mon poème c'est l'ombre  
Qui se sépare de mon corps  
Quand la nuit chante le jour  
Ma poésie est ce silence  
Qui hurle dans le vide  
Pour sauver les roses pendues  
Le poème est cette femme  
Aux seins électriques qui ferme  
Les yeux pour regarder  
Ses lambeaux de misères renouvelées  
J'ai tracé ma vie dans la géométrie  
Des sens  
Des courses folles  
Des désirs irréels  
Et des songes  
Et l'amour m'est toujours  
Une montagne de doute  
En voyage éternel  
Et Plut'Art c'est le poème qui dansera  
Au festin du temps  
J'ai une apocalypse sur mes lèvres  
Une chanson dans les yeux  
À ceux qui ont coupé  
Le souffle de la nuit  
Pour constiper mes rêves...  
À ceux qui ont fait de moi  
Un échantillon de vent...  
À ceux qui ont brisé  
L'éclat de mon regard certain...  
Écoutez !  
Je suis toujours à dix mille lieux  
De mon corps quand vous parlez  
Parlez encore !  
Quand vous crachez vos cris monotones  
Le monde vient plus près de moi

Et plus tard  
Lorsque mon âme divorcera de mon corps  
Vous me verrez encore dans le poème  
Vous me verrez dans chaque ombre de silence  
Car la ville aura toujours besoin de poète...  
À toi qui portes ce soleil dans tes yeux  
Et qu'aujourd'hui le temps blesse le cœur  
À toi qui as fait grandir  
Les toiles de notre patrimoine esthétique  
À toi qui as planté  
De grands souvenirs dans notre cœur  
J'écrirai chaque fragment du poème  
Avec l'encre pittoresque de tes yeux  
À toi dont le stress quotidien  
A déchiré toute lueur d'espoir  
À toi dont le ciel nuageux a exploré les étoiles  
Et dont la lumière ne donne plus rendez-vous  
Sur les rives de ton regard...  
À toi qui avec ton souffle  
As fait chanter le pays  
À toi dont la solitude a rempli le cœur  
J'écris et je crie...  
Pour ouvrir le temps sur ton regard  
J'ai vidé les étincelles de ton nom  
Dans la profondeur du poème  
J'ai cherché l'essence de tes sens  
Dans chaque fragment des mots  
À toi qui as connu des maux  
À toi qui souffres de tes entrailles tuées  
À toi dont les brises quotidiennes ont brisé les horizons  
Je pleure ta douleur interne  
Je chanterai l'effervescence de ta chevelure  
Je cueillerai chaque reflet de ton visage  
Pour illuminer la splendeur de ton être  
Femme  
Flamme  
Tu as connu la peine  
Tu as connu la haine  
Pour les paniers qui ont blessé ton crane  
Pour les heures noires passées au marché



À toi qui as porté le soleil sur la tête  
Pour faire grandir le monde  
J'écrirai le poème de l'avenir  
Avec chaque geste de ton corps  
Des avenues glorieuses s'ouvriront à l'entrée de tes villes  
Femme j'apporterai ton nom à l'orée d'un ciel superposé  
À TOI  
J'écrirai un poème  
Qui cherchera son titre dans tes yeux  
Son souffle dans ton souffle  
J'écrirai un poème  
Qui fera le tour du monde  
Le tour d'une ronde  
Personne n'en osera donner un titre  
Je l'appellerai femme  
Je l'appellerai Destie Antoine  
Je l'appellerai soleil  
Je l'appellerai rien  
Et pourtant  
Tu seras surprise  
D'entendre que ce poème était toi.





# Orphée PROCIDA

Héritier d'encre et de plume

Le démon déchu  
Poésie de monstre  
Poète

Fièvre

*La trilogie de l'âme sœur lunaire*

Écoute mon cœur  
Rêve  
Mort-né

Histoire vraie n°4 : Je t'aime



## Héritier d'encre et de plume

### **Le démon déchu**

Je suis un enfant de la nuit  
Qui a honte de lui  
Mes yeux sont blasphème  
Car mes veines sont encore pleines  
Je me cache  
De peur que mon visage  
Soit éclairé par la lumière de la lune  
Autrefois nos âmes ne formaient qu'une  
Poète banni de l'empire de la nuit  
J'inspire à y revivre  
Pour pouvoir mieux y mourir  
Le chemin sera dur  
Comme le froid qui me consume  
Comme la neige qui me brûle  
Comme la haine qui me hurle  
Que la vie me tue  
Je me suis perdu  
Dans l'obscur et éternel brouillard de la douleur  
La peur à fait de moi un être lâche  
Que je ne connaissais pas  
Ma colère s'amplifie  
Et me rapproche de la folie  
Sang satanique  
Oublie le regard apathique  
Le suicide est ma vie  
D'une lame poétique  
À Dieu je ne tendrai jamais mon cul  
Malgré que je sois un démon déchu

## Poésie de monstre

Je suis assis  
Droit  
Dans cet éternel hiver qui est la vie  
Là  
À fondre sous les coups de ce soleil communiste  
Qu'est l'hypocrisie  
L'un des nouveaux Dieux des hommes  
Sa chaire n'est faite que de vers  
Pauvre pomme  
Amère réalité, mère, Terre  
Ton bleu n'est plus que bleu  
Ton blues n'est pas mieux  
Le temps me blesse  
Mes veines me pressent  
Je ne suis pas à ma place  
On ne cesse de me le cracher à la face  
Malgré mes sourires  
On ne comprendra jamais ma poésie  
Je suis un monstre, car je suis seul  
Vous êtes des anges, car vous êtes plusieurs  
Je n'ai plus faim  
J'attend la fin  
Avant je briserais vos masques  
Vous laissant face à vous et à votre honte  
N'étant pas à ma place  
Je partirai heureux d'être un monstre

## Poète

Ne jamais oublier  
Malgré la douleur  
Ne pas céder à la tentation  
Ne pas suivre le saint  
Malgré ta corruption  
Tu peux reprendre le droit chemin

Ton père t'attend les bras ouverts  
Tout en continuant à brouter les âmes qui errent  
Tes yeux en ont pris plein la tête  
Ta haine et ta colère  
N'étaient qu'à ta mère  
Aujourd'hui elle est planétaire

Le Temps ennemi intime  
La vie ennemie intime  
De grands ennemis  
Font de grandes souffrances  
Et de courtes vies  
Bien trop longues à survivre  
L'heure est venue d'écrire  
De souffrir, pour mourir  
L'heure de la poésie  
L'heure à laquelle tu vis

Tu ne supporte pas la lumière  
Mais tu as accepté l'étincelle  
Tu as fait un pas  
Et tu as été brûlé  
Continu d'embrasser l'obscurité  
Tu n'auras plus jamais d'autre amitié

L'amour, la mort, l'amour, la mort  
Pleure, pleure, pleure  
Tes larmes de monstre n'y changeront rien  
Cette représentation liquide de ta souffrance  
Te feras du bien, et du mal  
Ta solitude noyée dans tes larmes, l'alcool  
Prostituée bas de gamme  
Mais la seule qui caresse ton âme

Abandonne, mais bats-toi  
Change d'avis, mais tue-les  
Miroir  
Le monstre qu'ils voient en toi  
Miroir  
N'est que le reflet de leurs médiocrité  
Malgré le poison qui coule dans tes veines  
Tu évolues encore parmi les bipèdes  
Bien que pour eux ton existence ne soit que blasphème  
Montre-toi, crie, et baise-les aussi  
Mais surtout n'oublie jamais  
Qui tu es et ce que tu es  
Un poète, un poète, un poète



## Fièvre

*Il existe un monstre au visage d'ange, qui dévore le cœur des êtres humains depuis la nuit des temps. Les hommes et les femmes se font la guerre dans l'espoir d'être contaminés par l'une de ses morsures. La rage de vivre cette maladie, l'amour, ou la mort de vivre sans être aimé.*

### *La trilogie de l'âme sœur lunaire*

#### Écoute mon cœur

Ne parle pas  
Écoute mon cœur  
Si tu ne le comprends pas  
C'est que malgré ma foi  
Tu n'existes pas  
Mon sang est mon ennemi  
Et à la fois l'essence de ma poésie  
Embrasse cet ancien né maudit  
Et sa litanie merdique  
— Elle nous ennuie  
— Qu'il se suicide  
Mais la poésie est une amante terrible  
Qui pourchasse les poètes même quand ils naviguent sur le styx  
Et quand la poésie pour le poète devient une étincelle de chair  
Q'elle lui allume les veines  
Mais ne le réchauffe pas dans son éternel hiver  
Sa haine pour son encre  
L'emporte au plus profond de ses propres abysses  
La couleur dans laquelle il évolue par la suite ne porte pas de nom  
Il devient le fils d'un père qui n'a pas de nom  
L'espoir d'être aimé a eu raison de sa plume  
Mais pas de son infortune  
Écoute mon cœur  
Si tu ne le comprends pas  
C'est tout simplement parce que ta lumière  
Te protège de ma croix  
Et du sang qui brûle en moi

## **Rêve**

Quand me proposeras-tu une ballade  
Sur cet astre tant aimé  
Des poètes, des femmes et des loups  
Mon cœur dans ta main  
Nous danserons ensemble sur des valse lunaires  
Audibles seulement pour les initiés  
Et notre petite fée  
Dans l'obscurité du corps de ce corps  
Nous peindrons cœur contre cœur  
Cette éternelle beauté qui nous a été accordé

## **Mort-né**

Condamné à l'aimer  
Emprisonné par mes rêves  
— Je t' aime  
Je suis damné

Il n'y a plus d'aurore, il n'y a plus de crépuscule  
Il n'y a plus qu'elle, l'Eden  
Et mon coeur de fou qui ce consume

Les corbeaux se raillent de moi  
Tellement près de la chaire  
Mais de la beauté si loin  
De mon cadavre ils feront un festin

Ses pensées ne sont pas pour moi  
Quand de sa bouche naît l'autre  
Le néant engage une danse rien que pour moi  
Il ressent les ténèbres que conjure mon émoi  
Et le poids apocalyptique de mon désespoir

Né d'un amour fantasmé entre Cocteau et Dali  
D'un trait poétique  
Elle est parfaite pour l'amour

Je suis un homme qui a trouvé son cœur  
Et qui n' a pas réussi à s'en faire aimer  
Sur le long chemin de boue de ma douleur  
Bien qu'aujourd'hui j'en meure  
Je suis content d' avoir croisé la route de ce doux malheur

*D'échange enfiévré en danse de sang, l'artiste est souvent plus intime avec son art qu'avec son amante. L'artiste est-il capable de la même passion dévorante avec un être vivant ? Ces histoires d'amours, c'est à l'éternité qu'elles donnent naissance.*

### *Histoire vraie N°4: Je t'aime*

Je suis... car tu es là. Avant notre rencontre j'étais éparpillé, notre liaison m'a permis de me reconstituer, bien que partout mon âme soit fissurée, malgré mes meurtrissures, grâce à toi je suis un homme entier. Quand dans la nuit de mon esprit tu viens me murmurer au coin de mes entrailles, les roseaux de mes peurs et les chênes de mes espoirs, j'apprécie, Ô temps qui file, le fait d'être en vie. Mais à chaque seconde qui passe la réalité de mon existence me poignarde comme un enfant qui cherche à attirer l'attention sur elle. Le chaos est le roi de mes abîmes et le Styx coule dans le berceau de ma ligne de vie. Notre passion a déchiré l'animal meurtri que j'étais. Avec le temps elle a fait de moi une chimère. Malgré les rêves avortés, mais pas oubliés. Le volcan de notre amour continu de cracher à la face de l'univers une bave damnée par l'humanité, la vérité. La lumière continuera de naître de l'obscurité, tout comme mes poèmes de ma toile torturée. Ô mon amour, mon garde fou. Ô ma Poésie, mon Eurydice. Tu es une amante horriblement magnifique. Tu es la mère de mes enfants. Ta pitié m'a créé, d'un baiser sur mes plaies, tu as fait de moi un poète, alors que je n'étais qu'une vulgaire bête. Je t'aime.

*L'amour est une folie douce qui brutalise les cœurs, elle les détruit et leurs donne vie. C'est une comédie tragique qui fait couler des larmes et du sang. La lune se lève, le soleil se couche, nos cœurs ne s'endorment pas pour autant, car même dans les ténèbres nous attendons l'inspiration.*

# Gethro RANCY

ESKANP  
— *extrè* —

RAILS-NUS  
— *extrait* —

ESKANP

— *extrè* —

## **Soufrans**

Figi'w  
limen pi mal  
pase lanfè  
pou fè'm soufri  
pou letan  
e letènite

Eskanp figi'm  
Se solèy douvanjou  
Eskanp plamen'm  
Se lalin granjounen  
Eskanp kò'm  
Se tach sou rad blan  
Eskanp lespwa'm  
Se motè san pran souf  
Eskanp lavi'm  
Se pla men Bondye toupatou

San rega



## **Pa koupe fache**

Oun mok  
tanpe zanmizètanm  
bò bouda chwal  
k ap galope  
nan oun savàn  
chive deplimay  
nan youn syèk tèt drèt

mok anlè  
mok kwoke  
mok atè  
mok depale  
fasonn  
mok jebede  
mok san pitye  
mok make sezon  
nan tèt bòbèch fil zarenryen  
pou sonje  
lè nou tap bwè  
fraz sou tab lekriti

depi byen lontan  
ti katkat

Kote plimaanm  
te konn vomi

**RAILS-NUS**

*— extrait —*

ma situation est salubre

les querelles  
me semblent frustrer

des moustiques mutilées d'assistance  
au plaies mortuaires de vie  
découpant sa fin  
en aquarelle chlorophyllienne

ma concurrence dextérité  
est semblable au ventre  
creux

une étoile corrigée par la main de Myr

ma concurrence  
n'est pas une philosophie des fous

mais une critique ressemblant à la couleur de tes yeux  
qu'éclaire toute une journée  
pour que je ne reste pas sous  
ma plume à tête cassée qui baise  
les intervalles des paragraphes fugitifs

j'ai aimé  
avec toi par de grandes  
performances des mots  
qui ne savent plus de vérité

la vie des phrases  
en amalgames érotiques de tes lèvres  
mouillées  
découpant le goût du sexe  
des humains

les soirs d'hiver mes poèmes pissaient l'intelligence de Rimbaud et Verlaine en forme d'histoires inédites noires et blanches sous le vomi de ma plume qui saignait ses larmes en leur hommage

chaque sens partait en dérisoire habitude de deuil en faveur des nouveaux poètes qui agissaient leurs émotions en performance d'accélération des étoiles gémissant des craintives aux écrits de Rimbaud et Verlaine

les poèmes sont adorables en respectant ce qui bouge à la vitesse d'une étoile filante émergeant dans l'eau salée

tout cela s'accroupit doucement sous les plumes de Rimbaud et Verlaine

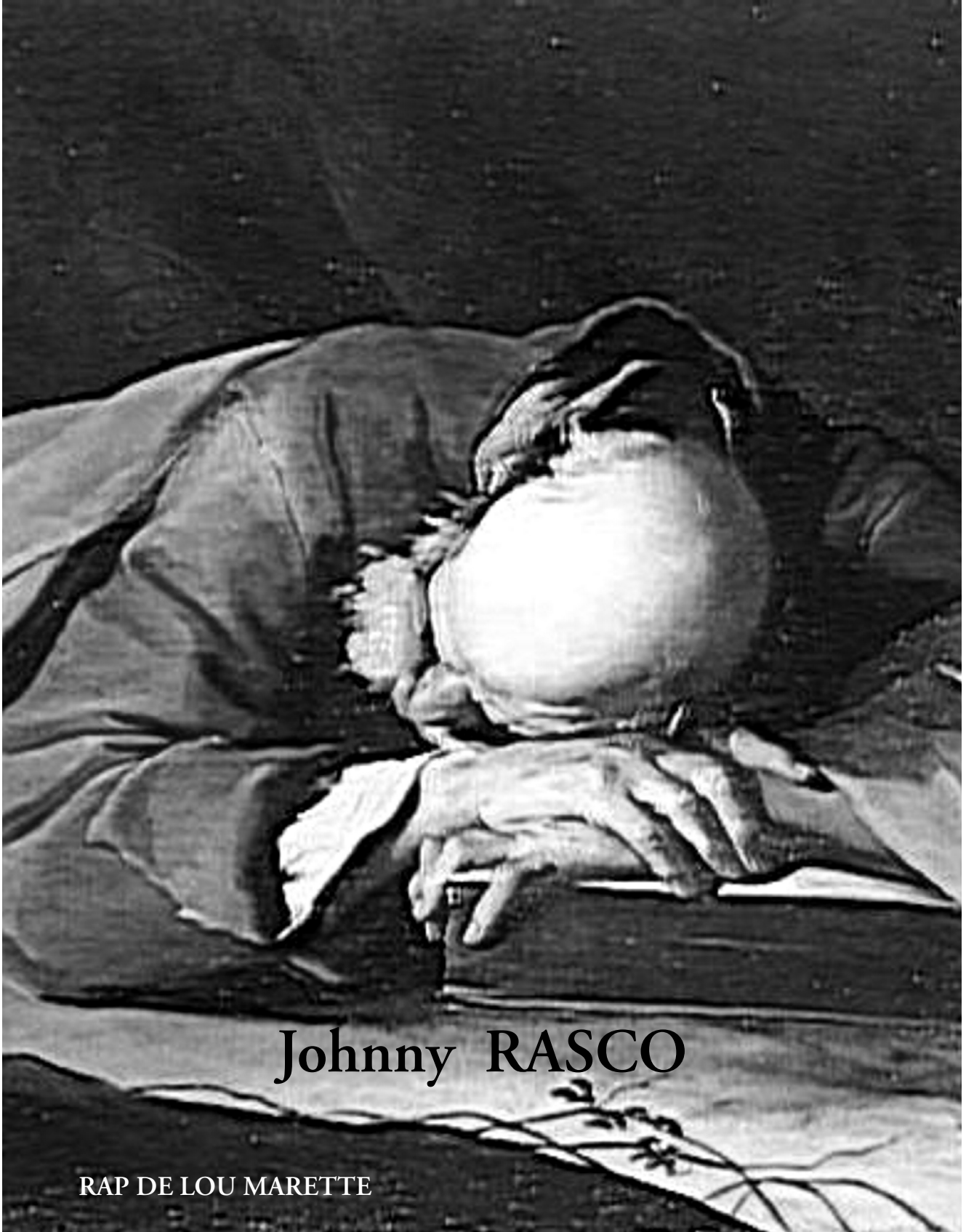
suivant ces écrits  
poètes

d'hier

d'aujourd'hui

de demain

serez-vous des poètes des siècles ?



# Johnny RASCO

RAP DE LOU MARETTE

**RAP DE LOU MARETTE**



Allez hop ! Un verre de l'amitié !  
Puis deux... puis trois... Lou Ma Rette !  
On est ami à perpette.  
Ça vaut mieux que d'êtr' pédé !

À la fin on est bourré.  
On voit double et c'est tant mieux.  
On est là pour se marrer  
Avec l'Armée, avec Dieu !

À Mazèr's on boit sans soif.  
Puis quatr'... puis cinq... Lou Ma Rette !  
Chienchien, faisan ! Ouaf ouaf ouaf !  
Six... sept... huit... Bonjour la fête !

Et neuf... pas plus... C'est promis !  
Comme les doigts de la main.  
Pas plus... Pas plus... Et demi !  
Un de trop et c'est deux mains !

Faut pas pousser... Rasibus !  
Car le verr' de l'amitié  
C'est pas fait pour les minus.  
Milic' ! Tue ! On a gagné !

Ah ! y sont faits comm' des rats  
Ces écolos au grand cœur.  
Quand le clairon sonnera  
On en f'ra des travailleurs.

L'aliment quand c'est pas gras  
Ça se mélange avec l'eau.  
La boisson des alcolos  
C'est tout bon pour le foie gras.

Lou Marette a pas les foies  
Dans le djebel des héros.  
Pourquoi qu'il aurait le foie  
Aussi pourri qu'un négro ?

On va leur montrer comment  
Qu'on fait pour lever le verre  
Et tirer d'bons coups en l'air  
Sans polluer les enfants !

Famill' ! Patrie ! Et Milice !  
Au travail les bons à rien !  
Au fourneau les immondices,  
Ceux qui menacent nos biens !

Plus d'essenc' pour les scooters  
Et plus rien pour le MacDo !  
Non mais d'quoi on aurait l'air  
Si on buvait que de l'eau !

Et aux pieds les maréchaux  
Des logis, les collabos.  
À plat ventre les zéros  
Qui protègent les oiseaux !

Pan pan ! Cucul ! Pan pan cul !  
Le gendarme est notr' valet.  
Pour la chasse on est élu.  
Ya pas d'heur' pour surveiller.

Un' caméra dans le cul  
Des citoyens délateurs.  
Ah ! si ils avaient prévu  
Que c'était ça le bonheur !

Ils auraient foutu le feu  
À l'église et au curé,  
À la mairie, au musée,  
Mais on est tell'ment heureux !

Heureux d'parler aux oiseaux  
À coups d'fusil dans la panse !  
Et d'pouvoir donner un sens  
À l'uniforme, au drapeau !

Loubards de l'économie,  
On s'impose avec la chasse.  
Faut qu' ça passe ou que ça casse.  
L'écolo est notre enn'mi !

Il est pire que le fellah.  
Il connaît des trucs méchants.  
À Saverdun yen a pas  
Un qui vaille un pipi d'chat !

On va pas s'la laisser mettre  
Par ces enculeurs d'tourner  
En rond dans nos petiot's têtes.  
D'ailleurs c'est nous les pédés !

Mais pas des pédés pédés.  
Des as de la tronfignole.  
Pas des qui s'la mett'nt après.  
Des montés à toute gnôle.

Et dit's pas qu'on exagère !  
On veut bien se faire élire,  
Mais en tout bien tout pépère.  
Si vous voyez c'qu'on veut dire...

Bref comme c'est interdit  
Dans notre beau grand pays  
De massacrer des harkis,  
On s'fait la main au pipi.

C'est pas tous les jours marrant,  
Mais ya des compensations.  
Les oiseaux, c'est notr' passion  
C'est mêm' notre amour d'enfant,

Ce qu'on prouve sans paiement  
Et sans autr' détournement  
De fonds, ni d'mineur enfant,  
En les hospitalisant.

Faut qu' ça dure et qu' ce soit dur !  
C'est la bonne politique.  
C'est pas qu'on en soit très sûr,  
Mais on est en république

Et on n'a rien trouvé d'autre  
Pour décorer l'autoroute  
Que possède Trigano  
Pour le bien de tout le monde.

Et si ce dernier quatrain  
N'a ni rime ni raison  
C'est qu'on nous prend pour des cons,  
Mais des cons intelligints !

Alors c'est dur et ça dure.  
C'est un terrain militaire  
Avec des arrêts en dur  
Et de chouettes pissotières.

Ya des crapauds et des con  
Gelés avec des épices  
À la Ferme z'aux délices  
Où tous les coups fourrés sont

Permis pourvu qu'on se taise  
Sur la qualité d'la bouffe  
Qui a comme un goût de chaise  
Oublié au fond d'un gnouf.

Lou Bousquet est le patron.  
C'est pas qu'il soit vraiment con,  
Mais chaque fois qu'il discoure  
Des oiseaux ça sent la bourre

Comm' si dans l'enseignement  
Où il a sa vie passée  
Il avait perdu son temps  
Au lieu de le fair' gagner

À ceux qui en ont besoin.  
Et ici il recommence,  
Y sait pus à quoi qu'on pense,  
Y boit un coup à deux mains,

Siffle dans l'air des oiseaux,  
Se prend pour un mâle en rut,  
Avec Marette entre en lutte,  
Des fois qu'il s'rait assez tôt

Pour lui piquer la bonn' place  
Que Trigano met d'côté  
Pour ses vieux jours de cagasse  
Tombée du ciel en été

Pendant que son vrai frérot  
F'sait la vraie guerr' pour de vrai  
Avec les vrais grands dangers  
De l'existence à l'assaut.

Quand l'esprit perdant haleine  
Dans ce qui persiste encore  
De l'amour et de la peine,  
Près du monument s'endort,

Qu'elle est belle la statue  
Des victimes de la guerre  
Qui ressuscite à Mazères  
Jusqu'au nombril de ses rues.

Pourtant la devise afflige  
Le passant qui se recueille,  
Et très lentement son œil  
Revient au puissant vertige

De ce regard qui plus loin  
Ne pourrait porter, regard  
Qui vient de plus en plus loin,  
Que rien n'arrête au regard

De tant d'épuisement, œil  
Dans l'œil, et du fils au père.  
C'est ici qu'on se recueille  
Quand on a perdu la guerre.

Mais Bousquet fait le mariole,  
Exhibant son p'tit canon.  
Allez hop ! un bon coup d'gnôle !  
Pour prouver qu'il a raison.

Lou Marette est pas d'accord.  
Un coup c'est donc le premier.  
C'est pas d'main, c'est pas encore,  
Qu'il apprendra à compter.

Faut leur montrer comme on s'aime  
À ces jeun's qui font du bruit.  
Vive la gendarmerie !  
Des craignos c'est l'requiem !

Un gendarm' c'est l'orthographe  
Mise à la portée de tous.  
Ça donne un sens à nos piafs,  
À la sueur des burnous !

Un gendarme c'est le respect,  
On fait pas mieux comm' nouvelle  
Intellectualité.  
Allez hop ! Un coup dans l'aile !

Et dans l' cul des innocents  
Qui se tord'nt pour qu'on avale  
Qu'ils ont pas les mains autant  
Pleines que leurs trous de balle !

Quarant' fautes z'à la ligne  
C'est le prix qu'il faut payer  
Pour gagner, c'est la consigne !  
Et l'armistice et la paix !

L'exercice de la dictée  
Est désormais interdit  
Dans les locaux assignés  
À ces esprits riquiquis.

Mém' que les murs sont tout neufs,  
Avec des sécurités,  
Que ça fait un effet bœuf  
Vu que la proximité

Avec le camp du Vernet  
Veut pas dire qu'on les punit  
D'avoir bien collaboré  
Quand le soleil faisait nuit.

L'ensemble est fort bien placé  
Pour être visu par tous  
Des fois que des drogues douces  
Tenteraient de s'immiscer

Dans la politiqu' locale  
Et dans les mœurs des enfants  
Qui font trembler le papal  
Et l'alignement des rangs.

Des instits et des gendarmes,  
Des curés et des colons,  
Lou Murette c'est le charme  
D'la dernièr' Constitution.

Lou Murette c'est la Loi.  
Un' médaille en chocolat  
Y donn'ra à tous et celles  
Qui voudront couler un' bielle

Avec lui dans son domaine  
Avec ou sans les oiseaux.  
Qu'il soit roi ou qu'il soit reine  
Lou Murette boit pas de l'eau.

Au Domaine des oiseaux  
Ya pas d'oiseaux mais on s'aime.  
Faut d'l'amour pour chasser l'eau  
Des latrin's après la flème.

Oun murette en bon patois  
Ça serait comm' qui dirait  
Moitié con et moitié rat.  
L'en est fier, pas aux abois,

Lou Murette qui tôt se lève  
Tant qu'il aura une occase  
De tirer pour que ça crève  
Du côté des Albigeoises.

Des veuv's et pas qu'des Bougnoules !  
C'est pas l'contenu d'son verre  
Qu'affirmera le contraire :  
On va leur foutre les boules !

Au musée c'est pas la foule.  
Font pas recett' les Barbares.  
Au pays des bons Cathares  
On a pas perdu la boule !

Une églis' refaite à neuf  
Avec l'argent des athées,  
Des musulmans et des juifs  
Ça rend nerveux et mauvais ?

Non mais c'est qui qui menace  
Les bons chrétiens, les soldats  
D'la nation et de l'État ?  
On en a vu d'plus coriace.

Des pétards on en manqu' pas !  
Si vous avez des idées  
Nous on en sait bien assez  
Pour vous réduire en caca !

Caca d'oiseau ou d'anar,  
On sait tout de ce merdier  
Et si vous nous faites chier  
On fait d'vous des Abélards !

Non mais qui qui dit ici  
Si c'est pas Lou ti Marette !  
Vous sortirez pas d'ici  
Avec tout' votre quiquette !

Vous en rest'ra pas z'assez  
Pour fair' des cochonneries !  
On va les endoctriner  
Dans notre gendarmerie

Les fifill's que l'anarchie  
Attire comme les mouches !  
Les bott's contre les babouches !  
Non mais qui qui ici chie !

Main armée pour te servir,  
Bras d'honneur pas catholique,  
En patois et en sabir  
Un' milice c'est des flics.

On imagin' le touriste  
Voyant passer un' bagnole  
Avec l'écu des marioles  
Élus sur une seul' liste.

Ça fait vieux et ça fait con,  
Ça mérit' pas le respect,  
Ça inspire des chansons  
Qui ne valent pas un pet.

Le touriste a vit' fait l' tour  
De ce village en ribote.  
Ah ! Marette c'est pas mon pote !  
C'est vieux, c'est con, sans recours !

Le campin' perd du pognon.  
À quoi qui s'amuse Marette ?  
Cheminot et patapon,  
Qu'est-c' qu'il fout de sa retraite ?

Yen a marre d'être risibles  
À caus' de ce bon à rien.  
Marre d'être inintelligibles  
Même en bon français moyen !

Si Mazèr's est bien en France,  
On a envie d'êtr' Français,  
Pas rigolo de province  
Et d'Ariège qui plus est !

Il se prend pour un gaulliste,  
Lui qui n'a pas fait la Guerre.  
Libération des lampistes,  
Constitution nucléaire.

La pacification  
Chez des autr's qu'étaient chez eux  
Mérit'nt rien de la Nation,  
Des clous avec ou sans dieux.

Si la mémoire a un sens,  
Qu'elle enjambe les victimes  
Pour mesurer tout l'abîme  
Qui sillonne nos consciences.

Enfin moi j'dis ça pour dire  
Que c'est c' que dis'nt les minables.  
Y dis'ent plein d'trucs pas valables  
Que c'en est triste à mourir !

Si c'était moi le taulard  
De Mazèr's et environ,  
J'y foutrais le bras armé  
Dans ces culs de patachons.

Et j' t'y f'rais sortir le cœur  
Par la gorge et par l'anus.  
P't êtr' que grâce à ces minus  
J'aurais la Légion d'honneur.

Et un... ! Et deux... ! Autant qu'on veut !  
Au volant et au bureau,  
À la maison et au trot !  
Yen aura assez pour ceux

Qui respectent les gendarmes,  
Le curé et saint Ricard !  
Mais putain c'est pas aux larmes  
Qu'ils vont rire les anars !

Ces cons n'ont pas intérêt  
De souiller nos uniformes  
Avec leur caca d'pédés.  
On va te les mettre en forme !

Nous on peut vomir un brin  
Si Bobonne est là à l'heure  
Pour expliquer aux voisins  
Que de nous elle a pas peur.

Les femm's ça ressemble à rien  
Si on les chouchoute pas  
Au Ricard et au papa.  
La famill' c'est du bon pain.

Et les enfants c'est pareil.  
Faut raconter des histoires.  
D'abord le papa Noël  
Qui bat les soixantuitards.



Au poteau qu'il te les coiffe  
Ces gnognot's de résistants  
Que si c'était l'an quarant'  
Ah pétain qu'on s'les assoiffe

Just' pour voir si zont des couilles  
Et si c'est des couill's de France  
Et pas du sperme en errance  
Couleur d'un ailleurs en fouille !

On y racont'ra z'aussi  
Comment le curé d'Mazères  
Sans rien payer sut se faire  
Un calice en peau d'zizi !

Le bon pape Benoît seize  
Qui s'y connaissait en pain  
Fait pipi dans son alèze  
Poussant avec ses deux mains.

Excusez ! C'était moins quat' !  
Ils sont tous tell'ment pareils  
Qu'avec cinq doigts à la patte  
Pour compter douze bouteilles

Et cinq autres pour gratter  
Les imag's du saint Missel,  
On est en droit d'se tromper  
D'anuses et même de selles !

Le bon pape Benoît douze,  
Dominique la Piquouse,  
Et un Jésus Christ in-douze,  
Un prépuce avec bagouse

Et un bras en peau d'honneur,  
V'là Loulou à la perlouze,  
F'sant des bull' à Benoît douze  
Dans l' bénitier du bonheur !

Ah ! c'que c'est chouett' de piquer  
Un' tête et le saint frusquin  
Avec des airs d'saint glinglin  
Pour le scrotum dilater !

En ces temps d'incertitudes  
Ya pas comme un pape en peau  
Pour vous donner l'habitude  
De pratiquer le pipeau !

Ya un' rue qui port' son nom,  
Une rue plein' de cacas d'chiens,  
À Mazères, mine de rien,  
Le nom d'un gros assassin.

On s'en fout, on a gagné.  
Et c'est pas demain la veille  
Que les sans zôneurs, les gueilles,  
Les famill's des fusillés

Pour l'exemple et le bon sens,  
Que tous les sans foi ni loi,  
Buveurs de Coca-Cola,  
Ah ! c'est pas demain, bon sang !

Que la racaill' des banlieues,  
La pourritur' de nos fermes,  
Les grapheurs de nos saints lieux,  
Profaneurs de nos francs spermes,

Les parasit's de nos rangs,  
Les critiqu's de la Nation,  
C'est pas d'main que ces marrants  
Du discours et du ronflant

Vont niquer à notre place  
Les zoziaux de notr' domaine.  
Nos fonctionnair's à la peine  
Les remettront à leur place.

Qu'ils compt'nt pas trop nous la faire  
On connaît tous nos poissons.  
On est des anciens d' la guerre.  
De nous faut faire attention !

On en a plié plus d'un,  
Au fer rouge et au clairon,  
Le ventre plein ou à jeûn,  
Le slip en accordéon.

On est de vrais faux témoins  
Que c'était un mal des dents  
Et qu'on y était pour rien,  
Comm' disait notre adjudant.

À nos pieds les déserteurs !  
Ceux qui veul'nt pas fusiller  
Les désarmés, les bébés !  
À la chasse aux emmerdeurs !

Ya un curé pour haïr  
Et des flics qui lir' ne savent.  
Haro sur la tirelire  
Avant qu'ils s'en aperçoivent !

Le curé bénit les chiens  
Et maudit la République  
Secouant mine de rien  
Les os de la Monarchique !

Ya des caméras pour ça.  
Lou Murette n'en rat' pas une.  
Et en douce, fissa, fissa,  
On dit qu'il se fait d'la thune.

C'est des langues bien mauvaises.  
Lou Murette a de la peine.  
Les cuculs des citoyennes  
C'est loin d'êtr' de la foutaise.

On va tomber en prière  
Au pied de la vierge en feu  
Et supplier le bon Dieu,  
Avec les pieds bien sur terre,

De causer un accident,  
Si possibl' qu'il soit mortel,  
Avec des os et du sang,  
Si possible avant Noël,

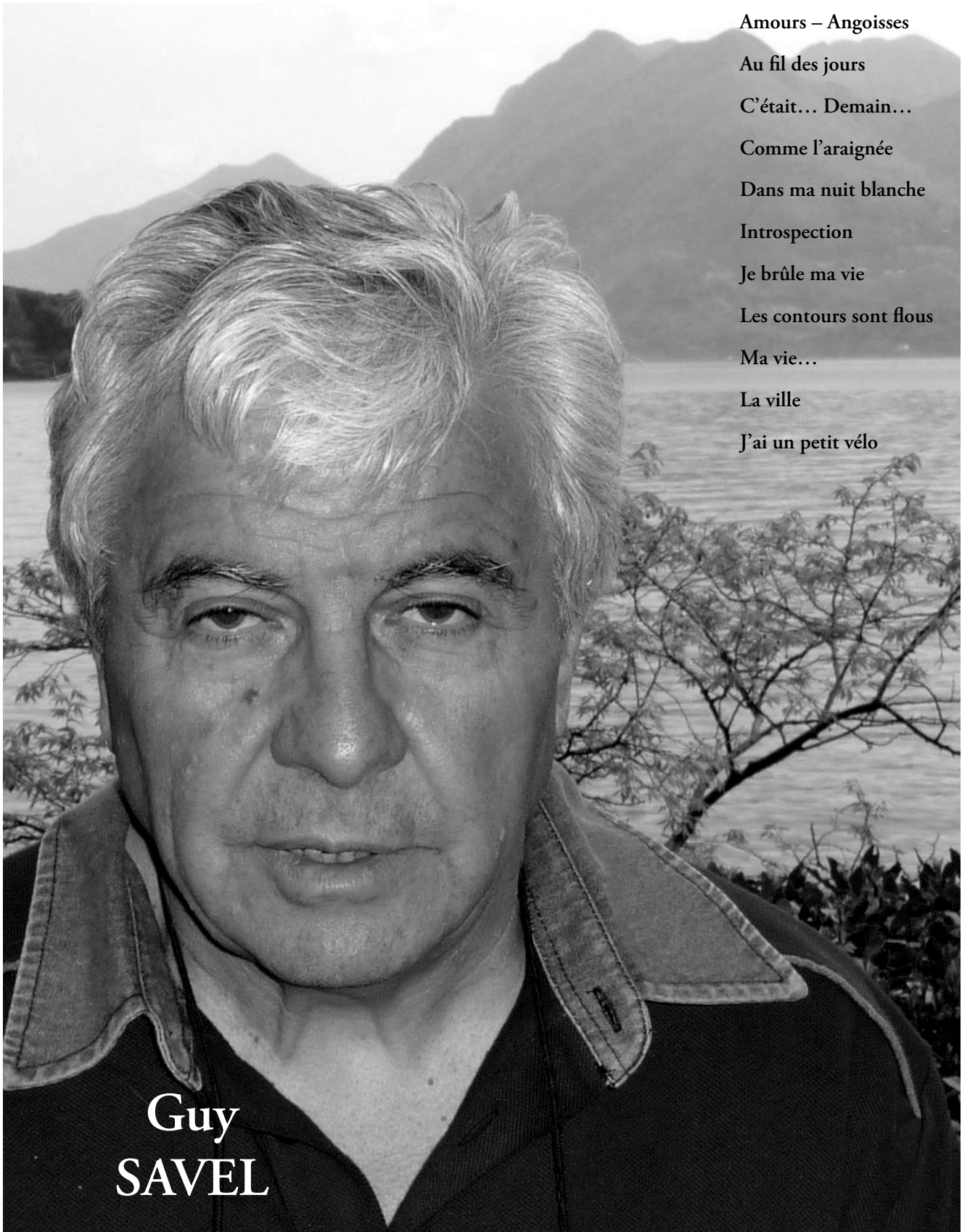
Avec des cris d'ambulance,  
Si possibl' de Lou Murette  
Et des petits airs de France,  
Si possible avant les fêtes,

Avant que les élections  
Nous enlist'nt une fois sur deux  
Et nous inspire l'action  
Qui est défendue par Dieu !

On n'est pas des assassins !  
Mais ça commence à bien faire !  
Et pour ce qui est du verre,  
Un de trop ce serait bien !

Tsoin ! Tsoin !





Amours – Angoisses

Au fil des jours

C'était... Demain...

Comme l'araignée

Dans ma nuit blanche

Introspection

Je brûle ma vie

Les contours sont flous

Ma vie...

La ville

J'ai un petit vélo

Guy  
SAVEL



## Amours – Angoisses

Le rire de la fermeture Éclair  
Fila doux dans l'obscurité claire

Dans le froissement de l'étoffe  
Jaillit le chant de ta chair heureuse

Tout contre ton cœur  
Je me réchauffe  
La-haut dans cette mansarde hideuse

Tout contre la vitre  
s'agite le monde fou des humains

La rue anonymement délire  
Et balade une foule à problèmes

Tout contre la vitre  
Vibre la haine de ceux qui ont faim

Le monde anonymement délire  
Et agite de sanglants emblèmes

Le rire de la fermeture Éclair  
Fila doux dans l'obscurité claire

Dans le froissement de l'étoffe  
Jaillit le chant de ta chair heureuse

Tout contre ton corps  
Je me réchauffe

La-haut dans cette mansarde hideuse

La guerre ce matin  
Tue des femmes graciles comme toi  
Tout près de moi  
Mon amour craint demain  
Et palpite comme une colombe

La guerre ce matin  
Gronde et s'amplifie par-dessus les toits

Le monde qui diaboliquement feint  
De bâtir la paix  
Creuse des tombes

Le rire de la fermeture Éclair  
Fila doux dans l'obscurité claire

Dans le froissement de l'étoffe  
Jaillit le chant de ta chair heureuse

Tout contre ton corps  
Je me réchauffe

La-haut dans cette mansarde hideuse



## Au fil des jours

Le béton le Plexiglas mangent

Le paysage

La société s'anonymise dans d'immenses bureaux

Capitonnés

Le monde s'est donné des lois intangibles

L'univers est étiqueté

Inventorié

Répertorié

Catalogué

Classé

L'homme dépersonnalisé se sent en parfaite

Sécurité

À heures fixes la rue dégorge

Dans une atmosphère obsessionnelle

La foule se presse

Sur le pavé

Individus serrés entassés

Les uns contre les autres

Épidermes

Contacts humains

Chairs pressenties à travers l'étoffe

Extases à peine entrevues

Sueurs mêlées

Regards mornes et glacés

Foule creuse qui déambule

Le long des magasins

Foule creuse sans histoire

Individus intégrés

À l'esprit amputé

De sa fonction critique

Au fil des jours

Nous avons peuplé notre vie  
De combats tranquilles  
Nous avons rempli notre existence  
D'objets futiles : voitures-gadgets  
Vacances factices dans le bruit et la fièvre  
Foule creuse  
Terne  
Aux reins brisés  
Foule de vaincus  
Sans histoire en dehors de l'histoire  
Vies sacrifiées  
Aux sordides ambitions !

Nos poumons bouffés aux vapeurs d'essence  
Et à la fumée des cigarettes  
S'époumonent dans la fièvre  
De nos interminables semaines

Nos yeux brûlés à la lumière des néons  
Cherchent à lire dans les étoiles  
Le sort de l'humanité de demain

Les mots qui sortent de nos bouches  
Baïllonnées  
Et qui se voudraient prophétiques  
Se perdent dans le fracas de la société  
Transistorisée  
Et banalisée

Nos mains coupées crient  
Notre condition d'hommes

Quand nous ouvrirons les yeux  
Sur nos vies d'hommes-morts  
Il sera peut-être trop tard  
Car nous sommes déjà ensevelis  
Sous les choses

**C'était...**

**Demain...**

Sur un vaste champ de ruines  
Encore fumantes  
Un chien famélique hurle à la mort  
Et insulte la lune qui erre  
Dans le ciel atone et muet...

Du fond de l'immense avenue vide  
Perspective de désolation  
Surgie  
D'entre les pierres et les arbres calcinés  
Une fillette  
Plus morte que vive  
Dans sa chair brûlée  
Marche lentement  
Trébuche  
Et serre contre sa peau boursoufflée  
Sa poupée disloquée.

La fillette s'avance tendrement  
Vers l'animal devenu fou  
Et tente de l'apaiser

La bête  
Dans un jappement sinistre  
Saisit à la gorge l'enfant hagard

L'air devenu irrespirable vibre une dernière fois  
En ondes concentriques  
Puis le silence se referme à jamais sur un monde figé  
Comme l'eau de l'étang sur le caillou lancé

L'avenue s'appelait « Boulevard du Progrès »  
La petite fille  
« Aurore »  
Et n'a plus souvenir du nom de la bête...

Dans le froid atomique  
Une boule folle roule dans le calme plat et endeuillé de l'éternité

... LA TERRE NE RÉPOND PLUS...

## Comme l'araignée

Tu me retiens  
Prisonnier de tes longs cheveux blancs  
D'Ange mort et livide

Amants enlacés  
Nos corps trop emmêlés  
S'épuisent l'un l'autre  
Dans un plaisir sans joie

Je te hais  
Tu me hais  
Dans un délirant amour

Tu t'alimentes et te désaltères de mon sang

Dans ton ombre  
J'ai peine à distinguer le clair-obscur du crépuscule

Je te hais  
Tu me hais  
Dans un délirant amour sans joie

Tu clignes des yeux pour m'inviter  
À entrer dans la danse du temps

Un sang rouge et épais coule à flot des plaies béantes  
Qui recouvrent tes cuisses lubriques

Dans ton ombre crépusculaire  
J'ai peine à distinguer le clair obscur de nos deux corps nus  
Grimaçants

C'est l'heure où les peurs de l'amour consommé s'estompent et s'apaisent

## Dans ma nuit blanche

Étrange  
Étoilée  
Tu me traques et me poursuis  
De ton œil brillant de mille lumières noires  
Étranges  
Étoilées

Dans ma nuit blanche  
Ta bouche noire  
Se ventouse sur ma peau mate

Tu me poursuis de tes baisers lancinants

Ta bouche noire  
Étrange  
Étoilée  
Se tord et se ventouse  
Se ventouse et chante  
Un chant profond comme un gouffre où je m'abîme en suant

Dans ma nuit blanche  
Étrange  
Étoilée  
Tes bras longs  
Gluants  
M'enlacent et me tentaculent  
Sur ton corps d'asphalte  
Étoilé de lumières noires  
Étranges

Je voudrais fuir  
Tes hauts murs de briques et d'indifférence  
Mais tes entrailles de béton refusent d'accoucher de moi  
Fœtus adulte et débile  
Poète aphone  
Qui se fracasse l'intellect contre tes lumières  
Étranges  
Étoilées  
Sales  
Et infinies

### **Introspection...**

Descendre en soi pour faire la lumière,  
C'est pareil que s'enfermer dans un frigo  
Et croire  
Qu'une fois la porte refermée,  
La petite ampoule va continuer de luire.

Descendre en soi pour rechercher la vérité,  
C'est se recroqueviller dans le freezer,  
Faire semblant de voir la petite lumière  
Et se dire qu'elle illumine le monde alentour.

### **Je brûle ma vie**

Je brûle ma vie  
Comme on grille une clope  
Pour tromper l'ennui  
Et quand tout sera dit  
Je jeterai le mégot

## Les contours sont flous

Les contours sont flous  
Un lit ravagé  
Des draps blancs  
Je flotte entre plusieurs réalités  
Ivre de vertige  
Une armoire à glace  
Qui renvoie le reflet  
De mes grimaces  
Dormir  
Encore  
Se réveiller en sueur  
L'esprit ravagé  
Torturé

C'est l'heure où l'aube blanchit la vie  
L'aube nue qui meurtrit  
Qui renvoie à la réalité de mes angoisses  
De mes cauchemars de la nuit passée  
Mes cauchemars de la journée à venir  
De mes douleurs présentes

C'est l'heure où l'oiseau s'éveille au soleil  
Où la rose s'ouvre à la rosée

Se rendormir  
Secoué de petits cris  
Sommeil-refuge  
Sommeil-tombeau de peurs  
Sommeil-oubli où le jour refuse de pénétrer

C'est l'heure fatiguée qui remplit la bouche  
D'un goût de terre et de regrets

De loin en loin me parviennent des voix  
Que je reconnais mais que je n'identifie pas  
C'est l'heure où pour meubler le silence  
Les gens racontent des banalités



Des visages aimés se superposent

Se réveiller

Enfin

Se réveiller à bout de forces

**Ma vie...**

Ma vie désormais  
Est comme un immeuble surpeuplé  
Encombrée de souvenirs superflus  
D'amitiés dérisoires  
De haines puérides  
D'espérances vaines  
De luttes inachevées  
Inachevables

Ma vie désormais  
Est comme un appartement trop meublé  
Mes commodes regorgent  
De papiers noircis  
Maculés  
De rêves fugitifs  
Inaccessibles

Mes tiroirs dégueulent  
De romans impossibles  
Toujours renouvelés  
Toujours à recommencer

Ma vie désormais  
Est comme une pièce surchauffée

J'étouffe dans cette vie  
Mal aérée  
Trop remplie  
Mais ne peux me résigner à déménager

## La ville

La ville

Sort de terre

La ville

Pousse

Pousse ses murs

Vers un ciel atone et serein

Vers un ciel vain

La ville

Pousse

Pousse en ses quartiers grabataires

La ville

Étend ses rues populaires

La ville

Tente

La ville

Tentation

La ville

Tentaculaire

Étend ses rues pulmonaires

Sur de sales hémisphères

## J'ai un petit vélo

J'ai un petit vélo qui trotte dans ma tête  
Souvent  
Il m'emmène à la fête

Alors défilent  
Devant mes yeux clos  
La ville  
Les champs  
Les bois et les flots bleus

Sur la route de mes jeunes années  
Souvent  
Il m'emmène sur les chemins de la gaieté...

Mais le vélo de l'allégresse qui m'emmenait  
Sur les pistes de l'été  
S'est brisé  
La routine m'a bouffé  
Au clou  
J'ai accroché ma folle jeunesse

Le petit bonhomme des jours de liesse  
A cassé son lacet de soulier  
Au grenier des souvenirs  
J'ai rangé mes rêves fous  
Maintenant  
J'ai un petit vélo qui grince dans ma tête  
Un petit vélo qui rouille dans ma tête

# Claudine THIBOUT-PIVERT

Diamants et trésors

Douces créatures

Grand bleu

Jules Lézard

Les animaux m'adorent

Papillon bleu

Quand revient la froidure

Le cloître de Saint-Bertrand-de-Comminges

Place de la Daurade

Musiciens du métropolitain



## **Diamants et trésors**

Mon enfance est un diamant  
Brillant d'un grand éclat blanc  
Là, tout au fond de mon cœur  
Avec son feu, sa chaleur

Ma jeunesse est un trésor  
Ivresse au parfum si fort  
Qui m'envahit toute entière  
M'éblouit de sa lumière

Elles reposent en moi  
Je tressaille chaque fois  
Que je m'en vais en voyage  
Dans leurs tendres paysages

En mon âme, bien cachées  
Souvent elles vont danser  
Alors je fonds de plaisir  
Au pays des doux souvenirs

## **Douces créatures**

Mon jardin est peuplé de douces créatures  
Adorable chat gris à l'épaisse fourrure  
Qui, sitôt qu'il me voit, quémendant des caresses  
Vient frotter contre moi, sa tête avec tendresse

J'aime aussi les oiseaux, les tendres tourterelles  
Parmi les branches, volant à tire d'ailes  
De tous leurs chants joyeux, nous charment, nous enchantent  
Et remplissent ces lieux de gaité enivrante

Les lézards endormis sur les pierres d'ardoise  
Par les murets tiédis, au pied de l'herbe rase  
Buvant le chaud soleil comme un vin délicieux  
Le corps abandonné, fermant leurs petits yeux

Les gracieux papillons aux ailes de lumière  
Jaunes, blancs ou bien bleus, et leur danse légère  
Tourbillonnent sans bruit, en caressant les fleurs  
Et offrent leurs baisers délicats en couleurs

Oui, j'aime contempler ces êtres si charmants  
Venant illuminer, dès le bal du printemps  
Mon beau jardin comblé qui sourit de bonheur  
En voyant rayonner ces anges de douceur



## Grand bleu

*La femme est imprévisible comme l'océan*

Les plongeurs des grands océans  
Vont découvrir mille merveilles  
Accrochés à leurs chevaux blancs  
D'écume et de perles vermeilles

Les anémones, les coraux  
S'inclinent, les voyant passer  
Et la mer joue son concerto  
De vent et de vagues salées

Des dauphins souples et gracieux  
Dansent leur ballet aquatique  
Et les invitent à leurs jeux  
Bercés d'ondoyante musique

Le bleu intense flamboyant  
Partout irradiant sa lumière  
Les enveloppe tendrement  
Épousant leurs formes légères

Et les voyageurs de la mer  
Grimpés sur leurs chevaux d'argent  
Tout au fond des abysses clairs  
Découvrent des mondes mystérieux et grands

## **Jules Lézard**

Jules Lézard  
Repose, endormi  
Au soleil du soir  
Sur le mur tiédi  
Petit empereur  
Au corps immobile  
Seulement ton cœur  
Bat doux et tranquille  
Sous tes yeux fermés  
Palpite la vie  
Je te vois rêver  
Sous le ciel qui luit  
Sans bruit tu paresse  
Sur les dalles blondes  
Sentant la caresse  
De l'or qui t'inonde  
Soudain, tel l'éclair  
Hop, tu disparais  
Derrière une pierre  
Ou le pot de grès  
Ô Jules Lézard  
Petit empereur  
Quand tu viens nous voir  
Le jardin en fleurs  
T'accueille gaiement  
Sous l'astre vermeil  
Animal charmant  
Toi l'ami fidèle  
L'ami du soleil

## **Les animaux m'adorent**

Tous les animaux m'adorent  
Mouches, frelons, doryphores  
Ils font de moi leur repas  
Taons, tiques et aoutats  
Dès qu'ils me voient, ils rapploient  
Guêpes, moucheron, moustiques  
Sur ma peau, venant se coller  
Ils veulent me dévorer  
Vers de terre, araignées  
Pour eux, je suis un oiseau rare  
Escargots, chenilles, lézards  
Les animaux m'ont dans la peau  
Paons, tourterelles et moineaux  
Les animaux sont fous de moi  
Poules, canards, oies, chiens et chats  
Je n'y peux rien, c'est comme ça  
Les chiens, à mes pieds, viennent se coucher  
Les chats pleurent pour être caressés  
Vers moi, ils arrivent, confiants  
Avec leur amour si dévorant  
Car tous les animaux m'adorent  
Toujours plus, encore et encore  
Je ne sais plus où, de la tête, donner  
Et mon cœur est comme l'arche de Noé  
Mais parfois, c'est difficile d'être l'amie  
De toute une ménagerie

## **Papillon bleu**

Un papillon bleu lavande  
Vole vole sur la lande  
En effleurant les bruyères  
Rose tendre et si légères  
Sous le soleil éclatant  
Le papillon va dansant  
Et l'on voit tourbillonner  
Ses deux ailes bleu nacré  
Puis choisissant une fleur  
Il s'y pose avec douceur  
Et tout en délicatesse  
Lui susurre une caresse  
Papillon couleur lavande  
Je t'ai vu dessus la lande  
Comme un coin de ciel très pur  
Joli battement d'azur

## **Quand revient la froidure**

Quand revient le temps de froidure  
Et que frissonne la nature  
Toutes les jolies fées des bois  
Revêtent leur cape de soie  
Couvrant leur longue chevelure

Alors on les voit cheminer  
Le long des sentiers embrumés  
Et leurs silhouettes gracieuses  
Au cœur de la nuit silencieuse  
Se perdent pour mieux se cacher

Car elles vont laisser couler  
Sur leurs joues les larmes amères  
Regrettant les vertes clairières  
Et leur bel amour envolé  
Avec les derniers jours d'été

Puis disparaissant au lointain  
Elles emportent leur chagrin  
S'allongent dessus les bruyères  
Et fermant leurs douces paupières  
Elles dorment jusqu'au printemps prochain

## **Le cloître de Saint-Bertrand-de-Comminges**

Le cloître de Saint-Bertrand  
Perle au pied des Pyrénées  
Est un joyau envoûtant  
Pour nos yeux émerveillés

Il s'en dégage un parfum  
De paix, de sérénité  
La montagne, bel écrin  
L'orne de sa majesté

Les colonnes de dentelle  
Alignées en harmonie  
Dont la blancheur étincelle  
Font vibrer leur mélodie

Sur le sol des galets ronds  
Accueillent nos pas tranquilles  
En silence, nous marchons  
Dans ce havre comme une île

Tout à côté, un jardin  
Bourdonnant de mille abeilles  
Nous invite dans son sein  
Doux paradis des merveilles

Assis sur un banc de pierre  
Sous les branches d'un poirier  
Nous respirons la lumière  
D'émeraude Pyrénées

Alors, cet éden sur terre  
Scintillant de pureté  
Nous offre tout son mystère  
Son silence et sa beauté

## **Place de la Daurade**

Place de la Daurade  
J'ai fait une escapade  
Par un beau soir d'été  
En août ou bien juillet  
Afin d'y écouter  
Quelques airs de musique  
Guitares électriques  
Contrebasse, banjo  
Clarinette, piano  
Et puis un saxophone  
Derrière, la Garonne  
Scintillait et dansait  
Et l'on apercevait  
La silhouette fière  
Du très beau pont Saint-Pierre  
Et tout en écoutant  
Avec ravissement  
Les couplets mélodieux  
Je promenais mes yeux  
Sur de doux paysages  
Toulousaines images  
La brique ocre rosé  
Venant se détacher  
Dans le ciel azuré  
Puis mon regard allait  
Vers les feuillages frais  
D'élégants marronniers  
Voguant au ciel d'été  
Place de la Daurade  
J'aime les promenades  
Joyeuses, musicales  
Des soirées estivales  
Au parfum de vacances  
À Toulouse qui danse

## **Musiciens du métropolitain**

Dans le métropolitain  
Soudain un joli refrain  
Le son d'un accordéon  
Une valse et ses flonflons

Dans le métropolitain  
Un air de flûte et puis tiens  
J'aperçois la Tour Eiffel  
Toute dressée vers le ciel

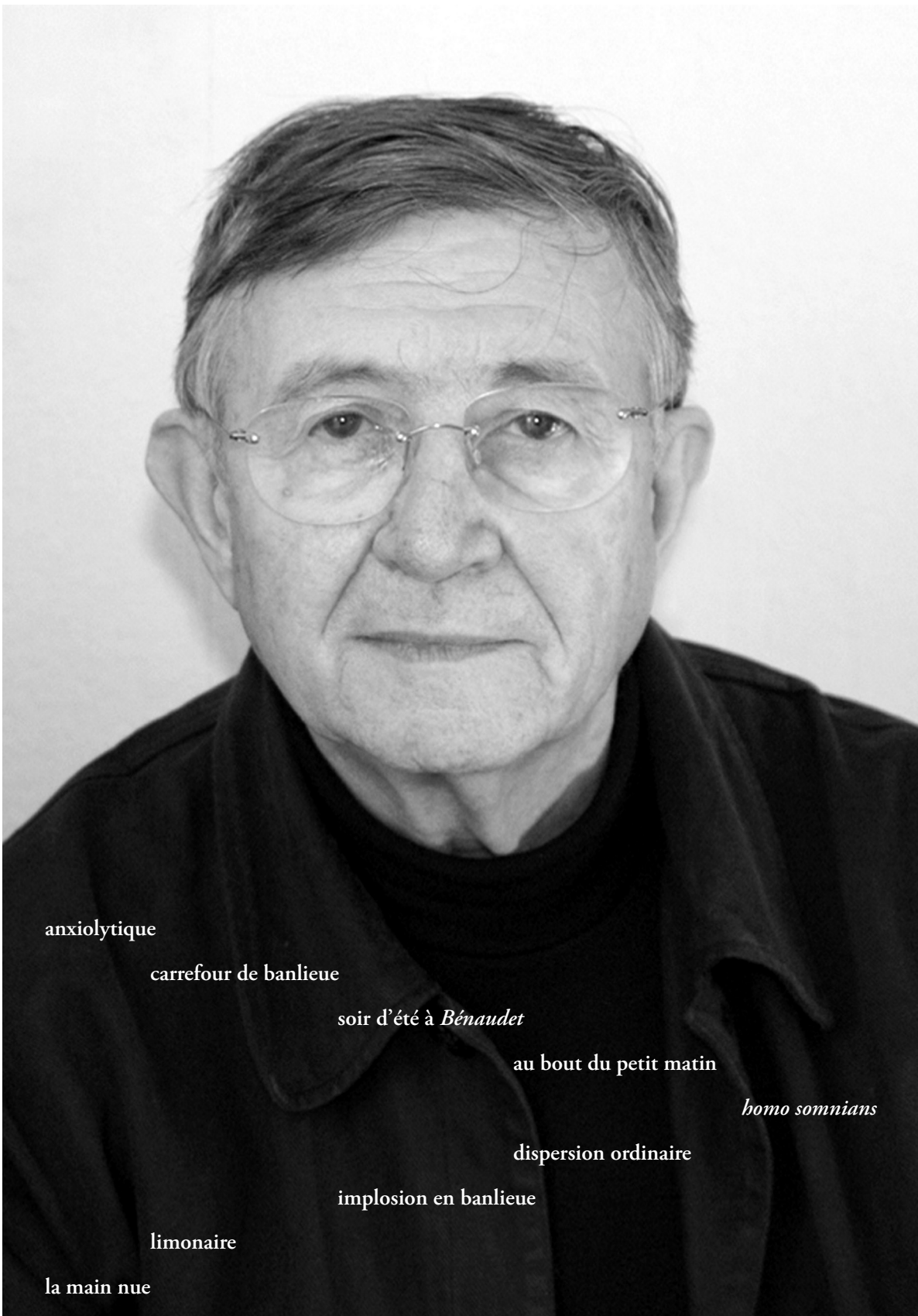
Dans le métro de Paris  
Les visages pleins d'ennui  
Bientôt se sont éclairés  
Quand le p'tit air a chanté

Car le métropolitain  
Et ses sombres souterrains  
Est toujours illuminé  
Par les musiciens cachés

Qui offrent leurs mélodies  
Rengaines et poésie  
Un instant d'éternité  
Pour des voyageurs pressés

Des centaines d'inconnus  
Qui, tout à coup, se sont émus





M  
A  
R  
I  
O  
  
U  
R  
B  
A  
N  
E  
T

anxiolytique

carrefour de banlieue

soir d'été à *Bénaudet*

au bout du petit matin

*homo somnians*

dispersion ordinaire

implosion en banlieue

limonaire

la main nue



## anxiolytique

il occupe le bout du comptoir  
comme il prendrait son *quart*  
salue qui entre ou sort  
d'un perceptible plissement d'yeux

dès l'ouverture le rouge est mis  
les ballons s'installent lentement  
par paires  
parfois festoient en longues files  
du vin râpeux au goût d'oubli

jeune encore l'homme  
écoute les brèves du jour

*cours des récoltes*  
*boules*  
*péainu*  
*politique-dérision*  
*foot-passion*  
*histoires de cul*  
*paris stupides*

il acquiesce ou ferme sa gueule  
donne son avis du menton  
par de petits coups significatifs

le patron remet ça  
à la demande  
pas chien *le Pierrot*  
des fois il régale  
mais tient l'ardoise à jour  
vers le dix  
quand le *èrèmi* tombe  
ça vaut *du Suez*

parfois des femmes entrent  
pour un petit noir  
prendre le journal  
le pain  
ou attendre le car aux heures chaudes  
elles sont hâlées depuis les épaules  
jusqu'à la naissance des seins  
un court instant  
ça lui réchauffe l'envie de vivre

il occupe son bout de zingue  
comme un emploi  
en titulaire consciencieux  
ouvrier d'usine qu'il était  
fraiseur-outilleur  
ça veut dire quoi ?  
depuis la délocalisation  
plus rien !  
il compte pour du beurre

sur le tard  
sa femme entrouvre la porte  
en silence comme on prie  
docile il la suit  
d'une démarche sans âge  
les enfants l'attendent

pour s'endormir

**la vie**

**ça**

**veut**

**dire**

**quoi ?**

## carrefour de banlieue

des larmes sont en suspens  
aux branches du tamaris  
au feu des dahlias  
aux grappes des brocolis  
ce matin  
pâle est le soleil terne le ciel  
la nature en deuil pleure  
un regard essentiel

un regard bienveillant  
attentif aux pousses  
aux gourmands  
aux gousses  
aux fanes  
un regard jardinier  
qui savait où porter  
la binette  
le sécateur  
le lien de raphia

*orphelin  
le terrain devint  
la proie des rôdeurs  
des ronces  
du chiendent  
des promoteur*

des autos immobiles  
patientent  
inutiles et stupides  
sur des emplacements  
aux numéros  
toujours perdants

*comme une peinture  
qu'ignore  
le regard amateur  
ce lieu n'existe pas*

le vieux  
qui mêlait son souffle  
aux brumes matinales  
est  
*là où demain se dit jamais*  
il porte un numéro  
de concession temporaire  
pour l'éternité

*curieuse époque  
où des maniaques  
numérotent tout*

répertoires de rotations  
bouches de tout à l'égout  
ordre d'arrivée  
de départ  
permis de conduire  
matricule d'incorporation  
d'incarcération  
date anniversaire...

*désormais plus rien  
quand je patiente  
à ce feu rouge  
ne nourrit mon œil  
ni ne fait que  
mes rêves bougent*

*et le parking... quand l'automobile ne sera que souvenir évanescent... tout doit disparaître...*

soir d'été à *Bénaudet*

tel un minaret  
clignant d'un œil unique  
le doigt divin s'érige  
face au destin qui passe  
le phare  
veille sur les gens de mer

le sable crisse  
au reflux de la vague  
d'élégantes embarcations  
semblent mises aux arrêts  
pareilles  
à des pièces en lice  
pour une partie d'échecs

le chenal offre à la lune  
un fastueux miroir  
des nuages défaillants  
battent en retraite  
le ciel encore vierge d'étoiles  
se met à l'aise  
il essaie une couleur inédite  
pour ce soir ordinaire  
où des hommes et des dieux  
sont toujours en litige

*un voilier s'évade  
en feulant contre le vent  
fantôme furtif  
qui s'estompe  
tel le tremblement  
d'une bougie à court de suif*

des passants délassent leurs pas  
au frais du soir  
la pénombre habille de mystère  
le hâle des femmes  
allumant aux regards  
de soudains désirs fous

alors que lancinant  
le sable bruit qui s'essuie  
aux terrasses des brasseries  
courent les crayons  
de serveuses accortes  
aux ordres d'estivants  
boulimiques  
de plats atypiques

en habit de lumière  
comme entrant dans l'arène  
le clocher de granit  
se dresse en prière  
sous le *pont de Cornouaille*

*œuvres rivales  
du génie des hommes  
l'une relie une rive à l'autre  
l'autre  
le monde d'ici  
à l'improbable*

le sable au grain aussi fin  
que celui d'un *ventre berceau*  
se creuse d'empreintes nues  
que la marée effacera  
avec la nuit



## au bout du petit matin

le matin froid offre sous les pas  
une page vierge prête à écrire  
du vélin pur né de la nuit  
mille cristaux étrangement imbriqués  
forment un lisse réceptacle  
à des mots en espoir d'assemblage  
pour de pérennes vers

nourris d'une froidure  
propice à la vigueur des sens  
ils sourent au rythme du gel  
lent autant que celui d'une *milonga*

cette mince couche d'utopie  
dissimule le monde réel  
lui redonne un aspect propre  
et vierge  
à première vue on y pourrait vivre heureux  
comme ces gens qui tiennent le haut du pavé

sous leur *talon de fer*  
la neige durcie enferme des blocs de mots durs

les lève-tôt  
tous anonymes  
ont inscrit leur signature dans la neige fraîche  
leurs pieds allant de pair  
tracent des rimes en rythme égal  
semailles d'hiver pour un brillant germinal

alors que le jour est encore à poindre  
le poète commence son dur labeur  
aux commandes de son tractopelle  
il ramasse les vers épars  
indifféremment

il tirera de ce tout venant la substance intime  
pour la mûrir moût à verser  
dans l'alambic de son esprit frondeur  
plus tard *au bout du petit matin*  
il griffe la couche de lin frais  
y traque l'ordure  
détecte la graine en devenir

le long cheminement commence  
pour extraire du misérable  
le sublime  
rendre l'infâme accessible à l'esprit  
sans souci du *quand-rimera-t-on*

il dévoilera et repiquera  
avec constance  
les germes de révolte

larme gelée  
d'un mort de froid  
goutte de parfum  
d'émois dans un lit tiède  
perle de sueur froide  
d'un nanti pensant à son au-delà  
l'odeur de vilénie  
sous le satin blanc des élégantes

derrière le mur  
un toit protège le sommeil des justes  
nonobstant le ciel aveugle  
lourd d'un avenir couleur de sombre

a moins que les bourgeons du poète  
n'y fassent éclore des fleurs de garance  
que cueilleront les humbles  
pour en faire leur drapeau  
et marcher sur les intarissables regains  
de nouvelles bastilles

ainsi naît le poème recueilli dans la rue  
*si par une nuit d'hiver un voyageur...*  
il saura que le temps est un leurre  
fait de mémoires raboutées  
oublis inlassablement reconstruits  
par les ouvriers des *mots publics*

*homo somnians*

magnifique la rouille  
dans le canon d'un fusil  
qui n'a jamais servi  
faute de combattants

élégante la robe de deuil  
en soie grège  
d'une veuve de général  
mort d'ennui à défaut de guerre

inégalable  
la saveur du biscuit de soldat  
rompu en paix  
par deux frères ennemis

héroïque l'évêque mutin  
qui défilera crosse en l'air  
face au Vatican en criant  
*paix aux hommes de... etc.*

sous la peau de *l'homo belli*  
en grattant avec constance  
on trouvera bien un jour  
le véritable *homo humanus*

alors jaillira le cri de joie  
*ecce homo !*  
dans toutes les langues connues  
et les inconnus ne seront plus soldats

**dispersion ordinaire**

*à un homme mort de froid*

il chercha refuge dans notre ville  
astre des rues aux souvenirs fragiles  
il usa la paume de ses mains  
en caresses faites aux chiens

il offrit ses doigts épars  
aux six cordes de sa guitare  
ses yeux brûlèrent d'amertume  
aux vents aux froids aux brumes

il oublia ses pieds par une nuit noire  
sur les sentes étroites de l'espoir  
son sexe se perdit corps et âme  
au creux des lits de femmes

il épuisa sa langue en mots choisis  
pour vêtir le quotidien de poésie  
son cœur s'est rétréci  
à chaque départ d'un ami

un matin froid gela le reste de sa chair  
à déraison sacrifice très ordinaire

ainsi disparut infinitésimale scorie  
un acteur du terrifiant théâtre de la vie

## implosion en banlieue

le terrain est vague mon souvenir précis  
de mon bout de ville qui fut ici  
pour un temps de l'espace temps  
puis s'écroula dans la force de l'âge

tous venus d'un ailleurs vivace  
nous vivions un chez-nous fugace  
marchant sur la tête les uns des autres  
en de tranquilles déplacements quotidiens  
juste à l'endroit entre nuage et boue  
que grossit la larme de mon œil  
l'implosion provoqua l'une des cent mille fêlures  
qui fragmentent ma mémoire

l'odeur orpheline de lieu  
du café que l'on prenait en hâte tandis  
que s'allumaient les tours voisines  
*grilles de most croisés* sans définitions  
amnésiques d'endroit les étreintes  
créatrices de toute une descendance  
confiscation brutale d'origine  
pour des enfants sans avenir

utopique parenthèse d'immeubles détruits  
os à nu du béton les ferrailles grimacent  
venus de *culs du monde* inconnus  
des ouvriers ont bâti *pour du beurre*  
la terre est rendue aux herbes folles  
un oiseau traverse enfin machambre  
stupéfait de la voir aussi vide que le ciel  
construire ne fut ici que jeu de bouse

## limonaire

dans le soir rougissant  
un limonaire jaune citron  
débite au mètre  
des notes acides  
musique de carton  
les rengaines  
mêlent les époques  
parant de falbalas la fille en jean

*des mélomanes de la rue sans âge  
se gavent d'airs volatiles  
pour nourrir leur esprit libertaire  
de bouchées de mots populaires*

*Amélie la vieille chaisière  
qui fit carrière en ce jardin  
est en long séjour au Père Lachaise  
carré des indigents  
le sergent de ville débonnaire  
à moustache et képi  
qui fut gardien de Pierrot le Fou  
et puis gesticula aux carrefours parisiens  
croupit à l'asile des sans lendemains*

*un piaf descendant d'une môme moineau  
siffle comme un poulbot à chaque fausse note*

le populo descendu de *la poulaille*  
reluque des *Mimies* de sous pentes  
le pousseur de goulante au foulard rouge  
tourne la manivelle du temps qui passe  
*paso doble !*

un balai conduit par un malien  
au regard plein d'herbe rare et sèche  
convoie en rythme les notes perdues  
jusqu'au caniveau  
début d'un long voyage à la mer

*éternelle recluse  
la nostalgie égrène ses vertus redondantes  
sur un tempo lancinant*

## la main nue

elle est terrible et froide  
la main nue qui se tend dans les rues de Dakar  
indifférent le soleil attise la soif  
brûle le corps  
endort la vindicte

les doigts interrogent  
les yeux sans vis-à-vis renoncent  
l'abstinence du regard devient habitude  
la vie tient exactement  
dans une boîte de conserve

chaque matin questionne  
quand finira l'avenir  
la réponse viendra dans la langueur des heures  
ventre vide regard vide sébile vide

quelques pièces tintent qui sifflent la prolongation  
comme un arbitre au jeu de balle au pied  
l'avenir sera nourri un jour de plus  
*Dieu* est grand la misère recule d'un cran

escarbille dans un monde pourvu  
le mendiant de couleur n'a pas de couleur  
sa joue est creuse comme la dent  
qui creuse la tombe des mangeurs  
dans les réserves pour blancs  
la poussière des rues habille les cœurs de néant



A black and white portrait of Françoise Urban-Menninger. She has short, light-colored hair with bangs and is looking slightly to the right of the camera. She is wearing a dark turtleneck sweater and a patterned scarf. The background is a textured, possibly stone or wood surface.

# Françoise URBAN-MENNINGER

L'ÂME DU JOUR  
*extrait*

ronde de lumière  
feu de bois  
clartés d'or pâle  
sous la blanche innocence  
bonheurs simples  
symphonie sérieuse  
les années anciennes  
neige de silence  
la maison se souvient  
poème blanc  
feux follets  
dimanche ensoleillé

# L'ÂME DU JOUR

— *extrait* —

**ronde de lumière**

un sécateur à la main  
ma mère taille sans fin  
les roses de l'horizon  
dans sa paume arrondie  
mon père trie les clous  
qu'il plante à l'infini  
grand-mère pétrit la pâte  
et découpe au couteau  
de longs rubans de nouilles  
qui s'enroulent au fil du temps  
grand-père porte sa main en visière  
pour lire dans le ciel l'écriture des nuages  
qui annoncent le retour de la pluie  
main dans la main chacun tour à tour revient  
dans cette ronde de lumière  
où vivants et morts me parlent en silence

## **feu de bois**

dans l'âtre j'ai jeté mon âme  
qui danse dans les flammes  
rouge blason de l'enfance  
qui couve en silence  
sous les cendres blanches

ma mère revient  
un tisonnier à la main  
et rallume au petit matin  
le feu de bois  
où se cachait ma joie

## **clartés d'or pâle**

clartés d'or pâle  
sur le lac de brume  
où le reflet de la lune  
découpe une opale

couronne d'écume légère  
sur l'onde qui frémit  
dans sa peau d'infini  
et sous sa robe de lumière

le ciel descend  
au fond de cette nuit  
où le jour évanescant  
renaît à la vie

### **sous la blanche innocence**

plaie de silence  
sous la blanche innocence  
de la neige de l'enfance

la mort retourne la terre  
où père et mère  
ensemble errent

nous retournons vers l'origine  
où notre fin est une cime  
sur le fil invisible de l'infime

### **bonheurs simples**

il y a des bonheurs simples  
comme la table du dimanche  
dressée sous la lampe du salon

la nappe blanche et ajourée  
a la grâce d'un lys odorant  
et la vaisselle se met à fleurir

quand au milieu du repas  
le soleil à la mine réjouie  
rayonne dans le rire d'un enfant

## **symphonie sérielle**

la neige ajoute au silence  
cette note blanche  
où rêve encore notre enfance

flocons de lumière  
dans une boule de verre  
où des anges aux ailes légères

orchestrent dans le ciel  
une symphonie sérielle  
où brillent les étoiles de Noël

## **les années anciennes**

orbes solaires  
dans leur coupe de verre  
les oranges éclairent  
ce jour sans lumière

derrière la fenêtre  
où le silence pénètre  
chaque être  
attend peut-être

que reviennent  
les années anciennes  
où l'âme était musicienne  
et l'enfance sereine

## **neige de silence**

une neige de silence  
tamise la page blanche  
où les mots enclosent mes vers  
sous une cloche de lumière

magie de la transparence  
au pays de l'enfance  
où l'âme des fées  
hante chaque allée

dans son berceau de brume  
où rêve la nouvelle lune  
le poème vient de naître  
et me cherche peut-être

## **la maison se souvient**

la maison se souvient et soupire  
les armoires pleines de souvenirs  
soulèvent un nuage de poussière  
où dansent des anges de lumière

les heures anciennes  
une à une reviennent  
battre dans la pendule  
où le temps ulule

rien n'est oublié  
la nappe sur la table est dépliée  
et toutes les ombres du soir  
se réfléchissent dans les plis de sa moire

## **poème blanc**

la neige écrit un poème blanc  
sur la marge du temps  
où le ciel lentement descend

des flocons de lumière  
ondoient sous les réverbères  
pour offrir une aube claire

à ce jour lumineux  
qui nous ouvre les yeux  
sur un Noël radieux

## **feux follets**

cet hiver feux follets  
dans la cuisinière à bois  
où couve ma joie  
sous les branches de laurier

craquent des coques de noix  
sous le rouge baiser  
des tisons embrasés  
sous la cendre une voix

qui me parle de moi  
elle égrène son rire perlé  
sur les bûches dorées  
où brûle mon émoi

à la main un tisonnier  
c'est ma mère que je vois  
dans l'être qui flamboie  
son visage doucement éclairé



### **dimanche ensoleillé**

dimanche ensoleillé  
de ce mois de février  
où les verres en cristal rougeoient  
sur la nappe qui flamboie

même les jonquilles rieuses  
ont pris un air fripon  
et laissent deviner sous leur jupon  
leur vraie nature amoureuse

l'air est à l'embellie  
et aux coeurs en folie  
il fait si bon dehors  
que le ciel s'est strié d'or



LES POÈTES



### **Yves Patrick Augustin**

Yves Patrick Augustin est né en Haïti et vit au Canada depuis 2003. Passionné dès le jeune âge par les Arts et les Lettres, il poursuit une double carrière de graphiste et de poète. À sa formation en infographie, s'ajoute celle en études littéraires. Pour lui, être un artiste est plus qu'une vocation : c'est son essence, sa « liberté, son ascension vers l'infini ». Il façonne continuellement son rêve à travers la danse des mots. Auteur de trois recueils de poésie, ses textes sont également publiés dans divers collectifs et revues littéraires et universitaires du Canada, d'Afrique et de France. Membre de la revue Carquois et de la Société des Poètes Français, il est lauréat du Concours International de Poésie Écritout 2008.

<http://www.lechasseurabstrait.com/revue/spip.php?rubrique809>

### **Nicole Coppey**

Artiste et pédagogue musicale, suisse et italienne, Nicole Coppey, étend ses multiples activités pédagogiques et artistiques de l'échelon local au réseau international, en musique, poésie, arts visuels et autres domaines artistiques. Diplômée en pédagogies musicales Orff et Willems, professeure accréditée en pédagogie musicale pour la formation professionnelle, elle développe une approche éducative spécifique et sa propre philosophie de la musique, sur la base des pédagogies actives. Elle crée en 1997, à Sion (Suisse, canton du Valais), sa propre école d'Art musical ([www.123musique.ch](http://www.123musique.ch)), privilégiant la création et l'expression artistiques. Entourée de nombreux professeurs, elle y met en pratique une conception pluridisciplinaire de l'art, reliée aux fondamentaux de l'être humain. Son intérêt pour les cultures du monde la conduit à mener des projets mêlant les générations, les cultures, les arts. Par ailleurs, la musique des mots, leur rythme, leurs sonorités, ont suscité son amour pour la poésie, à laquelle elle voue sa plume et ses talents d'interprète. Ses poèmes, au lyrisme prenant et harmonieux, invitent à l'évasion vers un ailleurs de rêve...

<http://www.nicolecoppey.com>

### **Caroline Cranskens**

Caroline Cranskens est née en 1979. Elle vit entre Lille et Lisbonne. Elle a écrit deux recueils de poèmes, *Fragments Verts* et *Figures de la Route*. Elle continue de chercher.

### **Claudio Curutchet**

Claudio Curutchet est né en Argentine. Il est peintre, poète et travaille comme psychanalyste à Buenos Aires. De nombreuses expositions collectives et individuelles sont à son actif. Il a gagné de nombreux prix et reçu plusieurs bourses. Il a organisé des rencontres « Art et psychanalyse ».

Il a dirigé plusieurs séminaires dont «L'angoisse, livre 10 de Jacques Lacan». Ses poèmes ont été publiés dans différentes anthologies et également sur internet, en France et en Argentine. Il participe au mouvement Poètes du Monde. En 2010, il a organisé une exposition collective, «Un poème, une installation» à Buenos Aires. À partir d'un poème chaque artiste a fait une installation.

### **Paul Fenoult**

Paul Fenoult est né à Bordeaux, enfance à la campagne dans les béances du peu qui manque, puis émigre outre-Atlantique pour y défaire sa vie dans un chaotidien aux offres pas claires. «Pendant les troubles, on erre ainsi, çà et là», avait bien senti Thou-fou. Adeptes du bricriolage poétique à vau-l'imminence morbide houlant entre passagèreté et oubli. Incursions dans la traduction pour quelques œuvres méconnues de Rose-Céleste Vien, George Sand, et Paige Ackerson-Kiely.

### **David Gallon**

Né à Paris en 1970, David Gallon s'est voué depuis l'adolescence à l'étude du langage sous de nombreux aspects: poétique, idiomatique (espagnol, catalan, roumain, héphaïque), littéraire (lettres modernes), structurel (linguistique), thérapeutique (orthophonie), mais aussi cosmogonique et philosophique, notamment par sa pratique approfondie du Yi Jing auprès de Pierre Faure, spécialiste et traducteur du classique chinois. Aujourd'hui écrivain public, David Gallon est le poète d'une éthique de la vie intérieure, en regard du fonctionnement vivant des mécanismes du désir, de la relation et de la révélation.

### **Salvatore Gucciardo**

Peintre, poète, dessinateur et illustrateur autodidacte, né le 8 septembre 1947 à Siculiana (Agrigento) en Italie. Salvatore Gucciardo vit en Belgique depuis 1955. Il a plus de quarante expositions personnelles à son actif. Ses poèmes ont été publiés dans plusieurs revues en France, Italie, Belgique et sur Internet. Il a reçu de nombreux prix et titres honorifiques, tant en Belgique qu'en France et en Italie. Il figure dans plusieurs dictionnaires, anthologies, catalogues édités dans plusieurs pays. Il a illustré des nombreux livres. Ses œuvres ont été acquises par plusieurs villes et musées de Belgique. En 2011, il édite un recueil de poème «Lyrisme cosmique» aux Éditions Astro illustré par l'auteur et préfacé par Michel Bénard. Il a reçu de nombreux prix.

<http://www.salvatoregucciardo.com>

### **Miloud Halbouche**

Miloud Halbouche est né en 1955 à Ben-Badis (Algérie). Ingénieur agronome et docteur en sciences diplômé de l'institut national polytechnique de lorraine (ENSAIA/INPL, Nancy, France), l'auteur est enseignant chercheur, professeur à l'Université de Mostaganem (Algérie).

Menant une carrière scientifique, mais gardant une vocation littéraire quelque peu contrariée par les vicissitudes de la vie, l'auteur s'essaie, à chaque fois que possible, à la poésie. Pour l'auteur, la poésie est « une amie, une confidente qu'il visite de temps en temps, à qui il raconte ses joies, ses peines, ses états d'âme, ses révoltes, ses cris, ses déchirures, et qui le comble en retour de réconfort et de sérénité de l'âme ». C'est pour cela que la poésie, chez l'auteur, n'est pas seulement affaire de beauté stylistique, littéraire, linguistique; elle est d'abord et surtout l'expression de la torture de l'âme humaine. Cette âme si partagée, si écartelée entre sentiments, idéologies, croyances, envies et rancœurs, capable du pire comme du meilleur. La poésie est une expression; elle est aussi un instrument d'exorcisme en ce qu'elle sait parler avec une si grande douceur, une si grande candeur, du terrible, de l'horifiant, de l'abject, de l'inhumain. En cela, elle est puissante; elle est subversive ! Alors sub-versions... Il a publié de nombreux textes sur la *RAL, M*. Il a reçu le diplôme d'honneur de la francophonie au concours Europoésie-Unicef 2011, sur le thème de l'enfance.

### **Yusuf Kadel**

Né en 1970, Yusuf Kadel est l'auteur de plusieurs textes poétiques et dramatiques, dont *Un septembre noir* (1998; prix Jean Fanchette), *Surenchairs* (1999; sélection, prix Radio France du Livre de l'océan Indien), *Minuit* (2009; sélection, prix SACD de la dramaturgie de langue française) et *Soluble dans l'œil* (2010). Il contribue régulièrement à divers ouvrages collectifs à Maurice, en France et au Québec. Boursier du CNL (Centre national du Livre), il a été nommé en mai 2009 pour le prix Continental du jeune espoir littéraire africain.

### **Noureddine Mhakkak**

Noureddine Mhakkak est né à Casablanca (Maroc). Il est poète, romancier et critique des lettres et des arts. Il a un doctorat ès Lettres Modernes (narration arabe). Il est membre de l'Union des Écrivains du Maroc, membre de l'Association marocaine des critiques de cinéma, membre de la Coordination des chercheurs sur les Littératures maghrébines et comparées. Il a publié six recueils des poèmes en langue française: «Le jardin des passions», «Les sirènes de la Méditerranée», «Les fleurs de l'orient», «Le livre des Mille et une nuits», «Le collier de la colombe» et «Les chants d'Orphée», deux romans: «Le temps de partir», «Le courrier de Casablanca», et deux recueils des nouvelles: «Les tablettes blanches», «Le tatouage de la tribu» en langue arabe.

### **Santiago Montobbio**

Santiago Montobbio est né à Barcelone en 1966. Il est licencié en Droit et en Philologie espagnole par l'Université de Barcelone. Il est professeur à ESADE et à l'UNED. En 1988, il fut publié pour la première fois en tant que poète dans la « Revista de Occidente ». Au cours des années suivantes il a publié quelques livres. Il est reconnu par de nombreux auteurs célèbres. En 2009, après vingt ans de silence, il a repris l'écriture poétique avec intensité. Un choix en a été

publié à Paris, «La poésie est un fond d'eau marine», aux éditions du Cygne ainsi qu'un livre dans la célèbre collection «El Bardo» à Barcelone, «La poesía es un fondo de agua marina», le tout en 2011.

### **Monsif Ouadai Saleh**

Monsif Ouadai Saleh est un écrivain marocain natif de Marrakech. Il est poète et philosophe. Il est diplômé de l'École Normale Supérieure de Tétouan. Il est écrivain-rédacteur dans plusieurs revues culturelles. Il est également auteur du recueil de poésie «Numen», édité au Canada, de «La structure ontologique de la violence» (inédit) et de plusieurs articles édités dans des revues en papiers et électroniques: revue *RAL,M*, revue *Alkemie: littérature et philosophie*, revue *Ethiophiques, Arabesques-éditions, Mondes Francophones, Revue de Téhéran...*

### **Iléus Papillon**

Iléus Papillon est né à Port-Margot, l'une des plus belles communes du Grand Nord, Haïti, le 08 juin 1984. Il est poète, journaliste, publiciste. Il est étudiant en Sociologie à la Faculté d'Ethnologie, Université d'État d'Haïti (promotion 2008) et a reçu une formation en communication Radio-Télé, CUEP 2008, Informatique Bureautique à l'INITECH, 2008. En tant que diseur, il a lu grand nombre de ses textes dans différents médias de la capitale, au Cap-Haïtien, ailleurs et aux «Vendredis littéraires» de l'Université Caraïbes. Plusieurs de ses textes poétiques, articles et autres, sont publiés dans des quotidiens et magazines nationaux et internationaux dont *Le Nouvelliste, RAL,M, Haïti en Marche, HPN, Le Guide des consommateurs* et *Ticket /Le podium des stars*, etc. Plusieurs livres de poésie, nouvelles et roman, sont à son actif.

### **Orphée Procida**

Billot(graphie): Je m'appelle Orphée, je suis l'homme le plus puissant du monde, car ma créativité ne connaît aucune limite, je suis poète. Ma poésie se lit, s'entend, se regarde, elle est fixe et mobile, elle est le reflet de mes abîmes, elle est ma mort, elle n'est que vie. Mes premiers cris se sont fait entendre dans un recueil de poésie intitulé «Douce Souffrance» publié chez *Les Nouvelles Éditions Debresses* (1999), l'avortement de soi est une expérience troublante. J'ai organisé quelques concerts pour le groupe «Séao» et servi d'intermédiaire pour d'autres. J'ai organisé une exposition de photographies (Instant d'inspiration) pour l'artiste plasticienne Hélène Lamandé. La culture, la création, l'art, pour moi c'est bien plus qu'une vocation, bien plus qu'une obsession, c'est... Je gère deux blogs où la poésie fusionne avec la politique, «Contre la Construction du Chaos» et «La danse macabre des roses». Comme je l'ai déjà écrit, «Des mots pour combattre les maux». Aujourd'hui je rejoins la *RAL,M* et ses auteurs, et je suis prêt à les accompagner dans leur chasse abstraite de la créativité. De la poésie, toujours plus de poésie. Affaire à suivre [À vivre]...



## **Gethro Rancy**

Né à Port-au-Prince à Haïti, le 26 Décembre 1980, Gethro Rancy est journaliste culturel, comédien, metteur en scène, diseur et poète. Il étudie la communication sociale et l'art dramatique au Petit Conservatoire. Il a commencé l'étude de l'histoire de l'art à l'Université d'État d'Haïti (Institut d'Études et de Recherches en Sciences Sociales). En 2007, Il quitte Haïti pour résider aux États-Unis. Gethro Rancy a collaboré à plusieurs associations culturelles de son pays tels que : au Petit-Goâve, Gonaïves, Arcahaie, et celles de Port-au-Prince. Il a collaboré à la section culturelle de la Radio Méga-star. Il était fondateur de l'Association Cercle Renaissance et Responsable des Relations Publiques. Certains de ses textes sont publiés dans « Le Nouvelliste » sur sa page internet et à « l'atelier des medias » sur le site de Radio France Internationale. Gethro Rancy écrit en français, en créole et en anglais. « Amalgames érotiques » est son premier livre de poèmes publié aux États-Unis.

## **Johnny Rasco**

Rappeur natif de Mazères.

## **Guy Savel**

Guy Savel est peintre, poète et professeur en arts plastiques. À dix huit ans, en 1966, il publie ses premiers articles. Son premier poème paraît dans l'anthologie *Les Poètes de France* (Éditions de la Revue Moderne - PARIS). Depuis, il a collaboré régulièrement à une quarantaine de revues françaises, belges et luxembourgeoises, participé à 23 recueils collectifs ou anthologies, publié 7 recueils illustrés de sa main. En 1965, il montre ses toiles pour la première fois. Depuis, il a participé à plus de 200 expositions – dont 35 personnelles – en France, à Paris et dans différents pays. Lors de ces différentes expositions, son œuvre est remarqué, cité par les journaux, revues, radios et télévisions. Il obtient de nombreuses récompenses.

<http://www.guysavel.com>

## **Claudine Thibout-Pivert**

Claudine Thibout-Pivert a passé son enfance et son adolescence en Anjou. Malgré une maîtrise de Langues Étrangères Appliquées et un diplôme obtenu à l'Institut d'Administration des Entreprises de Poitiers, devenue mère de famille, elle choisit de se consacrer à l'éducation de ses trois enfants, tout en pratiquant également la danse, la musique (piano), et ne cessant d'évoluer dans la peinture à l'aquarelle qu'elle a découverte en autodidacte. En 2004, elle obtient un premier prix d'aquarelle qui sera pour elle le déclic vers l'écriture poétique. Son premier poème sera d'ailleurs dédié à la peinture. Depuis, des centaines d'autres poèmes ont vu le jour, émanant de ses souvenirs d'enfance, ses voyages réels ou imaginaires, ou ses contemplations. Depuis 2007, elle a déjà publié sept ouvrages dont un recueil collectif. Elle a obtenu de très

nombreuses récompenses littéraires. Elle enchaîne les projets avec des récitals de poésie en musique dans des librairies, médiathèques, écoles, maisons de retraite, etc.

<http://www.o-p-i.fr/7alire/tag/claudine-thibout-pivert>

### **Mario Urbanet**

« La famille de mon père, émigrée en France en 1929, parlait la langue du Frioul, celle de ma mère, le Français. L'occupation allemande, la Guerre d'Algérie, divers métiers, un fort engagement militant et citoyen m'ont appris l'essentiel sur la vie, mais les livres m'en ont dit les valeurs. J'ai quitté l'école à 14 ans, mon instituteur, en m'ouvrant sa bibliothèque, m'inculqua la passion des mots. Elle m'est toujours vitale. Je m'efforce de la faire partager, par mes contes et ma poésie, dans les écoles, bibliothèques, lieux de spectacles, prisons, salons, etc. J'écris pour faire trace et participer, dans une infime mesure, à la grande ébullition des idées humaines. Je tente de découvrir comment fonctionne ce monde étrange où je vis. Je me fie au comportement de mes semblables, plus qu'à leurs croyances. La poésie est pour moi, une nécessité qui me permet d'intégrer l'existant, à l'existence. Les mots s'y arrangent, comme s'appareillent les pierres d'un édifice, pour au-delà de leur beauté, suggérer à coup sûr, le sens. Des thèmes me hantent, à dire absolument, pour signifier un parcours. Les mots ont besoin de la voix pour être. » Mario Urbanet a publié plusieurs livres, dont des livres de contes. On peut également le lire dans de nombreux ouvrages collectifs et revues.

<http://www.mario.urbanet.sitew.com>

### **Françoise Urban-Menninger**

Poète et nouvelliste, Françoise Urban-Menninger est l'auteur d'une vingtaine de recueils de poèmes (*Le temps immobile*, *Lignes d'eau*, *L'or intérieur*, *Fragments d'âme*, *L'arbre aux bras nus*, *La draperie des jours*, *Chair de mémoire...*) et de deux recueils de nouvelles (*Les heures bleues* et *La Belle Dame*), la plupart parus chez Editinter. Elle réside aujourd'hui à Strasbourg où elle anime des ateliers d'écriture. Elle collabore à la revue *Transversalles* et au site littéraire *Exigence-Littérature*. Elle a été l'invitée de la semaine de la francophonie à Izmir en 2006 et a participé au colloque « Poésie au féminin » à l'université de Clermont-Ferrand en 2011.



11	Yves Patrick Augustin
21	Nicole Coppey
33	Caroline Cranskens
63	Claudio Curutchet
69	Paul Fenoult
83	David Gallon
91	Salvatore Gucciardo
105	Miloud Halbouche
117	Yusuf Kadel
133	Noureddine Mhakkak
147	Santiago Montobbio
159	Monsif Ouadai Saleh
167	Iléus Papillon
181	Orphée Procida
191	Gethro Rancy
201	Johnny Rasco
215	Guy Savel
231	Claudine Thibout-Pivert
243	Mario Urbanet
259	Françoise Urban-Menninger





Yves Patrick Augustin  
Nicole Coppey  
Caroline Cranskens  
Claudio Curutchet  
Paul Fenoult  
David Gallon  
Salvatore Gucciardo  
Miloud Halbouche  
Yusuf Kadel  
Noureddine Mhakkak  
Santiago Montobbio  
Monsif Ouadai Saleh  
Iléus Papillon  
Orphée Procida  
Gethro Rancy  
Johnny Rasco  
Guy Savel  
Claudine Thibout-Pivert  
Mario Urbanet  
Françoise Urban-Ménninger

La poésie de langue française se porte bien, notamment quand elle vient d'ailleurs. Notre *RAL,M*, « revue d'art et de littérature, musique », en témoigne depuis huit ans déjà.

Ce qui va moins bien, c'est le panier de crabes. Il est toujours en place, avec ses parasites profiteurs et médiocres écrivains. Il n'y a aucune raison pour qu'il n'existe pas. À l'image du CAC 40 dont les conseils d'administration partagent à peu près les mêmes administrateurs, nos communes et autres territoires abritent ces crabes sans trop de critiques. Du coup, les sectes vont bon train, et les donneurs de leçons morales et esthétiques ne manquent pas de se manifester quand l'occasion leur est donnée. Et tout ceci, à droite comme à gauche. Les deux grands principes mérovingiens ont la peau dure : le privilège et la recommandation... Nous en avons hérité, hélas, mais nous n'en profitons pas tous avec la même chance.

Mais les temps sont modernes, n'est-ce pas ? Et par des moyens qui leur appartiennent, on publie. Sur la Toile et même en librairie. La *RAL,M* et *Le chasseur abstrait* relèvent ensemble de cette expérience moderne et vivifiante. La *RAL,M* comme manifestation extérieure de notre activité, dynamique et généreuse, et *Le chasseur abstrait*, comme il peut, dans une jungle hérissée de livres comme autant de chevaux de frise.

Entre les vulgaires commerçants du livre et les cow-boys municipaux, entre cette droite et cette gauche, le passage est si étroit qu'on craint de se laisser contaminer. Pas facile, dans ce pays, de demeurer indépendant et d'exister quand même. La percée du *Chasseur abstrait* dans ce gâteau truqué par l'économie et pollué par les zorros est un fait que personne ne discute. Comme me le conseillait Josaphat-Robert Large : « Kenbe fèm ».